LES ORIGINES DE LA CHINE



Jacques Gossart

Entre mythologie et archéologie :
LES ORIGINES DE LA CHINE

Par Jacques Gossart
pour la revue KADATH
2006

Table des matières

I. — DE LA CHINE LÉGENDAIRE À LA CHINE HISTORIQUE

« Vers l’est coule le grand fleuve dont les ondes ont emporté tant de héros de l’Ancien Monde. »

(Su Shi, poète du XIe siècle)

Lorsqu’on parle de l’histoire de la Chine, c’est généralement pour évoquer, et parfois invoquer, les grands personnages et les célèbres dynasties qui ont marqué la civilisation de cet immense pays. Laozi (Lao Tseu) et Kongfuzi (Confucius) ; le premier empereur Qin Shi Huang Di et son armée de terre cuite ; la puissante dynastie des Han ; l’époque fastueuse des Tang ; les Ming et la Cité interdite ; le dernier empereur Xuantong, plus connu sous le nom de Puyi ; la Longue Marche des troupes de Mao Zedong. Certes, c’est cela l’histoire de la Chine ; mais ce n’est pas que cela. À l’époque de Kongfuzi, la civilisation chinoise a déjà un long passé derrière elle. Mais lorsqu’on se penche sur ces premiers temps de la Chine, on se heurte à un certain nombre de difficultés qui vont croissant à mesure que l’on remonte le temps. La dynastie des Zhou est encore assez bien connue ; celle des Shang l’est déjà moins. Les choses vraiment sérieuses commencent avec la dynastie précédente dite des Xia car, petit à petit, on quitte le domaine de l’histoire pour celui du mythe. On retrouve certes le nom des Xia dans de nombreux textes, qu’il s’agisse de contes populaires ou de travaux d’historiographes. Mais se pose alors la question : quelle est la part de réalité historique de ces textes ? Qu’est-ce qui relève de la fable ou du récit de fiction à des fins philosophiques ? D’un point de vue archéologique, nous sommes à la fin du Néolithique. Les fouilles ont certes fait grandement progresser les connaissances relatives à cette période. Encore faut-il pouvoir mettre en parallèle toutes les données disponibles : d’abord les témoins objectifs que sont les produits des fouilles, ensuite les récits mythologiques et enfin les œuvres d’historiographes. C’est en comparant tous ces éléments selon une méthode maintenant familière aux

lecteurs de *KADATH*, en les mettant en perspective les uns par rapport aux autres, que l'on peut espérer reconstituer, au moins partiellement, ce qui s'est passé au tout début de l'histoire de la Chine. On pourra m'objecter que cette problématique n'est pas propre à l'étude de l'histoire chinoise. L'origine de toutes les grandes civilisations se dissimule pareillement derrière l'écran des mythes et des légendes. Mais pour qui s'intéresse de près à l'aube des civilisations anciennes et plus précisément aux mystères qui y sont liés, la différence saute immédiatement aux yeux : alors que les ouvrages contemporains consacrés aux premiers temps de l'Égypte ou de certaines civilisations précolombiennes sont nombreux, peu de choses sont dites sur les problèmes liés aux débuts de la civilisation chinoise. Il faut bien l'admettre : les mystères chinois ne retiennent guère l'attention des chasseurs d'énigmes archéologiques, tout occupés qu'ils sont à étudier les pyramides de Gizeh, les pistes de Nazca ou les statues de l'île de Pâques. Il va de soi qu'il n'y a nulle critique dans cette remarque. J'ai moi-même passé suffisamment de temps à tourner autour de la Grande Pyramide pour me dispenser de tout jugement quant au choix d'un sujet d'étude. Je constate simplement la carence en matière de recherches dans le domaine chinois, pourtant riche en sujets qui fâchent et divisent les spécialistes, qu'il s'agisse de l'origine de la civilisation chinoise — la plus longue civilisation continue au monde[1] —, de ses vastes connaissances scientifiques ou des inventions surprenantes qui lui sont attribuées. C'est presque le grand silence radio.

Nous voici donc sur le point de partir à la découverte des origines de la Chine. Je dis bien « des origines » et non « de l'origine ». Pourquoi ce pluriel ? D'abord parce que, nous le verrons, la constitution de la civilisation que l'on appellera chinoise ne s'est pas faite à partir d'un seul et unique noyau. Origines plurielles donc, qui n'avaient guère été perçues par les premières générations de sinologues. Ensuite, l'étude de cette civilisation naissante passe nécessairement par l'examen de ses composants les plus caractéristiques, dont à chaque fois il convient de rechercher la provenance. Car l'origine de l'écriture n'est pas la même que celle du bronze ; le travail du jade et la culture du riz n'ont pas vu le jour dans le même village ; les coutumes tribales pré-dynastiques diffèrent d'une culture

à l'autre. Origines plurielles là aussi. Fort bien mais, en définitive, qu'est-ce que la Chine ? Géographiquement parlant, où la Chine commence-t-elle ? Où finit-elle ? Pour sa frontière orientale, nous n'avons guère de problème : elle est — et a toujours été — limitée par l'océan Pacifique, et plus précisément par la mer Jaune et la mer de Chine. Pour ses autres frontières, la réponse varie selon les époques. Les limites de l'espace chinois, et plus spécialement de l'Empire chinois, se sont considérablement déplacées au cours de l'histoire, poussant à certaines époques jusqu'en Asie centrale (en passant par le Tibet, si controversé aujourd'hui en tant que partie de la Chine), et incluant pendant de longues périodes des pays aujourd'hui indépendants tels le Vietnam ou la Corée, pour ne pas parler du Japon, profondément influencé par son grand voisin dont il a, entre autres emprunts, adopté l'écriture. Il y a la Chine et puis, bien sûr, il y a « les Chinois ». Ici aussi, la définition de ce que sont les Chinois est très éloignée du monolithisme que l'on imagine en Occident. Car sur ce territoire immense vivent et ont toujours vécu des groupes humains très différents dans leur genre de vie et leur culture, groupes que l'on ne peut mieux caractériser que par leur langue : Turco-Mongols, Tibéto-Birmans, Coréens, Japonais, Khmers, Malais et, bien sûr, Chinois proprement dits ou Han, dont l'unité linguistique n'est d'ailleurs pas si évidente. Dès l'origine, la Chine est donc constituée d'une mosaïque de peuples qui évoluent dans un constant contexte d'échanges et de conquêtes pacifiques autant que guerrières.

Je dois, pour en terminer avec ce prologue, dire deux mots de la transcription des mots chinois. Bien qu'il n'existe plus qu'un seul système officiellement reconnu au niveau international — le *pinyin* —, on trouve encore dans de nombreux livres, même récents, des transcriptions basées sur d'autres systèmes. Cette situation ne simplifie pas les choses pour qui entreprend un travail de comparaison. Quant à moi, je me suis conformé aux seules règles du pinyin, car il eût été vraiment très fastidieux de mélanger les systèmes en fonction de l'usage (sauf dans les références bibliographiques et les citations évidemment, où j'ai respecté la transcription utilisée, et dans certaines appellations courantes comme « Opéra de Pékin »). Il eût été encore plus fastidieux de donner à chaque fois toutes les transcriptions possibles. Il faudra donc que mes lecteurs

fassent le louable effort de se souvenir que Beijing est la ville de Pékin, que les Xia sont ailleurs nommés Hsia... et que Sima Qian, Se-ma Ts'ien, Ssu-ma Ch'ien et Sseu-Ma Ts'ienne sont qu'une seule et même personne.

Les premiers historiens, les premières œuvres.

« J'ai encore vu le temps où les historiographes laissaient des blancs [par souci de noter seulement la vérité] et où ceux qui possédaient des chevaux, les prêtaient... Aujourd'hui les choses ont bien changé ! » (Kongfuzi)

Il n'y a pas si longtemps, les ouvrages consacrés aux origines de la Chine faisaient débuter l'histoire officielle de ce pays à la dynastie des Shang, apparue vers le milieu du deuxième millénaire avant notre ère. On parlait bien d'une dynastie antérieure aux Shang, celle des Xia, mais cette dernière était presque unanimement considérée comme mythique. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et les Xia peuvent désormais être reconnus, sinon comme les « premiers Chinois », du moins comme ceux qui ont commencé à rassembler en un tout cohérent les éléments de ce qui constitue la civilisation chinoise. L'étude de cette dynastie constituera donc un élément important de cet essai sur les origines de la Chine. Ceci étant dit, je ne saurais me limiter au seul sujet des Xia. Il est évident en effet que ceux-ci sont les héritiers de tout ce qui les a précédés, c'est-à-dire d'une bonne partie de la préhistoire et plus précisément du Néolithique, avec ce que cela suppose d'avancées dans les domaines scientifique, technologique et philosophique. Quant à la période suivante, qui voit l'avènement de la dynastie des Shang, elle recèle elle aussi quelques solides énigmes qui méritent toute notre attention de chercheurs de mystères. C'est à cette époque en effet qu'apparaissent au grand jour quelques-uns des principaux piliers de la civilisation chinoise ancienne, tels le bronze et l'écriture. Inventions ô combien importantes, et même bouleversantes dans tous les sens du terme.

Si les Chinois ont pu garder vivant leur passé, c'est certainement grâce à l'écriture, un des éléments fondateurs de leur civilisation. Par ailleurs, l'écriture n'est et n'a jamais été un simple outil de travail à l'usage des intellectuels et des fonctionnaires : elle dépasse cette dimension humaine par ses vertus, et il convient de traiter les caractères avec respect. C'est ainsi par exemple qu'autrefois, les documents écrits n'étaient pas simplement

jetés après usage, car c'eût été leur manquer d'égards. Si l'on voulait s'en débarrasser, on les confiait à un incinérateur spécial appelé « four à papier ». Et si, à l'heure actuelle, il peut sembler au premier abord que cet aspect sacré de l'écriture ait disparu, on doit bien constater qu'en réalité il n'en est rien. Ainsi, l'amour de la calligraphie est toujours vivant, et les maîtres en la matière sont encore l'objet du plus grand respect[2]. En fait, pour le lettré chinois du XXIe siècle, il n'existe sans doute pas de meilleure manière d'honorer l'ami ou le visiteur important que de lui offrir une calligraphie de sa main, comme le fit voici quelques années Jiang Zeming, le président chinois d'alors, au grand amoureux de la Chine qu'est Jacques Chirac. Ceci étant, et comme dans d'autres parties du monde, la Chine a, dans les temps les plus anciens, d'abord véhiculé oralement les légendes sur ses origines. Il est bon de le signaler, les sorciers furent parmi les vecteurs les plus efficaces de préservation de cette tradition orale, la mythologie constituant leur fonds de commerce en matière de connaissances. Ultérieurement (c'est-à-dire vers le Xe siècle avant notre ère), ces récits ont été consignés par écrit, d'une part dans des textes classiques, plus tard compilés, commentés, réécrits et parfois réinventés par des érudits ; d'autre part dans les romans et pièces de théâtre de la littérature populaire. Il faut toutefois mettre un bémol à ce que je viens de dire, car nous ne possédons pas autant de documents que ce que nous aurions pu espérer. Beaucoup ont été détruits lors de l'autodafé organisé par l'empereur Qin Shi Huang Di (ou plus exactement par son premier ministre Li Si) en 213 avant J.-C. À cette destruction massive, il faut encore ajouter les nombreuses disparitions survenues durant la période de troubles qui suivit la fin de la dynastie des Han, aux IIIe et IVe siècles de notre ère. Ensuite, le travail de recherche sur les mythologies les plus anciennes se trouve encore compliqué du fait de l'action des confucianistes, lesquels récupérèrent les anciens mythes, les retravaillant et les édulcorant au profit d'une doctrine d'État dont la toute-puissance était le fondement de l'organisation de l'Empire dans tous ses aspects. Cette habitude de réinterpréter les textes n'est d'ailleurs pas l'apanage des seuls confucianistes. Certains auteurs ont ainsi réécrit des passages de mythologie, soit par incompréhension, soit pour satisfaire à la pensée du moment.





Figure 1. Plus de 8 siècles séparent le poème de Zhao Mengfu (au-dessus) et cette moderne calligraphie tracée sur le sable.

Dans l’ordre chronologique, celui que l’on peut considérer comme le premier historien de la Chine est Han Feizi (environ 280 à 234 avant notre ère).



Il est surtout connu comme le chef de file et le plus grand penseur de l’école des Légistes. À ce titre, il est l’auteur d’un grand nombre d’essais à caractère politique, mais aussi historique. On trouve déjà, dans ses écrits sur le passé de la Chine, une sorte de démarche archéologique qui vise à établir

une chronologie des poteries en fonction de leur aspect : « Quand Yao gouverna le monde, les peuplades mangèrent dans des récipients en argile et burent dans des gobelets en argile. Yu inventa quant à lui des vases rituels dont il peignit l'intérieur en noir et l'extérieur en rouge. Les peuples Yin [...] gravèrent leurs ustensiles domestiques et incisèrent leurs jarres à vin. » D'autres passages, nettement plus pittoresques, font presque penser à certains ouvrages de vulgarisation d'aujourd'hui, qui font la part belle aux potins, histoires de cœur et secrets d'alcôve. Ainsi cette anecdote bien représentative d'un certain humour chinois, mentionnée par Lisa Bresner dans son charmant et savoureux petit livre « *Tuiles intactes et jades brisés* » : « Le roi de Chu chérissait sa concubine Cheng Xiu. Mais une autre fut achetée et, quand le roi l'eût possédée, il délaissa Cheng Xiu et prodigua toutes ses faveurs à la nouvelle venue. Au cours d'une promenade, où les deux concubines parlaient seule à seule, Cheng Xiu dit : "Tu es nouvelle ici et peut-être ne connais-tu pas les goûts de notre Seigneur. Ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est quand il voit une femme mettre sa main devant son nez et sa bouche. Dès que tu croiseras le roi, n'oublie pas ! Couvre-toi le bas du visage et tu verras comme il va t'aimer davantage ! " La nouvelle concubine remercia Cheng Xiu et suivit son conseil. Dès qu'elle voyait le roi, elle mettait sa main devant son nez et sa bouche. Le roi s'en étonna et interrogea Cheng Xiu sur la manie de sa nouvelle concubine. "Elle ne supporte pas votre mauvaise haleine ! " dit Cheng Xiu. Le roi furieux ordonna à ses soldats de s'emparer de l'effrontée. Et tandis qu'on coupait le nez de la concubine avec un sabre, Cheng Xiu retrouva les bonnes grâces du roi. » Contemporain de Li Si, le ministre du premier empereur Qin Shi Huang Di, Han Feizi aura une influence déterminante sur la pensée politique de son époque mais, accusé de trahir les intérêts du pays, il sera finalement contraint au suicide.

Le deuxième historien, de loin le plus important et absolument incontournable, est Sima Qian.



Nous allons nous y attarder un peu plus que strictement nécessaire, car il est manifeste que l'Occident connaît encore très peu ce personnage considérable, bien moins en tout cas qu'un Kongfuzi par exemple, abondamment cité jusque dans les rubriques « bien-être » des journaux de mode et référence absolue dès lors que l'on veut faire montre d'antique sagesse... Je ne voulais dès lors pas rater cette occasion de dresser un bref portrait de Sima Qian et de son œuvre. L'homme d'abord. Il naît en 145 ou 135 avant notre ère dans la province du Shanxi. La date de sa mort n'est pas plus certaine que celle de sa naissance et on la situe vers 86 avant J.-C. Quant à la cause de son décès, toutes les hypothèses restent d'actualité : exécution, suicide ou, plus simplement, mort naturelle. Au décès de son père Sima Tan, « Grand Astrologue » ayant, à ce titre, accès aux archives royales, Sima Qian hérite, en 110 avant notre ère, de la fonction de Grand Secrétaire (c'est-à-dire qu'il devient directeur du Grand Secrétariat) auprès de Wu Di, empereur de la dynastie des Han antérieurs. Entre autres réalisations, il entreprendra une réorganisation du calendrier en tant qu'astronome officiel. En 98 avant J.-C., à la suite de déboires avec la famille impériale (une sombre histoire de général déchu dont il a l'audace de prendre la défense et à l'occasion de laquelle on suppose qu'il ose critiquer l'impérialisme de Wu Di), il se retrouve en prison et est condamné au terrible châtiment de la castration. Il est ensuite réintégré dans ses fonctions, ce qui lui permet de recueillir, dans les archives du palais, la matière d'un livre d'histoire, synthèse des deux mille ans qui l'ont précédé ébauchée par son père, et connu aujourd'hui sous le titre de « *Shi ji* » (« *Mémoires de l'historien* » ou « *Mémoires historiques* »). Toutefois, à l'origine, ce n'est pas « *Shi ji* » que Sima Qian avait choisi pour nommer son œuvre, mais bien « *Tai shi gong shu (ou ji)* », « *Œuvre du Grand*

Secrétaire ». Finalement, le titre *Shi ji* n’est que l’abréviation du titre complet de l’auteur, adoptée probablement sous les Sui, vers le VIe siècle après J.-C. Pour magistrale qu’elle soit, cette synthèse a malgré tout ses limites, la documentation dont dispose Sima Qian étant moins abondante que ce qu’elle aurait pu être, en raison de l’autodafé de Qin Shi Huang Di (« les Ts’in se débarrassèrent de l’ancienne graphie et brûlèrent les écrits de poésie et d’histoire. Ainsi furent dispersés les tableaux et les archives gravés jadis sur les planches de jade », précise Sima Qian). C’est la raison pour laquelle les deux mille ans antérieurs au premier empereur occupent moins de la moitié du *Shi ji*. Encore faut-il relativiser, les archives royales étant évidemment ce qui se fait de mieux en matière de documentation à l’époque. Il serait toutefois injuste de penser que l’ouvrage n’est qu’une œuvre de compilation. Celui que l’on appelle parfois le « Grand Secrétaire châtré » est aussi un homme de terrain, qui parcourt une bonne partie de la Chine et visite nombre de monuments anciens. Il donne d’ailleurs des détails assez précis sur ses deux voyages : « Dès l’âge de dix ans, il [Sima Qian] récita les textes classiques conservés en écriture ancienne. À partir de l’âge de vingt ans, il voyagea au sud du [Yangzi] Kiang et de la Houai, monta à Kouei-ki, chercha la grotte de Yu, eut un regard pour les Kieou-yi [groupe de neuf cimes semblables] flotta sur la Yuan et la Siang, traversa en tournant au nord, la Wen et la Sseu, assista à des leçons dans la capitale [ou : chefs-lieux] de Ts’i et de Lou [...] observa les vestiges spirituels laissés par Confucius, s’initia aux rites campagnards du tir [...] et, après avoir rencontré quelques obstacles [...] rentra par les pays de Leang et de Tch’ou [...] Il partit en mission à l’Ouest, dans les pays au sud de Pa et de Chou, toucha au sud K’iong, Tsö et K’ouen-ming, puis s’en revint pour faire rapport sur sa mission. » (Traduction Dzo Ching-Chuan.) De quelle mission s’agit-il ? À vrai dire, on n’en sait trop rien, tout au moins en ce qui concerne le premier de ses deux voyages. Certaines sources affirment qu’il aurait reçu l’ordre de recueillir les chroniques d’anciens féodaux. Par contre, la raison du deuxième voyage est bien connue : il part dans les nouveaux territoires du sud-ouest, jusqu’à Kunming (Yunnan), en tant que pacificateur. Quoi qu’il en soit, on peut être sûr d’une chose : dans sa jeunesse, notre grand historien de la Chine parcourt le pays en long et en large — Shandong, Jiangsu, Anhui, Zhejiang, Hunan, Henan — et y fait ample moisson de traditions anciennes. Mais on peut encore se poser une

question : dans quelle mesure le texte dont nous disposons aujourd’hui est-il conforme à ce que Sima Qian a écrit ? Il faut en effet avoir à l’esprit que l’édition originale du *Shi ji* aurait été, si l’on en croit Sima Qian lui-même, limitée à deux exemplaires, rédigés sur bambou probablement. Au fil des siècles, ce texte a été copié et recopié d’abord, imprimé ensuite, chaque dynastie y allant de sa ou de ses éditions. Mais au final, les spécialistes s’accordent à penser que la conservation du texte a été relativement bonne, et que nous pouvons donc nous y fier dans une mesure raisonnable.

Exceptionnelle, l’œuvre de Sima Qian sera pourtant presque ignorée du vivant de l’auteur. Peut-être ce manque de reconnaissance est-il lié à l’esprit d’indépendance dont fit toujours preuve le Grand Secrétaire ? Ainsi qu’il le reconnaît lui-même : « Plutôt que l’assentiment de mille béni-oui-oui, le non ! non ! honnête d’un seul lettré ! » (Traduction Etiemble.) Voilà qui dénote un sacré caractère et explique peut-être l’attitude assez imprudente qui lui valut le châtiment que l’on sait.

Mais finalement, le *Shi ji* finira par s’inscrire définitivement dans le patrimoine culturel de la Chine : ce fut, et c’est encore, le plus célèbre livre d’histoire chinois. Il a inspiré les historiographes qui l’ont suivi au point que l’histoire de chaque dynastie, des Han aux Ming, a été consignée sur le modèle du *Shi ji*. Même les Qing, dernière dynastie impériale, auront très probablement eux aussi leurs annales sur le même modèle, puisqu’une équipe de spécialistes est actuellement occupée à leur rédaction. Les Mémoires de l’historien ont également été à l’origine de nombreuses œuvres littéraires, et on en retrouve des passages dans des romans et des pièces de théâtre (dont certaines pièces de l’Opéra de Pékin), passages qui sont encore étudiés par les écoliers aujourd’hui. Maintenant, il convient de préciser certaines choses importantes. D’abord, Sima Qian a une vision résolument historique des récits mythologiques ; il essaie de retrouver le fait derrière la légende, recoupant les données littéraires par ses observations de terrain. Comme il l’écrit à un ami : « J’ai ramassé dans mes filets toutes les traditions dispersées et presque perdues dans ce monde ; retracé par où est née chaque nouvelle dynastie ; examiné son origine aussi bien que sa fin ; observé la splendeur aussi bien que la décadence, et jugé tout par les faits vécus. » Cette attitude critique et objective le pousse d’ailleurs à

mésestimer quelque peu les récits légendaires les plus fameux, ne trouvant par exemple rien d'éducatif à l'histoire du célèbre Huang Di, l'Empereur Jaune. Ensuite, en écrivant son *Shi ji*, Sima Qian a un objectif plus large que celui de l'historien au sens où nous l'entendons (un sens d'ailleurs quelque peu idéalisé dans la mesure où aucun historien ne peut s'abstraire totalement, ni de sa personnalité et de ses opinions, ni du contexte social dans lequel il vit). Sima Qian quant à lui tente, en pleine connaissance de cause et en accord avec la mentalité chinoise, de donner, par le biais de l'Histoire, une explication totale du monde, qui combine non seulement des faits historiques, mais aussi des éléments de philosophie et des fresques romanesques. Cette démarche s'inscrit par ailleurs dans la vie pratique, le passé étant, pour le Chinois, un guide dont il faut s'inspirer au présent, dans un esprit de « piété traditionaliste » selon l'expression de Marcel Granet, « dans l'espoir de rendre plus aiguë et plus pure [...] la conscience d'un idéal que l'histoire ne saurait expliquer, car il préexiste à l'histoire ». Aujourd'hui encore, les jeunes enfants qui apprennent à lire ânonnent des phrases telles que « Connais le présent, connais le passé ». Pour se convaincre de la réalité de cette approche, il faut parcourir l'œuvre de Sima Qian pour lire des passages tout à fait significatifs, comme par exemple : « Il est également dit dans le Classique des poèmes : "Celui qui soutient les autres prospère ; celui qui s'aliène les autres s'écroule". » Ou encore, rapportant les propos d'un certain Gongsun Yang : « Lorsque je lui [à savoir le duc Xiao — IVe siècle avant notre ère] ai parlé du tao des empereurs et des rois en faisant des comparaisons avec les trois dynasties qui ont régné jusqu'ici [c'est-à-dire les Xia, les Shang et les Zhou] il m'a dit que c'était trop long, qu'il ne pouvait pas attendre [...] il ne pourra pas être l'égal des fondateurs de dynasties. » Ces deux courts extraits sont représentatifs du double rôle de Sima Qian, à la fois historien et philosophe forcément un peu moralisateur. Comme le résume très bien Pierre Ryckmans[3], le *Shi ji* est une « œuvre à la fois de vision et de science, simultanément compilation encyclopédique et puissante épopée, méditation de philosophe, fresque, roman, drame ». Globalement, cette démarche de mise en ordre de la mythologie est typique du confucianisme. Elle s'inscrit parfaitement dans les vues d'une doctrine d'État qui vise à l'unification tous azimuts : unification de l'empire et de son histoire, mais aussi de l'écriture, des poids

et mesures et même de l’écartement des roues de char. Vaste programme que cette unification, toujours en cours aujourd’hui.

Disons pour terminer un mot de la forme du *Shi ji*. L’œuvre, qui retrace l’histoire de la Chine depuis le mythique Empereur Jaune Huang Di, comporte cent trente chapitres (soit « 526.500 mots ou caractères », précise même l’auteur !) et est organisée en cinq parties, plus une postface. La première (*ben-ji*) regroupe les annales de la cour impériale, dynastie par dynastie. La deuxième (*nianbiao*) comprend des listes chronologiques, tableaux récapitulatifs servant de références. Dans la troisième (*shu*), Sima Qian traite des différents aspects de la civilisation, depuis les principes qui régissent les institutions jusqu’à des renseignements d’ordre technique dans différentes disciplines aussi diverses que les rites, l’économie, l’astronomie, les canaux d’irrigation et la musique. La quatrième partie du *Shi ji* (*Shi jia*) aborde l’histoire des États féodaux et des familles nobles. Enfin, la cinquième et dernière partie (*Lie zhuan*) est originale à un double titre. D’une part, Sima Qian y évoque des pays étrangers, ce qui constitue une innovation pour un lettré. D’autre part, on y trouve une galerie de portraits d’hommes remarquables ; « portraits » certes plutôt que « biographies », l’auteur donnant sur la vie de ses personnages des coups de projecteur en fonction d’un thème à aborder. Mais même s’il ne traite pas de la vie entière de ses héros, Sima Qian rompt délibérément avec la tradition littéraire chinoise en mettant ainsi en avant des individus. Novateur, Sima Qian l’est jusque dans son style, caractérisé par des phrases simples et directes, bien loin des sophistications formelles alors en usage. Précisons pour terminer que, à côté de cette œuvre formidable que constitue le *Shi ji*, Sima Qian est également connu — mais seulement des spécialistes — par une correspondance qui vient compléter nos connaissances sur celui qui demeure le plus grand historien de la Chine.

Pour important qu’il soit, le *Shi ji* n’est pas notre seule source d’information : nous disposons de nombreux autres ouvrages importants, quoique parfois contradictoires, qui concernent plus spécifiquement les premiers temps de la Chine. Le premier est le « *Zhushu jinian* » (« *Annales sur bambou* »). Il fut découvert en 281 après J.-C. par un pilleur de tombes, dans une sépulture royale Wei de la période des Royaumes Combattants

(475 à 221 avant notre ère). La date de cette découverte étant postérieure de plus de trois siècles à la rédaction du *Shi ji*, Sima Qian n'a pu en avoir connaissance, tout au moins sous cette forme. En effet, l'analyse de cet imposant ensemble de textes sur bambou montre qu'il s'agirait d'une reconstitution assez maladroite de l'œuvre originale perdue dans des circonstances et à une époque inconnues.

Le deuxième livre est le « S*hu jing* » (*Chou king* dans l'ancienne transcription) ou « *Livre de l'histoire* ». Cet ouvrage — qu'il ne faut pas confondre avec le « *Shi jing* » (« *Classique des poèmes* », *Che king* dans l'ancienne transcription), un recueil de poèmes sur le thème de la vie rurale — cet ouvrage donc constitue par ailleurs l'un des « classiques » dont l'étude était obligatoire pour les lettrés qui se présentaient aux examens impériaux. Comme beaucoup d'autres, le *Shu jing* fut victime de l'autodafé de Qin Shi Huang Di. Une partie en fut retrouvée mais, selon les spécialistes, les chapitres traitant des plus anciennes époques sont des apocryphes écrits au IIIe siècle avant J.-C., quoique la tradition parle d'une compilation de textes antiques par Kongfuzi. Celui-ci les aurait rassemblés en un premier document de base connu sous le simple nom de « *Shu* ». On ne peut certes accorder une foi aveugle à la tradition mais il me paraît tout aussi outrancier de rejeter toute valeur historique à ce texte, sans doute retouché, mais dont le fond peut avoir pour source de très anciennes traditions orales ; traditions qui, comme on le sait par des exemples d'autres cultures, sont bien plus fiables que ce que certains affirment un peu inconsidérément.

Finalement — et cette opinion est partagée par plusieurs spécialistes chinois — le *Shu* doit être lu pour ce qu'il est, c'est-à-dire un recueil de données historiques, aménagé en fonction d'un idéal à transmettre. Il n'est donc pas à prendre au pied de la lettre mais doit être interprété dans ses aspects historiques, géographiques et sociologiques. Au niveau de la forme, le *Shu* est organisé en cent chapitres. On y trouve peu de récits, par ailleurs très brefs, mais quantité de dialogues et de harangues, ainsi que de nombreuses références au Ciel et à la Loi du Ciel, éléments fondamentaux de l'antique religion chinoise. Un autre ouvrage intéressant pour notre propos est celui de Mengzi (Mencius), philosophe qui vécut au IVe siècle avant notre ère et fut le disciple le plus fameux de Kongfuzi. C'est dans le

Mengzi que l’on trouve l’histoire de Shun, héros confucéen d’une Antiquité idéalisée. (Nous ferons connaissance plus loin avec ce personnage.) Il convient aussi de mentionner le « *Shan Hai jing* », ou « *Livre des monts et des mers* », œuvre anonyme de dix-huit textes très riches dans le domaine de la mythologie. Cet ouvrage fut composé — probablement par des sorciers dont j’ai dit plus haut l’importance dans la préservation des récits mythiques — durant l’époque des Royaumes Combattants et annoté entre autres par Guo Pu (276-324 après J.-C.). On estime que cet ouvrage est très proche de la version originelle des mythes qui y sont traités.

Enfin, pour en terminer avec la question des sources, il ne faudrait pas oublier de mentionner la littérature populaire, présente sous forme de romans, de pièces de théâtre et de ballades, et rédigée en une langue vulgaire qui s’oppose au chinois classique des lettrés. Et parmi cette riche littérature, je citerai plus particulièrement l’œuvre des poètes Tao Yuanming (365-427) et Tang Li He (790-816), ainsi que le célèbre roman « *Voyage à l’ouest* » de Wu Chengen et certains personnages de l’opéra chinois.

Les belles histoires de l’oncle Guo.

Vous l’avez rencontré en rêve, au bord du lac de l’Ouest de Hangzhou, la « très noblissime et magnifique cité » de Marco Polo. C’était à l’aube et vous vouliez profiter de la fraîcheur. Du paysage aussi, avec ses brumes sur l’eau et ses saules gracieux. Vous avez parlé. En quelle langue ? Cela n’a guère d’importance dans les rêves. Vous avez sympathisé et aujourd’hui, il vous a emmené dans une maison de thé inconnue des touristes. Là, autour d’une théière fumante de délicat Puits du Dragon, il a commencé à vous raconter des légendes de son pays. De celles qui évoquent la naissance de l’homme et de la civilisation chinoise...

Comme c’est généralement le cas dans cette sorte de matière, l’étude de la mythologie chinoise n’est pas de tout repos. En dépit des efforts des historiographes — Sima Qian en tête — pour ordonner un embrouillamini de personnages et de faits qui parfois se complètent et souvent se contredisent, il n’est vraiment pas facile d’avoir une vision claire sur le sujet. Ceci est d’autant plus vrai que, par rapport à d’autres mythologies, l’étude des mythes chinois est relativement peu avancée et le travail reste considérable pour les chercheurs. En Chine comme ailleurs, les mythes (ou « récits sacrés », *shen hua*) ont évolué en fonction du temps, des circonstances, des croyances apportées par des vagues successives d’envahisseurs, essentiellement des pasteurs venus de l’ouest et du nord-ouest. Il s’ensuit que certains dieux ou héros n’apparaissent que dans certaines régions. D’autres personnages voient leur fonction changer au fil du temps et selon l’endroit, et cela pour la simple raison que l’organisation du panthéon chinois est basée sur la fonction, et non pas sur la personne. Ainsi, lorsqu’il priait le dieu X des récoltes, le paysan chinois s’adressait, non pas à X en tant qu’individu, mais plutôt à celui qui occupait le poste de « dieu des récoltes » à ce moment-là. Enfin, les sources littéraires disponibles présentent des différences parfois sensibles, quoique l’impression d’ensemble soit celle d’une relative homogénéité quant au fond. Compte tenu de cette complexité, j’ai sélectionné — avec une part de subjectivité que je ne renie pas — quelques mythes caractéristiques dont le thème central est l’origine ; origine du monde, de l’homme et du monde chinois. Mais avant de nous lancer dans les récits, précisons deux choses.

Premièrement, dans la plupart des cas, les mythes de création ne font intervenir aucune divinité ; rien à faire donc avec un quelconque Dieu qui aurait façonné *ex nihilo* le monde ou les hommes à un moment déterminé. À dire vrai, ces notions de divinité créatrice et de début des temps sont étrangères à l'antique pensée chinoise. Deuxièmement, l'humanité dont il va être question est chinoise évidemment, excluant les minorités vivant aux marches de l'empire et, plus généralement, les étrangers. Ainsi par exemple, l'opinion commune attribuait-elle aux Miao une origine canine...

Commençons par le commencement : la création du monde et de l'humanité. Je viens de le préciser, cette notion de création n'est pas vraiment chinoise mais on trouve toutefois des récits sur ce thème. Une histoire assez répandue, qui fait penser au mythe indien de Purusha, explique qu'à l'origine, le Chaos se présentait sous la forme d'un œuf. De cet œuf naquit un humain demi-dieu, le nain Pan Gu (« Antiquité Enroulée »), encore honoré aujourd'hui, entre autres à Guilin (Guangxi) où il est vénéré dans son propre temple. Il grandit tant et tant qu'il finit par séparer le Ciel et la Terre. À la mort de Pan Gu, son corps donna naissance aux éléments du monde : les mers et les terres, la Lune et le Soleil, le vent et le tonnerre. C'est de lui aussi que sortirent les montagnes sacrées ; ainsi sa tête devint-elle le mont de l'Est (Tai Shan) et ses pieds, le mont de l'Ouest (Hua Shan).

盤 古 氏



Figure 3. Le demi-dieu Pan Gu, qui sépara le Ciel et la Terre et dont le cadavre donna naissance aux éléments du monde.

Quant aux êtres humains, ils naquirent, non du corps de Pan Gu, mais de ses puces. Une origine bien peu glorieuse pour les prétendus rois de la création ! L’élément principal de cette histoire est la séparation du Ciel et de la Terre. Il est caractéristique des récits de création, comme en témoigne cette autre légende qui fait intervenir Zhuan Xu, un dieu régnant sur le pivot céleste et qui commande à ses deux petits-fils de soutenir, l’un le Ciel, l’autre la Terre. D’autres récits font intervenir le *yin* et le *yang* émergeant d’une « soupe » primitive pour donner naissance à la terre plate et à la voûte céleste ronde soutenue par des montagnes, ainsi qu’aux « dix mille êtres », expression qui englobe l’ensemble des créatures vivantes. Terminons par une légende dont les héros sont des humains, comme vous et moi si l’on peut dire. Cette histoire met en scène un couple originel qui habitait au sommet du mont du Cheval Noir. Ce premier homme et cette première

femme voulaient se marier pour avoir des enfants et ainsi, assurer la descendance de la race humaine. Mais ils hésitaient, étant frère et sœur. Finalement, ils décidèrent de faire rouler deux meules de pierre depuis le sommet de la montagne. Et si, à l’arrivée, les deux blocs avaient fusionné, ce serait un signe autorisant leur mariage. Par une belle nuit largement éclairée par la lune, ils firent ainsi qu’ils l’avaient résolu ; les deux meules dévalèrent toute la pente et, effectivement, elles se fondirent en un seul bloc, montrant clairement que l’union du frère et de la sœur n’était pas interdite. Comme dans toutes les belles histoires qui se terminent bien, ils eurent beaucoup d’enfants : l’humanité était née.

Penchons-nous maintenant sur la naissance de la Chine. Selon une tradition qui remonte au moins aux Han, cette naissance se situe à l’époque de trois souverains appelés « les Trois Augustes ». Le premier se nomme Fu Xi (« Victime Prostrée »), parfois appelé Feng (« vent »).



Figure 4. Fu Xi, le premier des Trois Augustes, présente les trigrammes dont il serait l’inventeur.

C’est l’Empereur de l’Est, un des cinq Empereurs Célestes et, comme la plupart des dieux et des héros de la mythologie chinoise, il passe pour avoir inventé quantité de choses, à commencer par les huit trigrammes, qu’il

aurait découverts sur la carapace d'une tortue[4]. On lui attribue aussi la paternité des rites du mariage et du régime matrimonial, ainsi que de la technique de fabrication des filets de chasse et de pêche au moyen de ficelles ; une idée qui lui vint de l'observation d'une toile d'araignée. Il inventa également la musique, dont l'harmonie reproduit celle du cosmos. Le deuxième est Nü Wa, sœur et épouse de Fu Xi. Ces deux personnages semblent avoir connu les mêmes hésitations à s'unir que le couple originel dont j'ai raconté l'histoire. Dans leur cas, le Ciel marqua son accord en réunissant, non pas deux meules de pierre, mais deux colonnes de fumée (ce qui, soit dit passant, me paraît quand même plus facile à réaliser). Nü Wa est la mère des premiers humains puisqu'elle a créé l'humanité : d'abord les nobles comme il se doit, au départ de la terre du fleuve Jaune, ensuite le menu peuple, à partir de boue. Elle est aussi la première à avoir endigué un déluge, thème généralement traité dans les histoires de Yao et de Yu le Grand, comme nous le verrons ultérieurement. Pour vaincre ce déluge, Nü Wa répara le Ciel qui s'était écroulé et endigua les fleuves en crue. Accessoirement, elle aurait également inventé l'écriture et, si Fu Xi a fixé les rites du mariage, c'est à son épouse que revient le mérite d'avoir eu l'idée du mariage lui-même et d'avoir inventé la fonction, si importante en Chine, d'entremetteuse. Le troisième Auguste est Shen Nong, père de l'agriculture et maître du feu, dont on dit qu'il découvrit le thé et un système de comptage à l'aide de nœuds sur des cordes. Il serait également l'auteur du « *Shen Nong Ben Cao* », considéré comme la bible de la phytothérapie. Cette lointaine époque est celle d'un âge heureux où règne la Vertu. C'est aussi le temps de la mise en ordre du monde — dont l'invention du calendrier — par des sages qui ne sont pas encore tout à fait humanisés. Ainsi, Fu Xi et Nü Wa ont une tête humaine sur un corps de serpent et ils s'unissent en s'enlaçant par la queue. Détail curieux qui mérite d'être rapporté compte tenu des analogies qui peuvent être faites avec les mythes d'autres parties du monde : « Du Setchouan provient une pierre gravée, d'époque Han [...] sur laquelle deux créatures mi-humaines mi-serpentines élèvent le disque solaire portant le corbeau et le disque de la lune avec le lièvre accroupi sous le quassia. Ce sont les représentations de Fou-Hi et de Niu-Koua [...] Il est curieux de les rapprocher [d'un] bas-relief

mexicain [...] où le lapin est associé aux inventeurs mexicains du comput du temps. » (Dorsinfang-Smets)[5].

Les successeurs des Trois Augustes sont les Cinq Souverains[6]. C'est avec eux que Sima Qian débute son *Shi ji*. Les Cinq Souverains sont surtout connus par le premier d'entre eux : Huang Di, ou Empereur Jaune.



Empereur Céleste Central, il est généralement considéré comme le fondateur de la civilisation chinoise. À ce titre, il unifia les tribus vivant dans la région du fleuve Jaune, et on lui attribue de nombreuses inventions de première importance : l'écriture, la roue, la boussole, les chars et les bateaux, les armes, la fonte des métaux, l'élevage des vers à soie et le filage de la soie. On dit aussi qu'il corrigea le calendrier et qu'il fit construire un observatoire pour étudier les étoiles. À dire vrai, cette foisonnante activité créatrice ne doit pas surprendre. Car si les grands souverains mythiques de la Chine passent pour avoir été les inventeurs des éléments qui caractérisent la civilisation chinoise, ce n'était pas vraiment leur rôle de mettre la main à la pâte, ou parfois au feu. Les véritables inventeurs sont leurs ministres, la fonction des rois étant d'incarner la Vertu (*de*) et, par leur présence agissante, de permettre que les choses se réalisent en harmonie avec le Ciel. Par parenthèse, et pour dire un mot de cette mystérieuse Vertu des rois, on n'a jamais pu trouver une traduction satisfaisante à la notion de *de*, traduction à propos de laquelle les érudits n'ont cessé de se chamailler.

Brièvement, on peut la définir comme un pouvoir qui se manifeste dans des réalisations. Pour les confucianistes, ce pouvoir est accordé au roi par le Ciel, dans le cadre d'une sorte de contrat appelé « mandat céleste » (*tian ming*) à partir des Zhou (1050 à 221 avant notre ère). Et, comme tous les contrats, il est résiliable ; autrement dit, le Ciel peut révoquer le mandat céleste si le roi manque à ses devoirs, ce qui est arrivé d'ailleurs très régulièrement tout au long de l'histoire chinoise.

Esprit universel, Huang Di encouragea aussi bien l'agriculture et l'artisanat que les arts et la littérature. On dit qu'il composa un traité de sagesse. Comme la plupart des grands personnages mythiques, le futur premier roi de la Chine ne naquit pas comme le commun des mortels : sa mère le conçut alors qu'elle était encore vierge, trois mois avant son mariage avec le fils du chef du clan, et le bébé ne vint au monde qu'au bout de douze mois, par une nuit d'orage. On dit même que la foudre était tombée à la porte de la maison familiale. Il fut précoce en tout. Ainsi, il prononça ses premiers mots au bout de quelques jours ; à huit ans, il maîtrisait la science des armes ; à quatorze ans, il conduisait les guerriers de son clan ; de quoi rendre jaloux n'importe quels parents.

Encore jeune homme, il fut admis dans la confrérie des chamans et dompta un ours lors de son initiation. Cet exploit lui valut le nom de You Xiong, « le Maître des Ours ». Ensuite, You Xiong eut à combattre un adversaire redoutable, à la fois son opposé et son complément. Cet ennemi, dénommé Chi You (« Très Farceur »), était le chef des tribus nomades du sud. Il est décrit comme ayant une tête de bronze, des ailes et des sabots de buffle, des cornes, quatre yeux et six ou huit mains ; et pour ne rien arranger, il se nourrissait de cailloux. C'était un barbare sanguinaire qui, avec l'aide de ses quatre-vingt-un frères, mettait le pays à feu et à sang, et on le surnommait le Maître des Loups. C'est au cours d'une de ses razzias que Chi You tua le père de You Xiong. Alors, le Maître des Ours devint le chef du clan, que certains textes appellent le clan des Ji et qui était lié à la tribu des Jiang par le sang.

Ces clans vécurent tout d'abord dans le bassin de la Wei (Wei He), avant de se déplacer vers l'est, le long du fleuve Jaune, et de s'installer dans les régions correspondant aux provinces du Shanxi, du Henan et du Hebei. Devenu le chef du clan, le Maître des Ours constitua une puissante armée

et, assisté par des ours qu'il avait dressés, il entreprit une guerre longue et féroce contre son ennemi, lequel résista longtemps grâce notamment à ses pouvoirs magiques. Mais You Xiong n'était pas seulement un grand guerrier, c'était aussi un sorcier aux vastes pouvoirs. Il entreprit, nous dit la légende, une danse échevelée qui le mit au contact des esprits.

Mais toujours incapable de vaincre Chi You, il implora le secours de l'Empereur de Jade dans son Palais céleste. Alors, le Maître du Ciel remit à You Xiong un manuel de stratégie et le premier *Yi jing* (ou « *Livre des mutations* »), ainsi qu'une pierre-aimant. Mais selon certaines sources, notre héros aurait acquis son pouvoir en faisant descendre du ciel Nu Ba, la déesse de la sécheresse, qui n'était autre que sa propre fille, et qui neutralisa « l'arme de pluie » de Chi You. De plus, You Xiong entra en possession d'armes faites en cuivre rouge, ce qui constitua pour ses armées un avantage décisif.

Grâce à ces présents, You Xiong vainquit aisément son ennemi et le fit décapiter. Toutefois, la carrière de Chi You ne s'arrêta pas là. Monté au Ciel, il fut vénéré comme dieu de la guerre et inventeur des armes en métal, armes grâce auxquelles il domina les autres dieux.

Ouvrons ici une parenthèse. Certains de mes lecteurs parmi les plus hardis ne manqueront pas d'établir des parallèles avec d'autres mythes, dans d'autres parties du monde. Il est vrai que l'histoire de l'Empereur Jaune est comparable à celle de beaucoup de dieux et de héros civilisateurs. Si nous prenons (par exemple mais pas par hasard) le cas de l'Osiris égyptien, celui-ci peut être rapproché de Huang Di puisque, comme l'Empereur Jaune, il doit affronter Seth, un personnage qui est à l'opposé de ses valeurs civilisatrices. De même, Chi You et Seth sont les chefs de tribus nomades venant de « l'extérieur » barbare, c'est-à-dire du sud pour le premier, du désert pour le second. Tout comme Seth — au départ une divinité non dépourvue de qualités — Chi You est considéré, dans les plus anciennes traditions, comme un dieu certes révolté mais plutôt positif et même comme un héros. Mais, tout comme Seth, sa réputation se détériore au fil du temps jusqu'à devenir un personnage odieux, ennemi de l'ordre. Les concordances sont donc réelles mais la comparaison s'arrête là. Car si l'on voulait poursuivre en ce sens, il faudrait admettre la possibilité de

contacts entre certaines cultures néolithiques égyptiennes et chinoises... ce que certains n’ont pas manqué de faire, évidemment.

Cette hypothèse est pour le moins osée, compte tenu de la distance entre les deux mondes. Et pourtant, il ne faut pas perdre de vue que, si les Chinois vécurent des moments de repli qui ne favorisaient guère les contacts avec l’extérieur, ils établirent régulièrement des relations avec des peuples parfois lointains, et ce dès le Néolithique. (Cette ouverture aux cultures étrangères retiendra d’ailleurs notre attention lorsque nous aborderons la question de l’invention du bronze.) Car s’il est exact de dire que la Chine était relativement protégée par ses frontières naturelles — océan à l’est et au sud-est, désert au nord, montagnes à l’ouest — il existait des couloirs de passage empruntés dès les plus hautes époques, notamment vers l’ouest. Il n’était donc pas étonnant de trouver, au sein des populations des villes chinoises, des éléments étrangers, non pas de passage mais qui y résidaient et s’y livraient au commerce. Les Chinois furent aussi, et c’est un fait assez peu connu, de grands voyageurs, très actifs par exemple sous les Yuan de Qubilai, époque où ils poussaient pour raisons commerciales leurs bateaux jusqu’en Égypte. Sous les Ming, le Grand Amiral Zheng He (1371-1433), un des plus célèbres parmi les hardis marins de l’Empire, organisa une série d’expéditions qui le menèrent jusque dans le Deccan, dans le sud de l’Inde et à Madagascar. On dit aussi (et quoique cette hypothèse ne soit guère étayée) qu’il contourna le Cap de Bonne Espérance et atteignit les Caraïbes. Mieux encore : on peut penser que des Chinois foulèrent le sol de l’Amérique. Cette hypothèse ne date pas d’hier puisque, vers 1642, un certain Hugo de Groot évoquait déjà une origine chinoise pour les Péruviens. Plus près de nous, Alexander von Wuthenau a constitué une collection fameuse d’étranges statuettes provenant principalement d’Amérique centrale. Ces statuettes représentent des femmes et des hommes non indiens, issus d’horizons très différents puisqu’on identifie sans aucun doute possible des gens de races blanche, noire et jaune, ces derniers étant appelés au Mexique du nom très évocateur de « Chinescos ». Une des plus remarquables de ces représentations d’Asiatiques est une statuette découverte en 1865 au Pérou, parmi des objets précolombiens. Le personnage est « assis sur une tortue autour de laquelle sont enroulés des serpents. Dans chaque main, il tient une tablette inscrite [...] il y est écrit *Wu*

T’ang Shan, soit le mont *Wu T’ang* [...] Le type de caractères ainsi que le nom [du dieu dont il est question sur la tablette] rattachent cette statuette en bronze à la dynastie des Han. » (Ferryn 1975, 3).

Les deux exemples suivants sont plus proches des époques qui virent la naissance des mythes. C’est d’abord la possible traversée du Pacifique par une expédition Shang : de sérieux indices laissent à penser que des représentants de cette dynastie abordèrent le sol américain au XIe siècle avant notre ère. Nous en reparlerons lorsque nous aborderons cette période. C’est ensuite la « présence archéologique de l’arachide sud-américaine en Chine néolithique aux environs de 2000 avant J.-C. » (Jett). Mais quoi qu’on puisse en fin de compte penser de la capacité des Chinois à naviguer jusqu’en Amérique, il est clair qu’ils s’inscrivent, tout autant que les autres peuples, dans un vaste réseau de relations interculturelles qui exista dès le Néolithique. Dernier exemple enfin, le témoignage d’Hérodote qui, comme on le sait, mentionne dans son « *Histoire* » l’existence des Hyperboréens. Selon certains, l’Hyperborée ne serait pas à rechercher dans l’Extrême Nord Atlantique comme on le pense généralement, mais à l’est : ces mystérieux Hyperboréens seraient en fait les Chinois, dont le Père de l’Histoire aurait entendu parler par des voyageurs entretenant avec la Chine des contacts peut-être commerciaux.

Quoique je ne puisse développer ici une théorie qui sort de notre sujet, je ferai quand même remarquer, à l’appui de cette hypothèse, qu’Hérodote mentionne les Hyperboréens « qui s’étendent vers la mer » (de Chine ?) dans le même Livre quatrième que les Scythes et les Mèdes ; nous sommes donc bien là en Asie. Dès lors, si aucune découverte ne nous permet d’affirmer qu’il y eut effectivement des contacts entre les Néolithiques égyptien et chinois, rien ne nous permet non plus d’exclure définitivement cette hypothèse. Pour expliquer les étranges corrélations entre mythologies aussi éloignées géographiquement, on a pu dire aussi que ces mythes prenaient leur racine commune dans un noyau issu de la plus lointaine préhistoire. Dans la même veine, certaines théories soutiennent aujourd’hui que toutes les langues parlées sur terre ont une origine commune et même que toute l’humanité descend d’un unique petit groupe de sept femmes. Bref, dans ces domaines où nous connaissons si peu, il convient de rester à la fois prudents et modestes, quelles que soient nos convictions.

Fermons maintenant cette longue parenthèse et revenons à You Xiong. Après sa victoire, il prit le titre de Fils du Ciel. Mais on peut être un héros, on n'en est pas moins homme. Ainsi, You Xiong se maria et eut beaucoup d'enfants, vingt-cinq pour être précis. Enfin, les nombreux peuples qui s'étaient rangés sous sa bannière l'appelèrent Huang Di, que nous traduisons par « Empereur Jaune ». Arrêtons-nous un instant sur la signification de ce nom, si important dans l'histoire chinoise et qui a inspiré le premier empereur de la Chine unifiée Qin Shi Huang Di. Le mot *huang*, qui signifie « jaune », évoque la couleur symbolique de l'élément « terre » de la région du Huang He ou « fleuve Jaune ». Il est intéressant d'insister ici sur l'importance de cette couleur jaune dans la civilisation chinoise ; une couleur due au limon charrié par le Huang He lors de sa traversée du plateau de loess. Outre qu'elle est intégrée au nom de l'empereur fondateur, on la retrouve au cœur de nombreuses traditions importantes, comme par exemple l'utilisation de la couleur jaune par le seul souverain et, d'une manière générale, dans des termes liés au pouvoir comme les édits impériaux, dénommés *huang bang*. L'étymologie du mot *di* est plus difficile à cerner. À l'origine, c'est-à-dire sous les Shang, *di* (ou s*hang di*) désigne un sacrifice important lié au culte des ancêtres. Progressivement, il évoquera l'idée d'une divinité supérieure masculine, garante de l'ordre sur terre, tant du point de vue des éléments naturels que des actes politiques. Dans le cas qui nous occupe, ce mot *di* que nous traduisons par « empereur » désigne donc le protecteur de la « terre jaune » habitée par les premiers Chinois, le garant de l'ordre et de l'harmonie sur terre. D'ailleurs, Huang Di n'était pas seulement un homme, car il vivait à une époque où le Ciel et la Terre n'étaient pas encore des domaines séparés et, de ce fait, il était à la fois un dieu en tant que souverain céleste, et un humain comme roi terrestre.

Il est parfois décrit comme ayant quatre visages ; une particularité qui peut être interprétée de deux façons. Comme personnage mythologique, elle lui permettait de regarder dans les quatre directions. En tant que personnage historique — c'est évidemment la vision des confucianistes —, ces quatre visages symbolisent les quatre sages et dévoués ministres qui le secondaient.

Huang Di fut un souverain exemplaire, non seulement par les bienfaits de la civilisation qu'il apporta à son peuple, mais également par sa manière de

gouverner. Écoutons ce qu’en dit Liezi (Lie tseu dans la bibliographie), qui est considéré, avec Laozi et Zhuangzi, comme un des trois auteurs majeurs du taoïsme philosophique. Liezi évoque l’Empereur Jaune dans le Livre second de son ouvrage, connu en français sous le nom de « *Vrai classique du vide parfait* ». On y découvre que le souverain éprouva d’abord de grandes difficultés à gouverner son peuple : « il constatait avec chagrin que le désordre régnait dans l’empire ; il faisait des efforts, épuisait son intelligence et son savoir en s’appliquant à diriger le peuple, mais sa chair était comme desséchée et noirâtre, son âme était comme égarée et hébétée. » Une nuit, Huang Di fit un rêve qui le conduisit dans un pays lointain « où l’on ne peut parvenir qu’en esprit ». La vie dans cette contrée était idéale, car « en ce royaume, il n’est point de chefs, tout se déroule de soi-même. Le peuple est sans désirs, tout s’y déroule spontanément [...] Houang ti, à son réveil, comprit et se ressaisit [...] Vingt-huit nouvelles années s’écoulèrent et l’empire vivait dans le bon ordre [...] Houang ti s’éleva enfin vers les cieux, et son peuple le pleura pendant plus de deux cents ans. »

Ce que l’Empereur Jaune avait compris, c’était que pour bien gouverner, il fallait que les choses se fassent d’elles-mêmes, sans intervention du monarque, ou tout au moins des interventions minimes. C’est le principe taoïste bien connu de « l’agir dans le non-agir » (ou mieux : « dans le non-intervenir »). Ceci étant, on peut prendre ce texte de Liezi au pied de la lettre et penser qu’il a pris l’Empereur Jaune comme modèle. Mais l’on peut aussi estimer avec quelque raison que l’auteur a purement et simplement inventé cet épisode de la vie de Huang Di pour mieux faire comprendre et illustrer un certain art de vivre. Et d’ailleurs, il n’est pas prouvé que Liezi ait réellement existé.

Modèle dans l’art de gouverner, Huang Di est également un exemple dans le domaine de la philosophie taoïste. Ainsi *Zhuangzi* (*Tchouang-tseu* dans la bibliographie) met-il l’empereur Jaune en scène dans la célèbre histoire de la perle perdue (chapitre XII). Ayant égaré sa précieuse « perle noire » au cours d’une promenade, Huang Di envoya successivement le « dieu qui sait tout » et le « dieu qui distingue tout » à sa recherche, mais ceux-ci rentrèrent bredouilles. En désespoir de cause, l’Empereur Jaune demanda au « dieu sans image » de chercher à son tour et, au grand étonnement du souverain, ce troisième personnage retrouva le joyau,

démontrant par la pratique cette idée très taoïste selon laquelle le Dao (symbolisé par la perle noire) ne peut être trouvé qu'en ne le cherchant pas.

À la fois dieu et homme, Huang Di ne pouvait pas achever sa vie terrestre comme un simple être humain. Lorsqu'il atteignit l'âge très respectable de cent dix ans, il prépara une pilule d'immortalité, réunit ses ministres et son entourage, absorba la pilule et fut aussitôt emporté sur le dos d'un dragon, jaune évidemment (ce qui n'est quand même pas courant, le dragon étant traditionnellement bleu ou vert). Parvenu au ciel, il y devint ce que nous pourrions assimiler à un saint, occupant de multiples fonctions. Entre autres, il était le patron des sectes taoïstes et, dans la mouvance de ces dernières, des techniques ésotériques, de la médecine (on lui attribue la paternité du célèbre traité « *Huang Di Nei Jing Su Wen* »), de l'alchimie ainsi que des techniques sexuelles (techniques qui se rattachent, faut-il le rappeler, à l'alchimie intérieure, et sont donc bien éloignées des modernes recettes coquines dites « du Tao »). Outre ses appartements célestes, Huang Di avait également une demeure terrestre, mais pas n'importe où : sa capitale se situait dans les monts Kunlun (ouest de la Chine), où il occupait un splendide palais.

Après l'Empereur Jaune se succédèrent quatre (sept selon certaines sources) autres souverains, parmi lesquels Yao dont il est dit qu'il « apparaissait comme le soleil » et même comme un dompteur de soleils. Par exemple, dans une légende liée au règne de Yao, il existait dix soleils qui se levaient chaque jour à tour de rôle. Mais un jour, les dix soleils montèrent en même temps dans le ciel et la chaleur qu'ils dégageaient était telle que les hommes menaçaient d'en périr. Alors Yao demanda l'aide du dieu chasseur Yi l'Archer lequel, grâce à son arc vermillon, abattit neuf de ces soleils. Dans une autre version, c'est Yao lui-même qui abattit les neuf soleils, à la suite de quoi il régénéra la terre brûlée grâce aux propriétés magiques d'un arbre sacré. Outre cette caractéristique solaire, Yao est présenté comme le premier roi dans le *Shu jing*, et non pas Huang Di. Il est encore dit que Yao fut un bon roi, sage et attentif à son peuple.



Figure 5. Sur cette représentation datée de la dynastie Qing, le roi Shun (le personnage isolé en haut à gauche) procède à une divination sur carapace de tortue en compagnie de ses ministres. Parmi ceux-ci se tient Yu le Grand, tenant un rouleau à la main. À la gauche de Yu, un devin s'apprête à exposer au feu une carapace de tortue posée sur la table.

C'est sous son règne que s'abattit sur le pays un déluge qui est connu dans les annales sous le nom de « déluge de Yao ». L'ère des Cinq Souverains se termine avec le roi Shun, en faveur duquel Yao abdiqua. Mais une autre version raconte au contraire que Yao fut forcé d'abdiquer par son ministre Shun, lequel s'empara du pouvoir. Tout comme Yao, Shun est considéré comme l'exemple parfait du souverain vertueux, bon et juste, et il tient une grande place en tant que représentant de l'Âge d'or vanté par l'école confucéenne de Mengzi. Entre autres faits remarquables, Shun dompta les flots et standardisa les poids et mesures. Mais surtout, il est présenté comme le parangon de la piété filiale. Ainsi, confronté à la haine

de sa famille, il y répondit non par la violence, mais par une conduite exemplaire qui eut finalement raison de l'opposition des siens. Shun eut pour ministre un certain Yu le Grand, en faveur duquel il abdiqua à son tour. Mais ceci est une autre histoire, celle des Trois Dynasties Royales : Xia, Shang et Zhou. Nous y reviendrons au moment d'aborder l'histoire des Xia.

Une préhistoire qui se dévoile.

« Les premiers peuples qui habitèrent la Chine n'en occupèrent d'abord que la partie septentrionale, qui consiste dans ce que renferme aujourd'hui la province de Chen-si ; ils étaient si grossiers et si barbares qu'ils tenaient beaucoup plus de la bête que de l'homme [...] ils ne vivaient que des fruits que leur fournissait la terre, ou de la chair crue des animaux qu'ils tuaient, dont ils n'avaient pas horreur de boire le sang, et ils se garantissaient de la froidure en se revêtant de leur peau, sans autre apprêt que celui de la nature. » (T'ong-kien kang-mou, traduction Père de Mailla)

Les Chinois ont toujours eu la passion des sites anciens, dès avant notre ère et sous toutes les dynasties. À ces époques, on ne parlait évidemment pas d'archéologie : si l'on excepte les découvertes fortuites des paysans, la grande majorité des objets furent mis au jour par les pilleurs de tombes. Et sans aller jusqu'à dire que la profession de violeur de sépulture était honorable, il faut remarquer qu'il s'agissait d'une activité assez courante et en quelque sorte communément admise. D'ailleurs, et comme on peut le lire par exemple dans le « *Shui hu zhuan* » de Shi Naian (« *Au bord de l'eau* », célèbre roman-fleuve dont l'action se déroule au XIIe siècle, à la fin de la dynastie des Song du Nord, 960-1126 après J.-C.), de nombreux voleurs opéraient pratiquement au grand jour, en s'achetant une maison à proximité d'une tombe pour pouvoir la fouiller plus commodément !

Toutefois, ne nous y trompons pas : les riches acheteurs d'antiquités n'étaient pas seulement des collectionneurs d'objets curieux, ils avaient aussi le désir sincère de découvrir leur passé et de le mettre en valeur, passé qu'ils considéraient comme un âge d'or, d'autant plus idéalisé lorsqu'ils vivaient à une époque de troubles. C'est ainsi que certains amateurs passionnés sont restés célèbres, tel Mi Fu au XIe siècle de notre ère.

Et parfois, cette recherche d'antiquités fut portée à un niveau officiel, comme en témoignent les catalogues qui furent constitués sous les Song du Nord, le plus célèbre d'entre eux étant le *Kaogu Tu* (« *Illustrations pour l'étude de l'Antiquité* »), ouvrage monumental en dix volumes élaboré par Lü Dalin. C'est à cette époque également que le site d'Anyang, l'ancienne capitale des Shang, fut sondé sur l'ordre de l'empereur Huizong, les pièces

mises au jour rejoignant les collections du monarque. Ceci étant dit, il ne faudrait pas croire que cet amour de la Chine ancienne ait disparu aujourd'hui. Même au temps de Mao Zedong, le respect pour le passé chinois ne s'est jamais démenti. C'est Mao lui-même qui disait que « le passé sert de guide au présent » ; on l'a vu, Sima Qian ne pensait pas autrement.

Cette situation ambiguë mêlant pillage et archéologie a commencé à évoluer à la charnière des XIXe et XXe siècles, avec les travaux de grands précurseurs tels Édouard Chavannes (1865-1918), sinologue et traducteur de *Sima Qian*, Victor Segalen (1878-1919), poète, médecin et découvreur du mausolée de Huo Qubing, un célèbre général des Han, sans oublier des explorateurs comme Sven Hedin et Aurel Stein qui ont arpenté en tous sens l'extrême ouest de la Chine. Les années 20 constituent un tournant dans la recherche archéologique, avec les travaux de savants exceptionnels comme Pierre Theilard de Chardin (1881-1955) et surtout Johan Gunnar Andersson (1874-1960). Ce dernier peut être considéré comme le fondateur de l'archéologie préhistorique chinoise. On lui doit en effet la découverte, et surtout l'interprétation, de Yangshao, le premier site préhistorique découvert en Chine. C'est lui aussi qui met au jour, en 1922, le site de Zhoukoudian, d'où sera exhumé le célèbre Homme de Pékin. C'est enfin le même Andersson qui forme les premiers archéologues chinois, dont Li Ji, père de l'archéologie nationale et un des fondateurs, en 1928, de l'Academia Sinica, Institut d'histoire et de philosophie. Cette célèbre académie a joué un rôle de premier plan dans le développement de l'archéologie nationale, entre autres en organisant de nombreuses campagnes de fouilles à Anyang, capitale des Shang.

Les décennies suivantes marquent le pas dans le développement des recherches. Certes, ces dernières n'ont jamais été complètement abandonnées, mais elles vont souffrir des événements qui se déroulent alors en Chine. C'est d'abord la guerre sino-japonaise, durant laquelle quelques travaux mineurs sont menés en Mandchourie par les Japonais. C'est ensuite la guerre civile, qui voit nombre de grands cerveaux fuir à Taiwan, île qui accueillera également une Academia Sinica en exil. Ce sont enfin les années de repli et d'interprétation marxiste de l'histoire et la fondation, en 1950, de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences afin de remplacer l'Academia Sinica. Toutefois, à partir des années 60 et surtout

70, les découvertes exceptionnelles vont s’enchaîner, la plus célèbre étant évidemment la mise au jour de la célèbre armée en terre cuite de Qin Shi Huang Di.

D’autre part, les connaissances sur la préhistoire — et spécialement sur le Néolithique — progressent à pas de géant. Non seulement les découvertes de sites se multiplient, mais il devient possible, grâce à l’accumulation des connaissances sur les différentes cultures préhistoriques, de dresser des schémas de plus en plus précis de l’évolution de ces cultures et des rapports qui les unissent. À l’heure actuelle, la coopération internationale a repris, et la longue histoire de la civilisation chinoise se dégage chaque jour plus nettement des brumes de la légende.

Que peut-on dire aujourd’hui de la préhistoire chinoise ? Pour répondre à cette question, nous allons parcourir cette très longue période et tenter de dresser un panorama des cultures qui, au fil des millénaires, donneront peu à peu ses caractéristiques à la civilisation chinoise. Première constatation : toute l’histoire du pays est marquée par la distinction entre la Chine du Nord et celle du Sud.

On verra par ailleurs que le Nord est le mieux connu, avec des sites plus nombreux ; ce qui n’enlève rien à l’intérêt et à l’importance des cultures du Sud. Mais commençons par le début, avec le Paléolithique inférieur. Les plus anciens vestiges d’occupation humaine datent de la fin du Pléistocène inférieur et sont attribués à Homo erectus. S’agit-il des tout premiers occupants du pays ? On l’a longtemps cru, partant de l’hypothèse que ces hommes faisaient partie du vaste mouvement migratoire qui, parti d’Afrique et ignorant momentanément l’Europe, traversa tout le continent asiatique jusqu’en cette région qui deviendra la Chine.

Mais cette théorie classique du « grand ancêtre africain » est aujourd’hui battue en brèche par de récentes découvertes, à commencer par celle faite à Longguppo, dans la région des Trois-Gorges (bassin du Yangzi, au sud de Chongqing). Les archéologues y ont en effet mis au jour une culture originale attribuée à un nouvel Homo erectus connu sous le nom d’« homme de Wushan » (Homo wushanensi), dont l’âge est estimé à 1,9 million d’années. Outre une mâchoire et quelques dents, le site a livré des outils sur éclats, denticulés, des galets plats servant sans doute de grattoirs, ainsi que des tranchoirs de toutes tailles.

Plus à l’est, le site de Renzidong (Anhui, à l’ouest de Shanghai), est quant à lui daté de 2,2 à 2,6 millions d’années et on y a découvert ce qui pourrait être une « boucherie préhistorique ». Selon le professeur Huang Wanpo, l’inventeur du site en 1995, la Chine aurait été atteinte très tôt, il y a trois ou quatre millions d’années, par des australopithèques africains qui auraient évolué sur place. Quant à l’Homo erectus chinois, il serait bien né en Chine et serait le véritable ancêtre des Chinois. Quoique les découvertes de Longguppo et Renzidong confirment un peu plus chaque jour cette hypothèse, la communauté scientifique n’a pas encore pleinement admis ce qui constitue un véritable bouleversement dans nos connaissances des débuts de l’humanité. Plus fort encore : cet Homo erectus chinois a peut-être lui-même colonisé d’autres terres. Certains préhistoriens de renom, tels Henry de Lumley et Yves Coppens, admettent en effet la possibilité qu’il ait pu pousser jusqu’en... Amérique, ainsi qu’en témoignent des traces de pas découverts au Mexique, datés d’un million d’années (Dethier 1993 ; Coppens).

Mais nonobstant ces découvertes sensationnelles, le Paléolithique inférieur reste très mal connu. Globalement, il est caractérisé par une industrie lithique sur éclats avec grattoirs, pointes triangulaires et galets aménagés. Pour La Chine du nord, citons le site de Xihoudu, dans la province du Shanxi, daté de 1,8 million d’années. Il s’agit d’une culture atypique, qui ne peut être rattachée à aucun autre site chinois. Vient ensuite le site de Lantian, au Hebei, mieux connu et qui nous a laissé une industrie lithique assez primitive, faite de grands éclats et de pointes. Pour la Chine du Sud, retenons le site de Yuanmou, dans le Yunnan, légèrement postérieur à ceux du Nord, et daté de 1,6 à 1,7 million d’années. Les connaissances que nous avons du Pléistocène moyen sont meilleures. Ainsi, en Chine du Nord, il faut avant tout retenir le site de Zhoukoudian (gisement 1), dans la banlieue sud-ouest de Beijing, découvert en 1922 par Johan Gunnar Andersson.



Figure 6. Le site de Dragon Bone Hill, à Zhoukoudian, lieu de découverte de l’Homme de Pékin.

L’endroit a été fouillé régulièrement à partir de 1927 et on en a exhumé, outre les fragments du crâne du célèbre « Homme de Pékin » (Sinanthropus pekinensis) en 1929, près de 200.000 outils en pierre, s’étalant sur une période de 300.000 ans. Les fouilles ont d’autre part permis de constater que l’Homme de Pékin, qui vécut il y a 400.000 à 500.000 ans, avait l’usage du feu[7]. Parmi les autres sites, mentionnons les noms de Kehe et Nanhaiyu (Shanxi), Gongwangling (Shaanxi), et enfin Jinniushan (Liaoning). L’analyse des outils recueillis sur ces sites permet d’établir des relations entre eux et avec les cultures précédentes.

Ainsi, l’industrie de Kehe serait issue de Lantian et Jinniushan se rattacherait à Zhoukoudian. Il ne s’agit donc pas d’habitats isolés et indépendants les uns des autres : ils sont au contraire les maillons d’une chaîne évolutive qui va se poursuivre aux périodes suivantes. En Chine du Sud, citons la grotte de Guanyin (Guizhou) et le site de Shilongtou (Hubei).

Peu influencés par le Nord, ils sont caractérisés par une industrie lithique faite de grands éclats.

Le Paléolithique moyen voit, comme partout, l'émergence de l'Homme de Neandertal. Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, les cultures de cette période sont les héritières des précédentes. On y retrouve en effet de nombreuses caractéristiques du Paléolithique inférieur : outils sur éclats, pointes et galets aménagés. Parmi la vingtaine de sites recensés, signalons, pour le Nord, le gisement de Zhoukoudian, Dali (Shaanxi) qui serait le plus ancien et Xujiayao (Shanxi), vieux de 60.000 à 30.000 ans. Fouillé de 1974 à 1977, Xujiayao est d'une grande importance pour cette période, compte tenu de l'abondance du matériel mis au jour, soit plus de 14.000 instruments en pierre et en os, souvent de petite taille. Pour le Sud, toujours plus pauvre, on trouve entre autres les sites de Tongzi (Guizhou) et Maba (Guangdong).

Ainsi qu'ailleurs dans le monde, le Paléolithique supérieur voit apparaître l'Homo sapiens sapiens, ici de type mongoloïde. Pour expliquer ce type racial particulier, une certaine théorie fait intervenir des métissages entre les Sapiens venus de l'ouest et les descendants des populations locales. C'est à cette époque également que se met en place une des grandes composantes du paysage de la Chine du Nord, à savoir les dépôts de loess qui marqueront si fort la civilisation chinoise. Les sites principaux s'appellent Zhoukoudian (au niveau 15, dans la « Grotte supérieure ») et Xujiayao. On y trouve une industrie protomicrolithique, caractérisée par les premières techniques de polissage et de perforation d'objets en pierre et en os, dont des aiguilles à chas d'une très grande finesse. (Une des plus remarquables de ces aiguilles, trouvée à Zhoukoudian, est longue de 82 mm, avec un diamètre variant entre 3,1 et 3,3 mm !) C'est sur ce même site qu'a été mise au jour, cette fois dans la « Grotte inférieure », une tombe contenant les restes de deux femmes et d'un homme. Les dépouilles, recouvertes d'ocre rouge, étaient entourées d'objets funéraires, d'outils et d'ornements. L'apparente similitude de traitement funéraire entre ces représentants des deux sexes plaide en faveur d'une égalité entre hommes et femmes. Et je me permets ici une légère digression en signalant que ceci va dans le sens des plus récentes découvertes en matière d'organisation sociale préhistorique : il devient de plus en plus évident que la « guerre des sexes » n'existait pas au

Paléolithique. Même s'ils avaient sans doute leurs activités spécifiques, hommes et femmes étaient socialement considérés sur un pied d'égalité, et pouvaient pareillement accéder aux tâches les plus nobles. Une découverte toute récente confirme ce point de vue : l'analyse des mains négatives imprimées sur les parois de plusieurs grottes a permis de constater que les mains en question appartenaient aux deux sexes (ceci grâce à l'indice de Manning, qui différencie hommes et femmes par le rapport entre la longueur de l'index et de l'annulaire). Concrètement, cela signifie que, les productions artistiques paléolithiques étant de nature chamanique, les pratiques de chamanisme étaient accessibles tant aux femmes qu'aux hommes. Pour en revenir à notre sujet, il est intéressant de constater, au-delà de la simple énumération des sites et de leurs caractéristiques, la continuité des cultures entre 27.000 et 14.500 avant notre ère.

Ainsi, tant Shiyü (Shanxi, -27.000) que Xiaonanhai (Henan, -22.200) et Xia-chuan (Shanxi, -22.000 à -14.500) ont développé un usage presque généralisé des microlithes. Le reste du pays par contre montre ici son indépendance relative, la tradition du microlithe étant moins forte, comme on a pu le constater en fouillant les sites situés notamment au Sichuan, au Guizhou et au Tibet. Enfin, le Mésolithique est essentiellement présent en Chine du Nord, avec différentes cultures à microlithes, surtout dans le Nord-Est, en Mongolie intérieure et au Xinjiang. Il faut par ailleurs noter que l'industrie microlithique a perduré au-delà du Mésolithique, puisqu'on la retrouve au Néolithique et sous les premières dynasties jusqu'au début de notre ère.

Le creuset du Néolithique.

« Ah ! ils désherbent, ah ! ils défrichent ! Leurs charrues ouvrent le sol. Des milliers de couples dessouchent, les uns dans les terrains bas, les autres dans les terrains élevés [...] Pourquoi a-t-on arraché la brousse épineuse ? Pour que nous puissions planter notre millet. » (Shi jing)

Si nous avons parcouru assez rapidement le Paléolithique et le Mésolithique, nous allons par contre insister un peu plus sur le Néolithique. En effet, c'est à cette période charnière que naît véritablement la culture chinoise, avec l'apparition d'un certain nombre d'éléments caractéristiques. C'est d'abord la distinction entre deux agricultures : au nord, le millet, le blé et l'orge ; au sud, le riz. C'est ensuite l'opposition entre deux modes de vie : celle du Chinois agriculteur et sédentaire de l'intérieur du pays et celle du nomade non chinois de la périphérie. Ce sont enfin des objets et des pratiques, tels les jades, les premiers laques et l'utilisation des os portés au feu à des fins divinatoires.

C'est aussi au Néolithique qu'il faut se référer pour tenter de faire la part des choses entre ce qui est légendaire et ce qui pourrait avoir un fonds historique, dans les données de la tradition littéraire qui nous sont parvenues, et entre autres dans le *Shi ji* de Sima Qian. La connaissance du Néolithique chinois a considérablement évolué au cours des dernières décennies. Initialement, on pensait que le Néolithique était né et s'était développé exclusivement autour du bassin du Huang He (ou fleuve Jaune). Aujourd'hui, on admet qu'il a existé plusieurs foyers distincts. Mais, disons-le encore une fois, ils étaient interdépendants pour la plupart.

Ces foyers, constitués de peuplades typiquement chinoises mais aussi plus ou moins nomades, se trouvent, non seulement dans le Nord, dans le bassin du Huang He, mais également dans le Sud, le long de la côte orientale ainsi que dans la vallée du Yangzi Jiang (ou « fleuve Bleu » — lequel, soit dit en passant, ne charrie pas la moindre trace de bleu — et qu'en Chine on appelle Chang Jiang). Mais cela n'enlève rien à l'importance du bassin du fleuve Jaune. Ainsi, les premiers États chinois se sont constitués près du Huang He et de son affluent la Wei. Comme je l'ai déjà signalé à propos de Huang Di, l'Empereur Jaune, un des caractères

majeurs de cet environnement originel, à savoir la couleur jaune du fleuve, se retrouvera en tant que symbole du pouvoir tout au long de l'histoire chinoise.

La naissance, Peiligang et Cishan.

Selon les dernières découvertes, les sites néolithiques les plus anciens apparaissent progressivement en Chine du Sud-Est entre 10.000 et 5000 avant J.-C. (sites de Xianrendong, Zengpiyan et Wengyuan, respectivement situés au Jiangxi, au Guangxi et au Guangdong). Outre une industrie lithique sur galets, on trouve là un outillage en coquillage et en os, ainsi qu'une céramique cordée encore grossière vers 5000 avant notre ère. (Comme nous le verrons, la technique fruste de ces premiers potiers évoluera au fil des siècles vers une maîtrise de plus en plus grande jusqu'à atteindre une virtuosité jamais égalée dans d'autres civilisations.) Mais, bien que nous soyons au Néolithique, on n'a pas de preuve de l'existence d'une quelconque agriculture ni d'élevage : la population vit vraisemblablement encore exclusivement de chasse, de pêche et de cueillette. Dans le Nord, le Néolithique le plus ancien est daté du VIe millénaire. Ce sont les cultures de Peiligang (Henan) et Cishan (Hebei). Ici par contre, on trouve les traces les plus anciennes d'une culture du millet, ainsi que le confirme l'existence d'outils en pierre servant à l'agriculture : meules, houes et faucilles. L'élevage n'est pas en reste, avec la domestication du porc, du chien et du poulet. La céramique fait son apparition, mais elle est grossière, avec des écuelles, des jarres et des plats décorés d'impressions cordées, de motifs géométriques et de mamelons en relief. D'une manière générale, de nombreuses céramiques préfigurent les réalisations du Yangshao ancien, un des sites principaux du Néolithique chinois. Il se pourrait toutefois que cette vision d'un Néolithique ancien assez pauvre en termes de culture soit en train d'évoluer. Cette remise en cause fait suite à la découverte récente des ruines de Dadiwan (province du Gansu), datées pour l'instant de quelque 6000 ans. On y a en effet mis au jour des poteries colorées ainsi que 240 maisons et un lieu sacrificiel ; et tandis que l'Agence Chine nouvelle annonçait que « la civilisation chinoise prend un coup de vieux », les archéologues en charge du site n'hésitent pas à parler de la découverte « d'une civilisation avancée » dans ce coin excentré du domaine chinois.



Figure 7. Les principaux sites néolithiques de Chine.

Yangshao.

C’est encore en Chine du Nord qu’a été mise au jour la culture de Yangshao. Dans l’histoire des découvertes archéologiques chinoises, cette culture est en quelque sorte emblématique puisque c’est la première à avoir été reconnue avec, en 1921, la découverte, par J. G. Andersson, du site éponyme situé au Henan. Depuis lors, un bon millier de sites de type Yangshao ont été localisés, s’étalant entre -5100 et -2700 environ, et sur une surface considérable, recouvrant de vastes étendues du bassin du fleuve Jaune, et principalement au Shaanxi, au Shanxi, au Henan et au Hebei. Bien entendu, cette culture n’est pas uniforme du début à la fin, et elle varie selon les régions. On distingue ainsi deux « horizons », eux-mêmes subdivisés en phases.

Globalement, le Yangshao se caractérise par la culture du millet et du chou chinois (le plus ancien légume connu en Chine du Nord), par la domestication du porc, du chien et peut-être des bovidés, et par la production de céramiques peintes, d’abord de motifs assez peu nombreux, puis de plus en plus diversifiés. Certains de ces motifs sont remarquables comme par exemple, des marques peintes ou gravées qui sont parfois interprétées comme les signes d’une écriture primitive. Parmi les sites les plus remarquables du Yangshao, nous retiendrons le nom de Banpo (près de l’actuelle Xi’an, province du Shaanxi), qui appartient au Yangshao ancien et est daté de 4800 à 3600 avant notre ère.

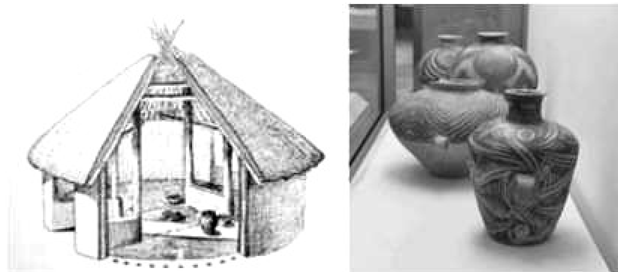


Figure 8. À gauche, une maison d’habitation néolithique, reconstituée au départ des fouilles de Banpo (culture de Yangshao). À droite, des poteries caractéristiques de la culture de Majiayao, décorées de cercles et de chevrons.

Outre une poterie au décor particulier constitué d'un masque humain associé à des poissons, Banpo est un bel exemple de village néolithique chinois, et les archéologues y ont recueilli nombre de données intéressantes sur l'organisation de ce type de communauté agricole. Le village, qui s'étendait sur une surface de 50.000 m2, était composé, d'une part, d'une grande maison carrée destinée à accueillir les activités publiques et, d'autre part, des habitations proprement dites, plus petites, rondes et semi-enterrées (figure 8, à gauche). Ce complexe d'habitations était complété par des caves servant d'entrepôts communs et il était protégé par un fossé profond de cinq à six mètres. À côté du quartier d'habitation, Banpo comprenait encore deux autres secteurs : le four à poteries à l'est et le cimetière au nord. Plus tard, au Yangshao final, les maisons seront mitoyennes et construites en surface. Signalons aussi que c'est du Yangshao que sont datés les plus anciens instruments de musique chinois. Il s'agit d'ocarinas ou sifflets en terre à un trou. Une autre caractéristique intéressante de la culture de Yangshao est la place qui y est réservée à la femme. L'examen des tombes montre en effet qu'il est de coutume d'enterrer les femmes en place centrale dans des sépultures communes. De plus, à Banpo par exemple, on remarque que les objets funéraires accompagnant les dépouilles des femmes sont généralement plus nombreux que ceux réservés aux hommes. Par contre, dans d'autres cultures néolithiques comme celle de Longshan dont nous allons parler dans un instant, la tendance est inversée : c'est l'homme désormais qui va occuper la place centrale.

Ces constatations confirment le profond bouleversement qui s'est opéré dans l'organisation de la société durant le Néolithique : en Chine comme partout semble-t-il, l'ancienne culture préhistorique matriarcale est plus ou moins rapidement supplantée par une organisation de type patriarcal. Des traces de cette évolution se retrouvent d'ailleurs dans la mythologie. Ainsi, la divinité maîtresse du soleil et donc du calendrier agricole est, dans la version la plus ancienne du mythe, une déesse. Elle a pour nom Xi He et c'est la mère des dix soleils qui menacèrent un temps de brûler la terre. (Comme nous l'avons vu, Yi l'Archer mit fin à cette malédiction en abattant neuf de ces soleils.) Mais dans une version plus tardive de cette même légende, la fonction régulatrice du calendrier est transférée à deux figures masculines. Une autre illustration tout à fait classique de ce matriarcat antique est le mythe du Pays des Femmes, comparable en bien des points à

celui des Amazones. Entre autres caractéristiques, il est dit que les enfants mâles y étaient abandonnés afin qu’ils meurent de faim, seules les filles ayant le droit de vivre.

Dawenkou.

Présente au Shandong et dans les provinces de l’Anhui, du Henan et du Jiangsu, la culture de Dawenkou (-4700 à -3600) fait le lien entre la Chine du nord et celle du sud. Les tombes, qui contenaient des squelettes au crâne déformé, ont livré un riche mobilier funéraire, dont des ossements de porc, des objets en jade, en turquoise et en ivoire, ainsi que des vases peints qui font penser aux céramiques de Yangshao et qui sont faits de terres déjà soigneusement sélectionnées. On a également retrouvé des tripodes et des coupes à pied ajouré qui annoncent la technique de Longshan. Toujours à propos de ces tombes, il est intéressant de signaler qu’elles ne présentent pas toutes le même degré de richesse. Outre un précieux mobilier funéraire, les tombes des nantis se signalent par leurs dimensions (4 m de long sur 3 de large pour l’une d’elles) et par l’agencement des parois et du sol, recouverts de bois. À l’opposé, les gens du peuple étaient inhumés dans des tombes très simples, et les seuls objets qui y étaient déposés — quand c’était le cas — étaient des instruments de travail. Ceci nous montre l’évolution d’une société néolithique, au départ égalitaire, vers un système fondé sur une opposition de plus en plus marquée entre riches et pauvres.

Hongshan.

Retour en Chine du Nord, mais dans le Nord-Est cette fois, avec deux intéressantes cultures : Xinle et surtout Hongshan. On trouve d'abord, chronologiquement, la culture à microlithes et à céramiques grossières de Xinle, présente en Mongolie intérieure et en Mandchourie du sud vers 5000 avant J.-C. Lui succède, à partir de 3800 avant notre ère, la culture de Hongshan, dans la province de Liaoning. Cette culture, qui durera jusqu'en 2700 (2200 ?), pose de nombreux problèmes, et quant à son origine, et quant à la présence d'objets inhabituels pour l'époque. On a ainsi découvert, en 1981, à Dongshanzui et à Niuheliang, des constructions que l'on qualifie de temples, dans lesquels ont été mis au jour des fragments d'enduit peint et, surtout, des statuettes humaines en terre cuite. Une découverte intéressante dans la mesure où les représentations humaines sont rares à cette époque et que certaines figures représentent des femmes nues aux formes généreuses qui font penser à un culte de la fertilité, alors que l'art de la Chine antique ne traita jamais, ni de la femme, ni du nu. Dans les sépultures qui prennent ici la forme de tombes à ciste, on a trouvé des jades, pendentifs pour la plupart, sculptés en forme d'animaux divers, dragons, cigales, tortues, oiseaux et « cochons-dragons », objets représentant un animal au corps enroulé et au museau aplati (figure 9).



Figure 9. Un « cochon-dragon », objet funéraire en jade de la culture de Hongshan.

Ces très beaux objets, dont on ne sait comment il faut les interpréter, constituaient le plus souvent l'unique dépôt funéraire. D'autres objets en jade, encore plus énigmatiques, affectent la forme de disques plats troués en leur centre, universellement connus des sinologues et des collectionneurs sous le nom de *bi* ; un chapitre spécial leur sera consacré plus loin. Tous ces témoins de l'art du jade sont l'aboutissement d'une tradition déjà longue puisqu'elle fut inaugurée dans cette région vers 5000 avant notre ère. Quant à l'origine de la culture de Hongshan, elle n'est pas certaine. Pour les uns, elle serait plus ou moins directement issue de Yangshao ; pour les d'autres, elle proviendrait de Cishan. Enfin, la culture de Fuhe (3550 à 3250 avant notre ère, province de Liaoning) succède à celle de Hongshan. Culture remarquable elle aussi par l'utilisation d'omoplates de mouton brûlées à des fins divinatoires, qui sont les plus anciennes connues à ce jour.

Majiayao.

S’étendant sur une période comprise entre 3000 et 1500 avant notre ère, la culture de Majiayao est une extension du Yangshao. Elle s’est développée dans le nord-ouest, au Gansu, au Qinghai et en Mongolie, et donc directement au contact des peuples éleveurs nomades. Majiayao est surtout connue par ses belles céramiques peintes, à la décoration caractéristique : cercles, chevrons et représentations anthropomorphes (figure 8, à droite). C’est durant sa période tardive que les potiers commencent à utiliser le tour lent.

Longshan.

Revenons aux plaines centrales de la Chine du Nord, avec la culture de Longshan. Nous la détaillerons un peu plus que les autres, compte tenu de l'importance qu'elle aura pour la suite de notre propos. La culture de Longshan a été mise en évidence pour la première fois en 1928 par Andersson. Dans la phase la plus ancienne de la culture de Longshan (soit -2500) apparaissent de nouveaux outils qui améliorent le travail agricole, comme la faucille en coquillage et la bêche en bois à deux dents, ainsi que deux nouveaux animaux d'élevage : le bœuf et le mouton. La culture de Longshan proprement dite (qui dure jusqu'en 1700 avant J.-C.) se subdivise en groupes régionaux, dont ceux du Henan et du Shaanxi. Les artisans y maîtrisent le travail du jade, produisant des perles et des disques *bi*. De leur côté, les potiers commencent à utiliser le tour pour fabriquer une céramique de forme régulière et d'épaisseur égale, cuite dans des fours plus perfectionnés (entre autres, une meilleure technique de fermeture hermétique permettant d'atteindre des températures voisines de 1300 °C), produisant des objets de couleur grise à décor imprimé, parfois aussi rouge, noire ou blanche. (La couleur blanche, utilisée pour des verseuses tripodes, est due à l'emploi de kaolin.) Le décor est fait d'impression de motifs cordés ou de vannerie, et les formes les plus typiques sont des tripodes et des vases.

L'élevage du ver à soie est attesté par la découverte de cocons lors des fouilles. L'agriculture se diversifie : en plus du millet, on voit apparaître le blé et l'orge. Quant à l'organisation sociale, elle se complexifie, avec une différentiation croissante des richesses et l'apparition de tombes de couples, ce qui « traduirait le passage à une structure sociale patrilinéaire » (Debaine-Francfort, collectif 1998). Dans les tombes de la culture de Qijia, apparentée à Longshan et un peu postérieure à celle-ci, l'homme est étendu sur le dos, à droite de la femme ; celle-ci par contre est couchée sur le côté, tournée vers l'homme et les jambes repliées, dans une attitude qui peut être interprétée comme un signe de soumission. Et puisque nous évoquons la culture de Qijia, signalons encore que cette communauté connaissait le cuivre, comme en témoigne la découverte, dans deux sites du Gansu, d'objets faits d'un cuivre rouge très pur ; ce sont principalement des

couteaux, des poinçons et des burins. L’habitat se structure, avec des maisons à sol chaulé d’une ou deux pièces et des murs d’enceinte en terre damée. On voit apparaître également des symboles phalliques et des os divinatoires. Ceux-ci sont constitués d’omoplates de porc, de bœuf ou de mouton exposées au feu jusqu’à apparition de craquelures. La forme et la disposition de ces dernières sont alors interprétées par les sorciers. Plus tard, sous les Shang, des inscriptions seront ajoutées sur les os ainsi traités. « Les tombes [...] qui renferment des plats, des tambours et autres objets en bois peints de motifs de dragons, ainsi que des pierres musicales (parmi les plus anciennes connues), sont [...] parfois attribuées à une phase post-Longshan, ou même déjà Xia. » (Debaine-Francfort, *ibid.*) Je reviendrai sur les liens que l’on peut établir entre cette culture néolithique et la dynastie des Xia. Pour l’instant, terminons ce chapitre consacré à la culture de Longshan en précisant qu’elle ne se limite pas aux seules plaines centrales. On la retrouve aussi, et entre autres, dans le Shandong (donc près de la côte), où elle a fleuri entre -2405 et -1810 environ. Elle se caractérise, non seulement par sa céramique noire tournée, souvent d’une très grande finesse, mais aussi par de nombreux et très beaux objets en jade, dont des haches décorées de masques animaliers, et par des fragments de petits objets en bronze dont l’appartenance à la culture de Longshan est toutefois contestée.

Hemudu.

L’horizon change assez fortement lorsque nous nous tournons vers la côte chinoise, et plus précisément au Zhejiang (au sud de l’actuelle Shanghai). C’est en effet sur le site de Hemudu (± 5000-4770 avant J.-C.) qu’ont été faites une série de découvertes très intéressantes. Ce sont d’abord des grains de riz, parmi les plus anciens au monde.

Il s’agit d’une découverte importante dans la mesure où elle remet en cause la classique hypothèse d’une origine indienne du riz chinois[8] . En ce qui concerne l’artisanat, et à côté d’une céramique assez grossière, on trouve des gravures et sculptures sur bois, avec décors végétaux et animaux, et aussi un bol découvert en 1973, qui serait le plus ancien exemple de laque de Chine et qui est daté de -5000 environ. Il n’est toutefois pas certain qu’il s’agisse bien d’un laque et des analyses plus poussées devraient être effectuées. Les habitants de Hemudu vivaient dans des maisons lacustres, constructions de bois montées sur pilotis, et l’étude anthropologique des restes découverts a montré des liens possibles avec les populations de certaines îles du Pacifique.

Qingliangang.

Le site éponyme de la culture de Qingliangang (± 4800 à 3600 avant J.-C.) est localisé au Jiangsu.

Cette importante culture est connue par quelque 600 sites, disséminés au Jiangsu, dans l'Anhui, au Shandong et au Zhejiang. On subdivise Qingliangang en deux traditions, du Nord et du Sud (environ 4800 à 3600 avant notre ère). Celle du Sud est caractérisée par la culture du riz et la production de jades (pendentifs, disques *bi* et cylindres *cong*) qui sont les plus anciens du Néolithique. Le travail de la céramique est caractérisé par l'usage du tour et la production de récipients composés de pièces multiples, avec des formes hautes sur pied ; il annonce l'art Shang.

Liangzhu.

La culture de Liangzhu (± 3000 à 2000 avant J.-C.) est localisée dans le nord du Zhejiang et dans le sud du Jiangsu. On y produisait du riz et des pêches. On a mis au jour des paniers et des cordes faits à partir du bambou, qui constituent le plus ancien témoignage de cet artisanat en Chine. En outre, l'usage de la soie est attesté. La céramique noire à pâte fine, faite au tour, est de grande qualité, avec des décors ajourés. Enfin, des cylindres cong en jade, associés à des disques bi, présentent une intéressante particularité : ils sont décorés de paires d'yeux disposés de part et d'autre de l'arête des angles, et préfigurent les masques taotie Shang[9]. Parfois aussi, la figure est plus élaborée et se présente alors comme sur la photo de la figure 10.



Figure 10. Ce masque pré-taotie, découvert dans une tombe de la culture de Liangzhu, constitue l'unique décoration d'un cylindre en jade cong. Cette gravure,censée représenter une divinité, est composée d'un masque animal aux yeux globuleux, surmonté de plumes.

Dapenkeng, Shixia et Karuo.

Autre grand centre de développement du Néolithique chinois, Dapenkeng (± 4000 à 2500 avant notre ère) est situé en Chine du Sud-Est, et plus précisément au Fujian, au Guangdong et dans le nord de Taïwan où se trouve le site éponyme. Cette tradition est originale, avec une céramique cordée et des galets aménagés, des herminettes polies, des pointes de flèche perforées ou à soie. L'agriculture est basée sur les tubercules. La culture Shixia (± 2865 à 2480 avant J.-C.), au Guangdong, serait issue du Dapenkeng.

Parmi ses caractéristiques, retenons des pratiques funéraires de double incinération et la production de jades décorés de masques identiques à ceux de Liangzhu. Et enfin, je citerai la culture tibétaine de Karuo (3000 à 1900 avant notre ère), caractérisée par son habitat semi-souterrain.

Le Néolithique, en synthèse.

Pour le lecteur qui se sentirait peut-être un peu perdu au terme de cette longue description de la préhistoire chinoise, voici un tableau de synthèse de la période néolithique, qui nous intéresse au premier chef. Toutes les dates mentionnées sont évidemment « avant J.-C ».

Cultures	Localisations	Périodes	Caractéristiques
Xianrendong, Zengpiyan, Wengyuan.	Sud-Est : Jiangxi, Guangxi, Guangdong.	10.000-5000	Industrie lithique sur galets. Outillage en coquillage et en os. Céramique cordée. Pas de preuves d'agriculture ni d'élevage.
Peiligang, Cishan.	Nord : Henan, Hebei.	VIe millénaire	Traces les plus anciennes d'une culture du millet. Domestication du porc, du poulet et du chien. Céramique grossière : impressions cordées, motifs géométriques et mamelons en relief.
Dadiwan.	Nord-Ouest : Gansu.	6000 environ	Poteries colorées. Maisons et lieu sacrificiel.
Yangshao.	Nord : Henan, Shaanxi, Shanxi, Hebei.	5100-2700	Culture du millet et du chou chinois. Domestication du porc, du chien, peut-être des bovidés. Céramiques peintes (+ signes d'une écriture primitive ?). Poterie de Banpo : masque humain associé à des poissons. Habitations rondes, semi-enterrées, protégées par un fossé. Organisation sociale de type matriarcal.
Dawenkou.	Shandong, Anhui, Henan, Jiangsu.	4700-3600	Charnière entre Nord et Sud. Tombes au riche contenu : squelettes au crâne déformé, ossements de porc, objets en jade, turquoise et ivoire, vases peints qui font penser à Yangshao. Tripodes et coupes à pied ajouré annonçant Longshan. Clivage net entre riches et pauvres.
Hongshan.	Nord-Est : Liaoning.	3800-2700 (2200 ?)	Issue de Yangshao ou Cishan. Temples (?) : fragments d'enduit peint et statuettes humaines en terre cuite, dont femmes nues. Tombes à ciste : pendentifs en jade sculptés en forme d'animaux, disques bi.
Majiayao.	Nord-Ouest : Gansu, Qinghai, Mongolie.	3000-1500	Issue de Yangshao. Poteries peintes : cercles et représentations anthropomorphes. Utilisation du tour lent.
Longshan.	Nord : Henan, Shaanxi. Région côtière : Shandong.	2500-1700	Millet, blé et orge. Bœuf et mouton. Travail du jade (perles, disques bi, haches décorées de masques animaliers). Perfectionnement des fours et utilisation du tour ; céramique de couleurs grise, rouge, noire ou blanche ; décor de motifs cordés ou de vannerie ; tripodes et vases. Travail du cuivre, petits objets en bronze. Elevage du ver à soie. Différentiation croissante des richesses, tombes de couples. Maisons à sol chaulé et murs d'enceinte en terre damée. Os divinatoires. Culture mère probable des Xia.
Hemudu.	Région côtière : Zhejiang.	5000-4770	Culture du riz. Céramique assez grossière. Gravures et sculptures sur bois, avec décors végétaux et animaux. Production de laque (?). Maisons lacustres.
Qingliangang.	Jiangsu, Anhui, Shandong, Zhejiang.	4800-3600	Culture du riz. Jades bi et cong. Céramique : usage du tour et production de récipients composés de pièces multiples, formes hautes sur pied. Annonce l'art Shang.
Liangzhu.	Nord du Zhejiang et sud du Jiangsu.	3000-2000	Production de riz et pêches. Travail du bambou (paniers et cordes). Usage de la soie. Cong en jade décorés de masques pré-taotie.
Dapenkeng, Shixia, Karuo.	Sud-Est : Fujian, Guangdong et nord de Taiwan. Tibet (Karuo).	4000-2500 2865-2480 3000-1900	Dapenkeng : céramique cordée, galets aménagés, herminettes polies, pointes de flèches perforées ou à soie, agriculture de tubercules. Shixia : pratique funéraire de double incinération, production de jades décorés de masques pré-taotie. Karuo : habitat semi-souterrain.

II. — LES XIA, PÈRES FONDATEURS ET LES SHANG, PÈRES FONDEURS

« Iu conféra des domaines et donna des noms de famille [à ceux qui en étaient dignes]. “Je m’efforce, dit-il, de donner le bon exemple, afin que chacun imite ma conduite”. » (Shu jing)

Jusqu’au milieu du siècle dernier, on ne connaissait les Xia[10] que par les sources traditionnelles chinoises. Mais, comme nous le savons, cette dynastie était alors généralement considérée comme mythique. Pour l’essentiel, cette attitude de rejet des Xia dans les brumes de la légende était dictée par le scepticisme des savants occidentaux, qui manifestaient la plus grande méfiance vis-à-vis de la tradition, refusant par principe tout crédit historique à ce type de texte et étayant leurs convictions à coup d’arguments philologiques dont la sélection n’était pas spécialement objective. Une attitude que l’on pourrait certes qualifier de prudente, mais dont les vraies causes — bien moins avouables — étaient d’une part, un certain sentiment de supériorité vis-à-vis d’une culture qui ne pouvait pas être aussi ancienne que la leur et, d’autre part, un refus catégorique d’abandonner les théories en vigueur. Nous sommes là en terrain connu et, il faut malheureusement le constater, le monde de la sinologie ne diffère guère de ce que l’on trouve dans d’autres sphères de l’archéologie.

Les savants chinois quant à eux ne voyaient pas, ou pas tous, les choses de cette façon. Non qu’ils eussent une foi aveugle dans leurs récits traditionnels ; mais du moins, ils étaient prêts à accepter comme possible l’historicité des récits antiques, dénonçant « la tyrannie de certains philologues » et de certains critiques chinois modernes qui refusaient toute valeur historique à une œuvre « simplement, parce que l’œuvre en question ne leur plaisait pas » (Dzo Ching-Chuan). Aujourd’hui, les choses ont heureusement évolué et, sous la pression des découvertes archéologiques, ces très mystérieux Xia ont, bon gré mal gré, quitté doucement le domaine de la légende pour celui de l’Histoire. C’est ainsi que le Musée archéologique de Shanghai — une référence en la matière — a maintenant

adapté les panneaux explicatifs qui accompagnent les plus anciens objets en bronze, officiellement attribués au « late Xia ». (À l'opposé, et malgré les découvertes qui ne cessent de s'accumuler, de nombreux ouvrages de vulgarisation parlent encore de « dynastie légendaire ».) Il n'y aurait donc plus de vrai problème à ce sujet. Il n'en est rien évidemment.

D'abord parce que les Xia, pour « historiques » qu'ils soient devenus, restent très mal connus. Ensuite parce que la première des « Trois Dynasties » est étroitement liée à de grandes figures historico-mythiques dont il est évidemment difficile d'affirmer qu'elles ont réellement existé et, dans l'affirmative, de déterminer quel fut leur rôle civilisateur.

Les Xia entrent dans l’Histoire.

« Aucune preuve sérieuse de [l’existence des Xia] n’a été apportée. » (Le grand guide de la Chine 1999)

En synthèse, voici comment peut être reconstituée l’histoire des Xia vue par la tradition. La première dynastie héréditaire de la Chine aurait été fondée, en 2207 avant notre ère, par Da Yu (« Yu le Grand »), quoique certains textes mentionnent plutôt Qi, le fils de Yu, comme fondateur des dynasties royales. Mais il est vrai que Qi étant le premier roi à hériter du titre de son père, il peut être considéré, de ce point de vue, comme le premier souverain de la dynastie héréditaire des Xia. Cette interprétation permet de concilier les deux versions de la tradition, à première vue contradictoires. En ce qui concerne les datations, l’année 2207 mentionnée ici n’est pas scientifiquement prouvée, pas plus que les autres dates attribuées aux autres souverains des Xia. D’une manière générale, les dates fournies par l’archéologie sont légèrement postérieures aux données traditionnelles pour ce qui concerne les Xia, les Shang et l’avènement des Zhou. En ce sens, on peut parler — comme pour l’Égypte — de deux chronologies, une « longue » et une « courte ».

Mais revenons à Yu le Grand, un homme au destin exceptionnel et ce, dès sa naissance. Certaines traditions rapportent qu’il naquit du corps de son père Gun alors qu’on dépeçait « avec un sabre effilé » le cadavre de ce dernier, resté miraculeusement intact trois ans après son décès. Gun avait été tué par Shun, le dernier des Cinq Souverains, parce que le père de Yu avait perdu une bataille de neuf années contre les crues du fleuve Jaune. Yu le Grand décida, comme ministre de Shun, de reprendre la lutte contre l’élément liquide, d’autant que, selon certains textes, il dut faire face à un véritable déluge qui recouvrit toute la terre[11]. Il reçut pour l’occasion le titre de « super-intendant des travaux de contrôle des inondations ». L’ampleur d’une telle tâche nécessitait de s’y consacrer entièrement. Aussi Yu jura-t-il de n’avoir nulle relation avec sa famille tant qu’il n’aurait pas réussi dans son entreprise. La légende rapporte d’ailleurs que, pendant les treize (ou neuf) années qu’il fut occupé à cette tâche, il passa seulement trois fois devant sa maison et n’y entra même pas. Après une longue

bataille, et grâce à ses exceptionnelles connaissances d’ingénieur en hydraulique, Yu parvint enfin à dompter les flots impétueux du fleuve. Pour ce faire, il ne se contenta pas de construire des digues — une technique déjà utilisée avant lui, mais peu efficace à la longue en raison de la rupture toujours possible de ces ouvrages — mais il eut l’idée de draguer les cours d’eau, creusant en outre des canaux pour détourner les crues. Remarquons que, dans cette histoire de déluge, il n’est question à aucun moment d’une intervention divine : nul dieu pour provoquer le phénomène, et pas plus d’être divin pour l’arrêter. Voilà qui contraste singulièrement avec les récits bibliques et apparentés, dans lesquels c’est la divinité qui fait et défait, l’homme se bornant à subir les événements avec plus ou moins de réussite. L’autre grand travail d’utilité publique de Yu est sa victoire sur Xiang Liu, un monstre à neuf têtes dont la bave polluait le sol et gâtait les récoltes. Pour un peu, Yu pourrait être considéré comme le fondateur de l’écologie…

C’est également à Yu le Grand que l’on doit l’invention de la musique, de la métallurgie et l’élaboration du système de calendrier divisant l’année en quatre saisons. C’est encore et toujours Yu qui se vit offrir du bronze par certaines tribus voisines que la tradition appelle « les neuf pasteurs ». Avec cet alliage, il fabriqua des armes et, surtout, les neuf chaudrons tripodes gravés du savoir du monde, qui devinrent les talismans de la dynastie. Ces objets, qui se transmettaient de souverain à souverain, avaient en effet le pouvoir de réagir à la valeur morale de leur détenteur. Si le roi était vertueux (nous savons maintenant ce qu’il faut entendre par « vertueux »), les chaudrons demeuraient auprès de lui pour le protéger, leur présence légitimant le pouvoir en place. Mais lorsque cette vertu était absente, les chaudrons devenaient si légers qu’ils s’envolaient, abandonnant le roi à un sort généralement funeste. Après avoir mené à bien toutes ces tâches civilisatrices, Yu se vit offrir le trône du pays par Shun, qui abdiqua en sa faveur. (Là encore et comme pour Yao, les Annales sur bambou racontent que Yu força son prédécesseur à lui céder le trône.) Désormais roi, Yu entreprit alors un grand voyage à travers tout le monde civilisé, périple qu’il clôtura par une assemblée des seigneurs. L’un d’eux, dénommé Fang Feng, se permit d’arriver en retard à cette réunion et, en punition, il fut sacrifié par Yu au dieu du sol.



Figure 1. Yu le Grand, fondateur légendaire de la dynastie des Xia.

Par la nature même de sa fonction de roi, Yu était également un sorcier qui pratiquait la danse sacrée. Marcel Granet écrit à ce sujet que « Yu marchait en traînant la jambe [...] Les sorcières, qui portent en elles un Dieu, sont émaciées et toutes courbées. On les qualifie de Wang, caractère qui contient un radical peignant les personnes épuisées qui traînent la jambe. Les sorcières s'épuisent à force d'entrer en transe. Entrer en transe se dit : tiao shen, litt. "ballotter le Dieu". Cette expression décrit une espèce de dandinement sautillant. C'est la divinité qui imprime, comme à un pendule, ces mouvements étranges au corps du possédé. Yu le Grand était sautillant. » En fait, la danse sacrée est caractéristique de l'activité du sorcier chinois, personnage désigné sous le terme de *wu*, qui renvoie précisément à la danse. Il se distingue du *shi* (ou *fang shi*), le chaman. Ce dernier est un médium qui, par des techniques d'extase, entre en communication avec le surnaturel. Le sorcier quant à lui fait appel à des techniques rituelles afin de capter les forces cachées de la nature en vue d'une action bénéfique ou maléfique sur un objet réel ou mental. Qu'il

s’agisse d’activités de sorcellerie ou de chamanisme, la profession est accessible aux femmes comme aux hommes ; une preuve — une de plus — de l’existence d’une société préhistorique fondée sur une égalité des sexes plus ou moins fortement teintée de matriarcat. D’ailleurs, le taoïsme primitif, qui plonge ses racines dans l’animisme préhistorique, fait largement usage des symboles féminins, à commencer par le célèbre (et si mal interprété) *yin*, complément du non moins célèbre *yang* masculin. Et pour en terminer avec le sujet, il est amusant de constater que, même si elle n’en porte plus le nom, la tradition de la danse sacrée des sorciers s’est largement perpétuée jusque dans la Chine du XXIe siècle et même en Occident. Il faut savoir en effet que cette forme de danse, récupérée plus tard dans la tradition taoïste, est à l’origine d’un certain nombre au moins de styles de *wushu*, les arts martiaux chinois, lesquels, comme on le sait, sont de plus en plus pratiqués en Chine et un peu partout dans le monde.

Après tous ces travaux, Yu prit quand même le temps de se marier avec une fille de la tribu des Tu Shan dénommée « Beauté des Tu Shan » et qui lui donna un fils qu’il nomma Qi. Selon la tradition, Yu aurait régné huit ans avant de céder la couronne à Qi, lequel se fit élire par une assemblée de ducs[12]. Notons au passage que l’avènement de Qi constitue un bouleversement dans l’organisation de la société chinoise. Nous venons de voir en effet que le roi local Shun avait abdiqué en faveur de celui qu’il avait choisi, de même que Yao avait cédé le trône à Shun.

La tendance actuelle est de considérer ces abdications comme des réalités historiques correspondant à la coutume tribale néolithique de désignation du nouveau chef par élection, en dehors de toute considération familiale. À partir de Qi, les dynasties se succéderont mais, sauf exception, elles seront toutes basées sur la notion d’hérédité agnatique, et ce jusqu’à l’avènement de la république, le 1er janvier 1912[13]. Autre innovation : c’est sans doute à partir des Xia que le pouvoir se dote d’une armée propre, abandonnant ainsi la tradition néolithique d’une défense assurée par la collectivité tribale tout entière. Cette évolution vers une armée professionnelle s’accompagne d’autres bouleversements, dont le passage d’une société à caractère matriarcal à une organisation de type patriarcal. Notons toutefois que ce transfert de pouvoir ne s’est pas nécessairement fait de manière aussi

brutale qu’on pourrait le penser : jusque sous les Shang et même sous les Zhou, des éléments de l’ancien pouvoir matriarcal subsisteront, ainsi qu’en témoigne la tombe de la Dame Hao ; une découverte dont nous aurons l’occasion de reparler.

L’histoire des Xia ne fut pas vraiment un long fleuve tranquille. De nombreux rois de cette dynastie se révélèrent de piètres souverains, qui furent chacun à leur tour confrontés aux attaques des tribus soumises par le clan des Xia. Et si Yu put se targuer d’une grande popularité grâce aux bienfaits qu’il apporta à ses sujets, il n’en fut pas de même pour ses successeurs, à commencer par son fils Qi, qui n’avait pas la faveur du peuple. Et pour cause : en dépit du fait qu’il gagna une bataille décisive pour la stabilité du royaume, il était surtout intéressé par son plaisir, s’adonnant à la chasse et à la boisson, se distrayant de chants et de danses. Après ces deux premiers rois, la dynastie compta encore quinze ou seize autres souverains[14] , dont Tai Kang qui délaissait les affaires de l’État pour s’adonner à la chasse et fut finalement renversé ; Xiang, tué dans un affrontement à l’issue duquel le pouvoir passa aux mains d’une autre tribu ; Shao Kang qui, après maintes péripéties, retrouva le trône perdu par son père ; Zhu (ou Shu), considéré par son peuple comme le seul digne successeur de Yu.

Les derniers rois ne se comportèrent pas mieux que leurs prédécesseurs, alliant débauche et cruauté. C’est ainsi que Kong Jia se livrait à la luxure et adorait les démons. Pour essayer de le ramener à une conduite plus juste, le Ciel lui envoya un couple de dragons. Malheureusement, le souverain confia la tâche de nourrir les deux animaux à un cousin incompétent et la femelle mourut au bout de deux mois et fut mangée par le roi. Ce petit conte nous apporte quelque lumière sur la personnalité du roi et la manière dont il conduisait le pays lorsqu’on sait que le dragon, symbole impérial, est véritablement le totem de la nation ; que la mort de la femelle illustre, par la disparition de l’élément *yin*, le déséquilibre du monde et du royaume ; que le fait de manger ce dragon nous fait suspecter le roi d’être un magicien. Quant au cousin, ne faut-il pas le considérer comme la représentation des ministres incompétents dont le roi s’était entouré ?

Avec le dernier roi, Jie, on touche le fond de l’abîme car c’était un tyran criminel, monstre de cruauté et de perversité qui « terrorisa les Cent familles » (c’est-à-dire l’ensemble du peuple han). C’est ainsi qu’il ordonna à trois mille de ses sujets de s’abreuver jusqu’à l’ivresse à un immense lac de vin creusé pour la circonstance. Les plus ivres d’entre eux tombèrent dans le lac et s’y noyèrent, à la grande joie du souverain. Il dépensa sans compter les deniers de l’État pour se faire construire de somptueux palais et poussa ses sujets à effectuer des razzias chez les peuples voisins, y volant enfants, soie et jade. Il répudia son épouse pour une belle captive dénommée Meng Xi, qui le tenait sous l’emprise de ses charmes. Par sa conduite qui favorisait cette fois la domination du *yin* (la belle captive) sur le *yang* (le roi), Jie s’attira le courroux du Ciel : les étoiles tombèrent en pluie, il y eut des tremblements de terre, les rivières Lo et Hy se desséchèrent, deux soleils apparurent dans le ciel et le dieu du feu descendit sur terre. C’est alors qu’un nommé Cheng Tang (Tang le Victorieux), homme vertueux et chef de tribu, se révolta contre son roi, le renversa en 1766 avant J.-C. et monta sur le trône, fondant la dynastie Shang.

Cette lente mais inexorable dégénérescence des rois Xia correspond-elle à une réalité historique ? On ne peut évidemment l’affirmer. En tout cas, elle est conforme à la vision traditionnelle de l’Histoire, qui veut que le cycle de vie d’une dynastie débute dans l’harmonie du fait de la Vertu (*de*) que possède son fondateur. Petit à petit, cette Vertu se perd chez les successeurs, qui sombrent dans la débauche et la tyrannie, alors que la situation du pays va de mal en pis, les calamités se succédant, depuis les mauvaises récoltes jusqu’à la stérilité généralisée des femmes. Cette vision traditionnelle prévoit même qu’en pleine dégénérescence apparaisse un roi vertueux qui redonne vigueur à la dynastie ; ce qui fut bien le cas pour le règne de Zhu. Mais il ne s’agit là que d’un sursaut, et l’involution reprend ensuite inexorablement son cours, jusqu’à ce que se présente un nouveau héros vertueux qui renverse le tyran et fonde une nouvelle dynastie. Il en sera en tout cas ainsi des deux dynasties qui se succéderont après les Xia, à savoir les Shang et les Zhou.

Voilà pour les données traditionnelles. Voyons maintenant ce que l’archéologie peut nous apprendre sur les Xia. Et tout d’abord, à quelle époque les Xia vécurent-ils ? Les données à ce sujet restent encore floues

mais disons qu’on situe généralement la fondation de la dynastie vers 2200 avant notre ère. Quant à la chute du dernier souverain, elle se place aux environs de 1600 avant J.-C. La première grande découverte a été faite en 1958, lorsque les fouilles d’Erlitou (actuelle Yanshi, dans le Henan) ont mis au jour les premières preuves archéologiques de l’existence de la dynastie Xia.

C’est en effet à Erlitou, site considéré aujourd’hui comme la capitale des Xia de la période tardive (soit entre 1700 et 1500 avant notre ère), qu’ont été relevées les traces d’une cité fortifiée et d’un palais. Outre des poteries, on y a découvert les premiers objets en bronze. Aujourd’hui, les données recueillies sur le terrain permettent de dresser un portrait relativement précis de cette fascinante première dynastie. Et d’abord, s’agit-il réellement d’une dynastie, comme celles des Shang et des Zhou ? À vrai dire, on n’en sait rien : les données archéologiques ne donnent pas de réponse et, contrairement aux Shang, les Xia ne nous ont laissé aucun écrit. Qu’on n’aille pas imaginer un grand empire pour cette « dynastie » : les Xia de la période d’Erlitou occupèrent un territoire fort restreint en regard de l’immensité de la Chine, à savoir le sud du Shanxi ainsi que l’ouest et le centre du Henan. À propos de cette localisation particulière, on peut se poser la question : pourquoi là ? Pourquoi les caractéristiques de la future société chinoise se sont-elles cristallisées à cet endroit ? Pourquoi pas plus au nord, ou plus au sud ? Nous avons déjà tous les éléments de la réponse : nous les avons recueillis lors de notre promenade à travers les cultures du Néolithique. Et cette réponse tient finalement en un mot : contacts.

Ce sont d’abord, et très logiquement, des échanges réguliers entre les habitants des bassins des deux grands fleuves, le Huang He au nord, le Yangzi au sud. Mais, dès le deuxième millénaire, des contacts, de nature essentiellement commerciale, s’établissent également entre le bassin du fleuve Jaune et des contrées plus lointaines : la Mongolie et, plus au nord, la région du lac Baïkal, ainsi que le Proche-Orient et la Russie méridionale. Le lieu d’origine de la dynastie Xia, véritable confluent de ces diverses cultures, sera le creuset d’où sortira la civilisation chinoise. Mais cela n’empêchera pas d’autres régions de poursuivre leur évolution propre, amorcée au Néolithique. En résumé, on peut donc dire que les Xia, prototype de la « civilisation chinoise », sont le résultat de ce *melting-pot* de cultures et de races différentes constitué au Néolithique par l’apport de

toutes ces influences diverses. Cette pluralité dans un ensemble culturel chinois qui apparaît au premier abord comme monolithique, est encore bien visible aujourd'hui. Comme le note fort pertinemment Lin Yutang, « vue de près, la notion abstraite du chinois s'efface et disparaît, pour céder la place à l'image d'une grande variété de races dissemblables par leur stature, leur tempérament et leur forme d'esprit ».

D'un point de vue chronologique, les Xia se rattachent, au moins partiellement, au Néolithique, et plus spécialement à la culture de Longshan. En réalité, on peut dire qu'ils se situent à un moment charnière, avec un pied dans le Néolithique et un pied dans l'Âge du bronze. Première constatation : il n'y a pas de solution de continuité entre le Néolithique et les Xia ; les objets usuels tels poteries et ustensiles sont les mêmes, le travail du jade est identique, les pratiques de divination également. On peut donc en conclure que c'est la même ethnie néolithique qui a évolué sous le nom de Xia. Deuxième constatation : c'est durant le Xia tardif d'Erlitou qu'apparaissent les premiers objets en bronze. La première collection, exhumée en 1973 et datée de -1600 environ, consiste en couteaux et surtout, en quatre coupes tripodes dites *jue*, aux parois minces et de facture encore grossière. Ces coupes ont été fabriquées selon la méthode traditionnelle chinoise de fonte dans des moules d'argile segmentés ; une technique qui sera développée jusqu'à la perfection par les artisans de la dynastie suivante, celle des Shang. L'analyse de ces objets permet de conclure que, loin de constituer une rupture par rapport au passé, ils imitent en fait les *jue* en terre cuite du Néolithique. Précisons encore que ces coupes en bronze avaient une fonction religieuse : lors des banquets rituels, le roi les utilisait pour présenter aux ancêtres les offrandes de vin préalablement tiédi[15]. D'autres objets ont depuis lors été mis au jour, tels des instruments de musique, des armes et des objets décoratifs.



Figure 2. Cette hache en bronze, incrustée de turquoises, a été mise au jour lors des fouilles d'Erlitou, dernière capitale des Xia.

En ce qui concerne l'organisation sociale des Xia, elle était caractérisée par une économie basée sur l'agriculture ; une activité certainement prospère compte tenu de la richesse des plaines de loess formées par les alluvions du fleuve Jaune. Le pouvoir politique centralisé était aux mains de familles de dirigeants ayant à leur tête le souverain. Il existait des rituels élaborés, mettant en scène et renforçant le pouvoir royal. Ces rituels, comme toute la vie spirituelle, étaient conduits par des chamans issus des classes dirigeantes. À propos de l'activité religieuse, il est intéressant de souligner l'importance que revêt déjà à cette époque le culte des ancêtres. Comme le souligne Mircea Eliade, « La Chine fournit le premier exemple d'une intégration complète du culte des ancêtres dans l'ensemble de la vie religieuse ». Protecteurs des vivants et intercesseurs auprès du Ciel, les ancêtres resteront, tout au long de l'histoire chinoise, un élément fondamental de la vie sociale et religieuse. Encore à notre époque, et en dépit des tentatives du régime maoïste pour éradiquer toute forme de superstition, ce même culte est toujours rendu aux ancêtres. Colin Thubron remarquait fort justement en 1987 que, « pendant dix ans, la Révolution culturelle s'était répandue en injures contre le rituel confucéen. Et malgré cela [...] on donnait encore à manger aux morts. »

On peut estimer qu’avec les Xia, apparaît l’amorce des premières cités : outre Erlitou et son enceinte fortifiée, le site de Wangchenggang, non loin de Luoyang, a en effet livré les ruines d’une enceinte en terre damée. Là encore, il s’agit d’une évolution à partir de la culture néolithique de Longshan laquelle, comme on l’a vu, construisait déjà de tels murs. En conclusion, on peut dire que ces premières constatations tirées de l’observation archéologique vont tout à fait dans le sens des données traditionnelles. Celles-ci nous confirment par exemple que les Xia ne sont pas sortis du néant mais qu’au contraire, le fondateur Yu le Grand succéda simplement à son père selon la procédure en usage dans les tribus néolithiques. Quant à l’épisode de la bataille contre les flots, il symbolise peut-être (et c’est en tout cas l’interprétation qui me semble la plus logique) la lutte menée par les paysans, dont les récoltes étaient sans cesse menacées par les inondations catastrophiques du fleuve Jaune. Enfin, les connaissances de Yu en matière de métallurgie font référence aux techniques utilisées par les premiers bronziers chinois.

Le miracle Shang.

« [Le roi des Shang] Gaozong était Fils du Ciel. Trois années durant, lors de son accession au trône, il observa fidèlement le deuil [de son père] et ne dit pas un mot. Les ministres et les hauts fonctionnaires en concevaient de grandes inquiétudes et lui faisaient des reproches. Vint le jour où il leur dit : "C'est moi seul qui gouverne [le monde] dans les quatre directions. C'est la crainte que mes propos fussent inadéquats qui m'a fait taire." Telle est l'importance que les Fils du Ciel d'autrefois accordaient à leur parole. » (Printemps et automnes de Lü Buwei)

Successeurs des Xia et héritiers d'une préhistoire dont on a vu l'importance, les Shang ont joué un rôle de tout premier plan dans la constitution de la civilisation chinoise. En effet, c'est sous cette dynastie qu'apparaissent au grand jour ce que j'ai appelé plus haut des piliers de cette civilisation, dont le bronze et l'écriture. Le mérite des Shang est en fin de compte d'avoir permis l'épanouissement de ces inventions dont une partie plonge ses racines dans le Néolithique. Ceci dit, un sérieux doute subsiste quant à la cause de cette évolution qui prend des allures de révolution. Comme le pense une école de chercheurs, on ne peut exclure l'hypothèse d'une influence extérieure. Des étrangers d'origine mystérieuse auraient ainsi apporté un certain nombre de connaissances, en même temps qu'ils aidaient au perfectionnement de techniques déjà connues. Le meilleur exemple est le développement considérable du bronze, comme nous le verrons en détail.

Comme pour les Xia, la dynastie Shang peut être vue de deux points de vue : d'une part, l'histoire traditionnelle telle qu'elle nous est transmise par les sources chinoises et, d'autre part, les enseignements de l'archéologie. Reprenons d'abord le récit traditionnel au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au renversement de Jie, le dernier roi Xia, par Cheng Tang. D'après les sources littéraires, les Shang seraient originaires de l'est de la Chine du Nord. Leur ancêtre fondateur avait nom Qi et il descendait de Shen Nong. La légende raconte qu'une jeune fille du nom de Jian Di vit, alors qu'elle se baignait, un oiseau noir déposer un œuf. Ayant avalé cet œuf, elle tomba enceinte et accoucha de Qi.

À partir de leur accession au pouvoir, la matière disponible sur les Shang se résume pour l'essentiel à une simple liste de règnes et les faits sont relativement peu nombreux. Tang le Victorieux fonda donc une nouvelle dynastie, présentée dans les textes sous le nom de Shang ou Yin. (Stricto sensu, « Shang » désignait l'empire et « Yin », la population.) Conformément au schéma traditionnel d'évolution, Tang était un homme vertueux et, comme on pouvait s'y attendre, il comptait plusieurs ancêtres fameux, dont l'Empereur Jaune Huang Di en personne. Peu de choses ont été retenues du règne de Tang : selon la formule de Granet, « il régna, il mourut ». Il faut noter cependant que ce roi fut, comme beaucoup de fondateurs, un héros sauveur. Ainsi, il s'offrit en sacrifice pour faire cesser une sécheresse calamiteuse envoyée aux hommes en punition de leurs fautes. Heureusement, le Ciel le prit en pitié et, alors que les flammes du bûcher menaçaient de l'atteindre, une pluie diluvienne s'abattit sur la région et éteignit le feu.

Il n'y a guère plus à dire à propos de ses successeurs, au nombre traditionnel de 30. Il faut noter que ce nombre correspond à la liste reconstituée par les archéologues, ce qui montre une fois de plus que les données « traditionnelles » sont souvent proches des constatations scientifiques. Rien de vraiment remarquable à dire donc, sinon que la couronne se transmit selon le système héréditaire adopté sous les Xia. Renseignement important sur lequel nous reviendrons, la liste des douze derniers rois de la dynastie s'établit comme suit : Pan Geng, Xiao Xin, Xiao Yi, Wu Ding, Zu Geng, Zu Jia, Lin Xin, Geng Ding, Wu Yi, Tai Ding, Di Yi et Di Xin. Comme à chaque fois, la dynastie déclina peu à peu jusqu'à engendrer des tyrans sanguinaires. Parmi les supplices inventés par ces débauchés, épinglons à titre d'exemple celui qui consistait à obliger des criminels (ou déclarés tels) à marcher sur une poutre en bronze enduite de graisse au-dessus d'un feu ardent. Inutile de préciser que bien peu de condamnés arrivaient sains et saufs de l'autre côté de la poutre. Di Xin, le dernier roi de la dynastie, s'adonnait à la luxure et, de ce fait, s'attira le courroux du Ciel. Il fut finalement vaincu par le roi Wen Wang et son fils Wu Wang. Ainsi débuta la troisième dynastie royale, celle des Zhou.

L'archéologie nous permet aujourd'hui d'en savoir plus sur les Shang. Comme pour les Xia, cette dynastie a longtemps été considérée comme

légendaire, jusqu'à ce que les fouilles établissent sa réalité historique. C'est essentiellement dans le Henan, sur le site d'Anyang (en fait, au village de Xiaotun tout proche), dernière capitale de la dynastie durant la phase dite « Yin » et occupée de -1300 à -1050, que les découvertes les plus importantes ont été faites. Ce site emblématique de la recherche archéologique chinoise, qui s'étend sur plus de 24 km2, était bien connu des pillards, qui y volèrent d'autant plus facilement que les objets étaient enfouis à faible profondeur, soit un ou deux mètres.

Mais, nonobstant ces nombreux vols, la richesse d'Anyang a été un véritable bonheur pour les archéologues, avec tout d'abord la mise au jour des premiers dépôts d'os divinatoires, entre 1898 et 1918. À vrai dire, ce type d'objet était connu depuis longtemps des fouilleurs sauvages, mais l'usage qu'on en faisait n'avait rien d'archéologique : désignés sous le terme « d'os de dragon », on les réduisait en poudre pour en faire des médicaments.

Les fouilles du site débutent véritablement en 1928 et un second dépôt — la fosse de stockage 127 — est découvert en 1936 : il contient des milliers de fragments de plastrons de tortue portant des inscriptions. C'est cet événement qui va véritablement lancer le site d'Anyang et faire entrer officiellement les Shang dans le domaine de l'Histoire. À partir de là, les fouilles vont se succéder, et les archéologues vont mettre au jour une ville orientée selon un axe nord-sud et, pour être tout à fait précis, avec un décalage de 5° vers l'est par rapport à cet axe ; j'expliquerai plus loin cette apparente imprécision.

La structure de la cité est très élaborée : elle comprend des plates-formes de terre rapportée hautes de deux mètres et surmontées de constructions en torchis et adobe comportant des piliers posés sur des coussins en bronze, des habitations, un système souterrain de distribution d'eau, ainsi que plus de deux mille sépultures agencées selon le modèle caractéristique de cette époque, à savoir une fosse rectangulaire à chambre de bois avec, pour les plus riches d'entre elles, plusieurs passages et, bien entendu, un important mobilier funéraire constitué d'ornements de bronze, de jade, de turquoise et d'écaille, ainsi que des vestiges de sacrifices humains et d'animaux. Pour les tombes les plus riches, ces sacrifices sont très importants : guerriers porteurs de haches, hommes décapités, chars attelés avec leur conducteur, ainsi que de nombreux chiens. Mais les sacrifices humains —

caractéristiques de la période des Shang — ne se limitent pas au domaine funéraire. On les pratique aussi lors des rites de consécration des bâtiments.



Figure 3. Un récipient en bronze li, daté de la dynastie Shang, décoré d'un masque animal.

La dynastie débute vers 1700-1600 et se termine vers 1100-1050 avant notre ère. Pour ce qui est de son lieu d'origine, les données archéologiques confirmeraient plutôt ce que nous en dit la tradition : les Shang seraient bien venus de l'est, et plus précisément du Shandong et de la côte orientale. À l'examen des nombreuses dépouilles découvertes dans les tombes du Shang tardif, on peut constater que les types raciaux de cette époque sont multiples puisqu'on recense, outre des indigènes, des Mélanésiens, des Esquimaux et même des Caucasiens. S'il est probable qu'une partie de ces étrangers étaient des prisonniers de guerre, leur présence montre bien que le pays avait des contacts avec l'extérieur, à commencer par la cohabitation forcée et plus ou moins conflictuelle avec les « barbares » nomades des frontières ; barbares qui, on le sait, jouèrent un rôle important tout au long de l'histoire de la Chine.

Il semble qu'il n'y ait pas eu de passage brutal d'une dynastie à l'autre comme le veut la tradition, mais plutôt une coexistence, fort peu pacifique

d’ailleurs, entre Shang et Xia, ceux-là disputant à ceux-ci l’hégémonie du pays avant de s’imposer définitivement en tant que première puissance. Outre la région d’Anyang (Henan), le territoire d’influence des Shang s’étendait au Hebei et dans la région de Beijing, ainsi qu’au Shandong (leur lieu d’origine), au Shanxi (site de Shilou), au Shaanxi (site de Suide), au Hunan (site de Ningxiang), au Jiangxi (site de Wucheng), au Hubei (site de Panlongcheng) et dans les provinces d’Anhui, Zhejiang et Jiangsu.

D’un point de vue chronologique, on distingue deux phases principales. Celle dite « Erligang-Zhengzhou », correspond au Shang moyen. Pour ce qui est des découvertes archéologiques, le site de Zhengzhou est de première importance. On a ainsi découvert, dans les ruines de ce centre administratif situé à 150 km au sud d’Anyang et occupé de -1500 à -1300, les restes d’une muraille de terre rapportée dont les dimensions estimées sont de 10 mètres de haut, de 20 mètres d’épaisseur moyenne et de 7 kilomètres de long. La ville, d’une superficie de 2 km sur 1,7 km, est orientée selon le même axe nord-sud qu’à Anyang. On y trouve tous les éléments de la ville Shang : une citadelle, un palais et un temple dédié aux ancêtres royaux, ainsi que des ateliers et des fours de bronziers. À Shancheng (Henan), autre site important et capitale probable durant le Shang moyen (une des six capitales traditionnelles de la dynastie !), le mur atteignait des dimensions tout aussi impressionnantes : 7 kilomètres de long, jusqu’à 9 mètres de haut et 36 mètres d’épaisseur à la base.

La dernière phase est dite Yin ; il s’agit du Shang tardif, compris entre -1400 et -1050 (certaines références avancent la date plus précise de -1027) avant notre ère, dont le site le plus représentatif est la capitale du site d’Anyang, dénommée Da (yi) Shang.

L’organisation politique et sociale s’articule sur deux classes. La première est une aristocratie urbaine composée de nobles nantis de fiefs et nommés par le roi. Les feudataires assument toutes les fonctions, politiques, militaires, économiques mais aussi religieuses. Le roi est ainsi assisté par une administration comprenant trois types de fonctionnaires : des militaires et des civils bien sûr mais aussi des « secrétaires » parmi lesquels on trouve les prêtres et les devins. Cette structure féodale est organisée en cinq régions, les nobles ayant à l’égard du pouvoir central les obligations que l’on retrouve partout dans ce type de société : assurer la garde aux frontières, payer le tribut et fournir les contingents nécessaires à l’armée.

Toute cette aristocratie vit à l'abri des enceintes des centres administratifs dont Zhengzhou et Shancheng sont de bons exemples.

Telle qu'elle se présente, cette organisation est typiquement patriarcale, quoique des éléments de l'ancienne société matriarcale soient toujours présents. En témoigne la découverte, en 1976, de la riche tombe de la reine Fu Hao, une des épouses du roi Wu Ding (phase Yin, fin XIVe ou fin XIIIe siècle), connue des sinologues sous le nom de « Dame Hao ». Loin de se cantonner à un rôle de figuration, cette reine était en effet général d'armée, intervenait dans les affaires de l'État et ordonnait des sacrifices ; preuves manifestes de son importance au sein du pouvoir dirigeant. Cette tombe est unique dans la mesure où il s'agit de la seule sépulture inviolée d'un membre de la famille régnante. La richesse du mobilier donne une idée de la puissance des Shang : pas moins de 1600 objets ont été exhumés, parmi lesquels de nombreux bronzes, des armes, des objets en jade dont des disques *bi* et quatre miroirs qui comptent parmi les plus anciens en Chine. On y a également retrouvé les victimes humaines du sacrifice ordonné lors des funérailles.

Pour ce qui est des activités spirituelles, elles restent centrées sur le culte des ancêtres royaux, pour lesquels sont organisés d'imposants sacrifices, animaux et humains. Ces ancêtres sont les intercesseurs des hommes auprès du divin : ils contribuent à la nécessité pour les vivants d'être en phase avec l'ordre cosmique, et plus particulièrement avec le Ciel et la Terre, éléments fondamentaux que l'on retrouve tout au long de l'histoire chinoise. Cette recherche d'harmonie se traduit par l'organisation du temps (soit la tenue de fêtes saisonnières) et de l'espace (à savoir l'orientation des constructions selon les points cardinaux).

La deuxième classe sociale est constituée par le peuple dans ses différentes activités d'agriculture, d'élevage et d'artisanat, et qui dispose d'outils hérités du Néolithique, tels les couteaux de pierre et les bêches en bois. Si l'aristocratie réside à l'intérieur des murailles, le peuple vit à l'extérieur, dans des hameaux qui ont chacun leur spécialité : ici un artisanat particulier, plus loin une certaine culture ou un élevage bien précis. La conséquence d'une telle spécialisation saute aux yeux : les villages sont interdépendants et doivent échanger leurs productions. Ces échanges peuvent être de nature commerciale, ainsi qu'en témoigne l'utilisation

d’une véritable monnaie constituée de cauris, un coquillage probablement importé de l’estuaire du Yangzi. Et, outre une activité locale, il semble que des échanges aient eu lieu avec des régions plus éloignées vers l’ouest et le nord, tels la Mongolie, le Gansu, le Qinghai.

La variété de ces échanges est considérable, qu’on en juge d’après la liste des produits impliqués. La côte fournissait chanvre, soie, pins, plomb, pierres précieuses, argile, plumes de faisan, perles, écailles, poisson ; du sud venaient le bambou, l’ivoire, les plumes, les peaux, les oranges, les grandes tortues, le cuivre, le cinabre, l’or, l’argent et la turquoise ; les ours, les renards, les chats sauvages, les minerais et des pierres précieuses venaient de l’ouest ; mûriers, soie et vernis étaient importés du nord-est ; enfin, le jade était principalement extrait de la lointaine province extrême occidentale du Xinjiang. On s’en doute, un système d’une telle complexité ne peut fonctionner que grâce à une organisation bien rodée qui s’appuie sur un pouvoir central assisté de relais administratifs locaux. Mais parallèlement, toute cette activité foisonnante a permis à d’autres régions de développer des cultures locales originales. En témoigne la découverte, en 1986, du site de Sanxingdui (Sichuan), ignoré des textes classiques et dont les fouilles ont mis au jour les produits d’une civilisation du bronze contemporaine de celle d’Anyang. Entre autres objets, on y a exhumé quarante têtes humaines réalisées dans cet alliage et très différentes des productions Shang classiques (figure 4).



Figure 4. Cette tête humaine en bronze dorée a été découverte sur le site de Sanxingdui. Elle constitue une preuve de l'existence de cultures originales et indépendantes de celle des Shang.

Sous les Shang apparaissent divers perfectionnements et innovations. C'est d'abord le plan des villes, organisées autour de la cité-palais, cœur administratif et religieux bâti sur des terrasses en terre damée. C'est en deuxième lieu l'usage du char à timon tiré par deux chevaux, qui ne nous est connu que sous une forme déjà perfectionnée durant la phase Yin : « [...] un véhicule à caisse carrée et timon courbe, tiré par deux chevaux attelés au joug de garrot, seul procédé d'attelage en usage dans le monde avant l'invention de la bricole de poitrail et du collier d'attelage. C'est un instrument de guerre et de parade qui est réservé au roi et à la haute noblesse. » (Gernet 2003).

Toujours dans le domaine des inventions à usage guerrier, on peut encore citer l'arc dit « rétroflexe », d'une redoutable efficacité. Pour ce qui relève du domaine artistique, mêlé évidemment à la religion, relevons l'apparition de la sculpture, dont le thème est alors l'animal. L'art de la céramique est à première vue la simple continuation des périodes précédentes, avec des objets de couleur souvent grise à décor cordé. Toutefois, une évolution se manifeste là aussi, avec l'apparition exceptionnelle des poteries à glaçure vert-jaune d'Erligang. Mais les éléments les plus spectaculaires, qui

donnent toutes ses lettres de noblesse à la dynastie, sont certainement le développement d'une écriture liée aux techniques de divination et l'épanouissement du bronze. Nous reviendrons sur ces deux importants sujets dans la troisième partie, consacrée aux sciences et aux techniques.

Les dessous des pyramides.

« Ils ont des yeux, mais ils ne reconnaissent pas le mont Tai. » (dicton populaire)

Quoiqu'il puisse paraître de prime abord étonnant de rencontrer ce terme de « pyramide » dans une étude consacrée à la Chine, on trouve bel et bien de nombreuses structures pyramidales dans cette partie du monde. La plupart sont de dimensions modestes et parfaitement inconnues du public car à l'écart des itinéraires touristiques. Quelques-unes ont par contre acquis une renommée mondiale, à commencer par le complexe funéraire de Qin Shi Huang Di[16]. Si l'on désigne le plus souvent la partie visible de ce site par les termes moins provocateurs de « tumulus » ou « tertre funéraire », il n'en reste pas moins que cette structure est en réalité une pyramide à cinq gradins. Mais pour passionnante qu'elle soit, la question des pyramides chinoises ne sera guère abordée ici, pour la raison bien simple que ces monuments sont, dans leur grande majorité, largement postérieurs aux Shang et sortent donc de notre sujet.

Ceci étant, les pyramides ne sont pas absentes aux époques qui nous intéressent. La plus ancienne construction de ce type se rattacherait à la culture néolithique de Hongshan. Il serait plus juste d'ailleurs de dire « la plus ancienne actuellement connue », car la Chine est loin, très loin, d'avoir livré tous ses trésors archéologiques. D'ailleurs, aucun pays, aucune région, aucun site ne peut jamais être considéré comme définitivement fouillé. Bref, cette pyramide néolithique, datée du troisième millénaire environ, a été découverte très récemment et son existence a été révélée au début de 2005. Elle est située en Mongolie intérieure, sur le territoire d'un modeste bourg du nom de Sijiazi. D'après la description sommaire qu'en a faite Guo Dashun, l'archéologue en charge des fouilles, il s'agit d'une construction en briques dont les dimensions de la base rectangulaire sont de 30 m sur 15 m environ, et sa forme générale est celle d'une pagode à trois niveaux. D'après Guo Dashun, il s'agirait de « la pyramide la mieux conservée dans le pays ». Pour autant que je sache (il n'est pas toujours évident d'obtenir des renseignements sur les travaux archéologiques en cours), aucun rapport, aucune photo n'ont encore été publiés sur ce sujet. Il est à espérer que nous en saurons plus sur cette intéressante découverte dans les années à venir.

Mieux connues sont les structures pyramidales datant de la dynastie Shang. Comme pour les époques postérieures, ces constructions ont une destination funéraire et c'est à Anyang qu'elles ont été découvertes. Ici, l'aspect pyramidal intervient à deux niveaux : en surface d'abord, la tombe étant surmontée d'un tertre pyramidal ; sous terre ensuite, la fosse affectant la forme d'une pyramide en creux inversée, comme si l'on avait retourné une pyramide pour l'enfoncer dans le sol, un peu à la manière d'un gigantesque plantoir. Ces tombeaux, destinés à recevoir les corps des rois, sont de dimensions imposantes, le plus grand couvrant une surface de 380 m2. « Trois escaliers, situés sur trois des quatre côtés de la fosse, permettent d'y descendre. Quant au quatrième côté, au sud, il comporte une longue rampe d'accès [...] La dépouille du souverain est contenue dans une sorte de coffre en bois, de grandes dimensions, représentant une maison. » (Ferryn 2003). On peut évidemment s'interroger sur l'origine de ce type de tombe. On pense généralement qu'elle est à rechercher chez les Xiongnu, pasteurs nomades et guerriers redoutables de Mongolie, qui joueront un rôle essentiel dans les premiers temps de l'histoire chinoise. (C'est entre autres pour se défendre de leurs incursions que furent édifiés les premiers éléments de la Grande Muraille.)



Figure 5. Cette imposante sépulture a été mise au jour à Anyang, dernière capitale des Shang. Elle est longue de 20 m, profonde de 10, et elle affecte la forme d'une pyramide inversée. On y a découvert six cents armes en bronze et des objets rituels.

On peut en effet établir un parallèle entre les « montagnes à degrés » des Shang et les tumulus funéraires des nomades, et la découverte de la pyramide de Hongshan évoquée plus haut semblerait confirmer que c'est bien de Mongolie que seraient originaires les pyramides chinoises. Et ceci nous amène à aborder brièvement la question de la signification de ces monuments. Le premier réflexe est évidemment de se tourner vers les pyramides d'Égypte, les plus célèbres. Il serait toutefois imprudent, sinon erroné, d'exporter purement et simplement leur signification en Chine. Il est vrai aussi qu'en tant que symboles, les pyramides chinoises appartiennent à la même famille que celles du pays des pharaons (exception faite des pyramides de Khéops et de Khéphren, qui constituent des cas particuliers). On retrouve en effet en Chine cette notion de tertre funéraire protecteur du tombeau, ce qui s'explique assez aisément si l'on admet que l'origine de ces monuments chinois est à rechercher du côté des tumulus funéraires des Xiongnu.

Si l'on suit l'interprétation de Carl Hentze reprise par Patrick Ferryn, « la pyramide supérieure, qui est à la lumière, symbolise le monde des vivants [et le monde céleste] et celle qui lui est opposée [c'est-à-dire la pyramide inversée en creux] dans l'obscurité [le monde souterrain qui est] celui des morts. C'est dans cette configuration du monde que doit se déplacer l'âme du souverain qui y repose. » (Ferryn 2003). Mais quoi qu'il en soit de l'origine de ces pyramides, elles s'insèrent parfaitement dans le paysage mythique chinois puisque, de par leur forme, elles se rattachent aux montagnes et l'on sait combien ces dernières sont importantes dans la vieille religion chinoise. Ainsi, les montagnes peuvent être, comme dans d'autres mythologies, de véritables axes du monde. Mais elles assurent également la pérennité de l'agencement primordial qui vit la séparation du Ciel et de la Terre ; elles sont alors au nombre de quatre et jouent le rôle de piliers qui soutiennent le Ciel.

Ces lieux mythiques, refuges des ermites comme des écoles ésotériques, ont été intégrés à la religion populaire taoïste qui compte traditionnellement cinq monts (*shan*) sacrés : du nord, de l'ouest, du centre, du sud ; quant au dernier, le Taishan (mont de l'est), il est le plus vénéré et fut un lieu de célébration d'importantes cérémonies présidées par l'empereur en personne.

Cette référence à la montagne sacrée est si bien ancrée dans l'esprit chinois que, sous les Tang, les bouddhistes ont cru bon de récupérer ce symbole, attribuant à leurs quatre principaux bodhisattva une montagne refuge. Et l'on est surpris de constater combien ces hauts-lieux du taoïsme et du bouddhisme sont encore fréquentés de nos jours : depuis que les Chinois sont autorisés à circuler à nouveau dans leur pays, les monts sacrés sont même devenus leur destination préférée et les quelques Occidentaux qui se risquent à ce pèlerinage sont noyés dans de véritables marées humaines pilotées par l'inévitable guide au petit drapeau.

Les cousins d’Amérique.

« Les Chinois veulent bien s’expatrier [...] mais à une condition, c’est que leurs cadavres seront fidèlement ramenés à la terre natale pour y être enterrés. » (Jules Verne : « Les Tribulations d’un Chinois en Chine »)

Dans le chapitre consacré à l’histoire de Huang Di, nous avions comparé la légende de l’Empereur Jaune avec celle de l’Osiris égyptien. Nous avions alors examiné la possibilité de contacts entre les deux pays et, par là même, pesé la capacité des Chinois à entreprendre de longs voyages. Voyages par terre d’abord, mais aussi par mer, comme celui de Zheng He qui mena la flotte des Ming au moins jusqu’en Inde. Une telle aventure maritime, il est possible que les Shang l’aient déjà tentée, menant leurs marins à travers tout l’océan Pacifique, jusque chez les Olmèques d’Amérique centrale. Cette intéressante hypothèse — évidemment rejetée par la plupart des américanistes — est due à Gordon Ekholm, conservateur au Musée américain d’Histoire naturelle et reprise entre autres par Betty J. Meggers et H. Mike Xu.

À l’origine, deux constatations :

1. L’environnement néolithique de Méso-Amérique est bouleversé, vers 1200 avant J.-C., par « la soudaine apparition de la civilisation olmèque dans toute sa splendeur » et cette brillante civilisation va très rapidement faire tache d’huile et influencer toute la Méso-Amérique.

2. Ce bouleversement et cette diffusion rapide ne pouvant s’expliquer que par une influence extérieure, la civilisation qui présente le plus de traits communs avec les Olmèques est celle des Shang, « qui apparut quelques siècles avant la venue des Olmèques et était potentiellement accessible par voie transocéanique ».

À partir de là, deux questions se posent : primo, les marins de l’époque étaient-ils capables de franchir le Pacifique ? et, secundo, quels sont ces « traits communs » entre les deux civilisations ?

Voyons d’abord le problème de la « faisabilité » de la traversée car, si l’hypothèse du voyage transpacifique s’avère rigoureusement impossible, il est inutile de poursuivre nos investigations plus avant. En fait, j’ai déjà répondu partiellement à cette question à propos de la comparaison Huang Di/Osiris. Et d’une manière générale, la réponse est que les Chinois furent

aussi bons navigateurs que d'autres peuples, ils l'ont prouvé à de nombreuses reprises. Seulement voilà, nous ne parlons pas de l'époque des Ming, ni même de celle des Han : nous sommes à la fin du deuxième millénaire avant notre ère, à peine sortis du Néolithique. Mais cela ne doit pas vraiment nous poser problème : les premières expériences maritimes de haute mer sont manifestement bien antérieures au Néolithique, comme le montre la colonisation de l'Australie dès le Paléolithique moyen, ou encore les traces, retrouvées en 2005 à Chypre, de deux campements humains datés de 10.000 avant notre ère, qui prouvent que l'île a reçu à cette époque la visite de hardis marins provenant de Turquie ou de Syrie.

En ce qui concerne le type de bateau utilisé par les Chinois, les spécialistes estiment que la typique jonque chinoise à fond plat est, avec le canoë océanique à gréement (*vaka*), bien adapté à la navigation hauturière. Et pour ce qui est des Shang, ils étaient reconnus pour la qualité de leurs constructions navales. Évidemment, il s'agissait ici de traverser l'immense étendue de l'océan Pacifique, et donc de s'orienter correctement. Certes, tous les marins aguerris savent s'orienter grâce à l'observation des étoiles mais, dans le cas présent, une bonne boussole aurait été la bienvenue.

La boussole... nous y voilà ! La fameuse boussole dont tout le monde s'accorde à penser qu'elle est originaire de Chine justement. Le modèle typique est constitué d'une plaque carrée en bronze poli au centre de laquelle repose une « aiguille » en magnétite affectant la forme d'une cuillère dont le manche indique le sud.

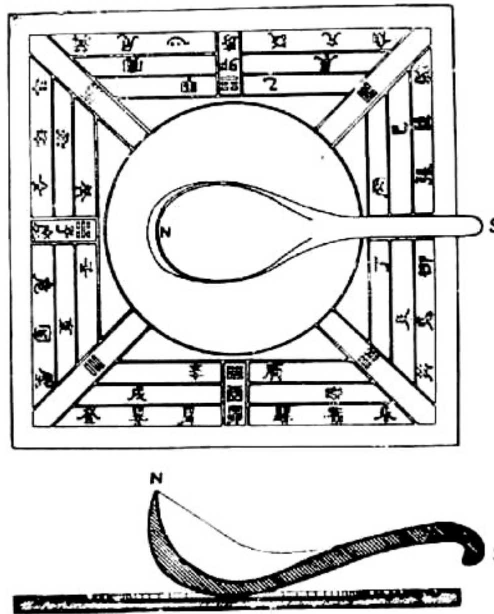


Figure 6. Modèle de boussole chinoise en forme de cuillère du début de notre ère.

L’affaire est-elle donc close ? Pas vraiment, car les premières références à un tel instrument remontent au IIIe siècle avant J.-C. au plus tôt, les premières utilisations attestées étant datées du début de notre ère. Mais le sujet n’est pas clos pour autant. D’abord parce que les légendes font remonter l’usage de la boussole à une époque bien antérieure puisque, nous l’avons vu, c’est Huang Di qui aurait, à l’aube de la civilisation chinoise, inventé cette fameuse boussole. Inventé n’est d’ailleurs pas le terme qui convient : le futur Empereur Jaune — qui n’était encore que le Maître des Ours — aurait en effet reçu en cadeau de la Dame des Neuf Cieux un petit morceau de bois incrusté d’une magnétite et flottant dans un bol d’eau. Mais nous ne nous contenterons pas de la légende : l’archéologie a prouvé qu’un tel instrument d’orientation a bel et bien été utilisé par les Olmèques. On a en effet découvert, sur le site olmèque de San Lorenzo au Mexique, un curieux objet, unique en son genre, connu sous le nom de « fragment M-160 ». « Le fragment M-160 est une petite barre d’hématite [pure] soigneusement taillée et polie de forme rectangulaire et de section trapézoïdale. Elle fait 34 x 9 x 4 mm [...] Toutes les faces ont un poli optique impeccable [...] C’est malheureusement un fragment d’une pièce

plus grande [...] on pense que la barre originale ne devait pas dépasser les 10 cm. » (Verheyden).

Des expériences en laboratoire ont permis de déterminer qu'il s'agissait bien d'une boussole magnétique. Dès lors, une conclusion s'impose à nous : si ce sont bien les Shang qui ont permis aux Olmèques de prendre leur essor, il est tout à fait possible qu'entre autres éléments de civilisation, ces Shang aient apporté la boussole dans leurs bagages, confirmant la grande ancienneté de l'instrument suggérée par les récits mythiques. Finalement, il n'y a aucune raison pour que les Chinois du XIe siècle avant notre ère aient été incapables de traverser le Pacifique, alors que les marins européens franchissaient l'Atlantique à la même époque et même avant[17].

La question des possibilités de navigation étant réglée — si tant est qu'on puisse parler de règlement dans un domaine si controversé —, venons-en aux principaux points de comparaison entre Shang et Olmèques. Pris séparément, ces éléments ne peuvent être considérés comme des preuves ; c'est l'accumulation des indices qui donne tout son poids à l'hypothèse. L'écriture d'abord. Côté chinois, elle apparaît sous les Shang justement, en support des pratiques divinatoires, comme nous le verrons en détail dans la troisième partie de ce dossier. Il se fait que quelques-uns de ces caractères de nature pictographique ressemblent étrangement à des inscriptions olmèques (figure 7, au-dessus). Or, ainsi que le fait justement remarquer H. Mike Chu, « l'écriture est de première importance dans le rapprochement significatif des cultures ». Chu va d'ailleurs plus loin, ne se contentant pas d'une simple comparaison de signes. Ainsi, il identifie les caractères gravés sur six haches pétaloïdes en jade, découvertes sur le célèbre site olmèque de La Venta, à des textes Shang (figure 7, en dessous). « Elles [ces haches] ont été [...] identifiées comme correspondant bien aux noms d'ancêtres et de rois de la dynastie Shang. » Par exemple, l'inscription de la hache n° I est une offrande du feu à Shen Nong, le dernier des Trois Augustes ; celle de la hache III est une offrande à divers personnages dont Shao Hao, premier ancêtre des Shang et Qi, père fondateur de la culture Shang ; celle de la hache VI est une oblation à douze rois.

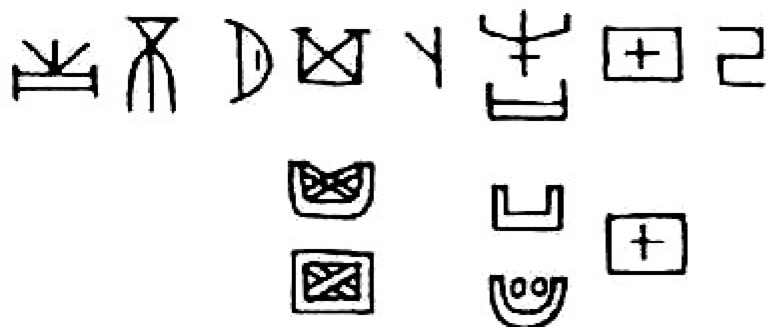
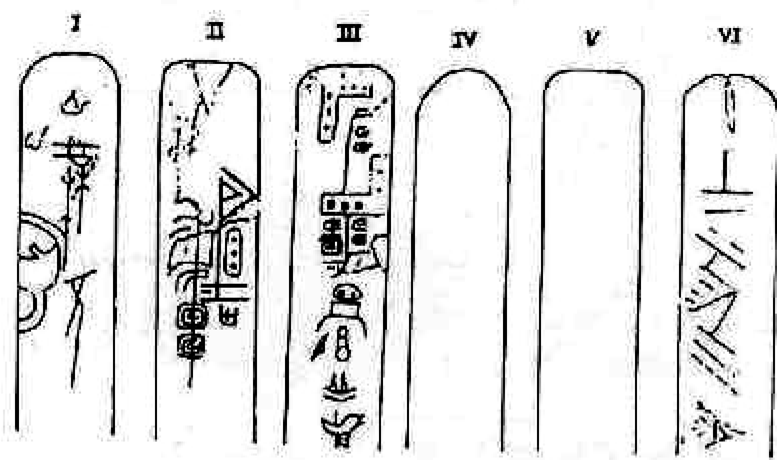


Figure 7. Au-dessus : comparaison entre des caractères gravés sur des os divinatoires Shang (ligne du haut) et des gravures olmèques (ligne du bas). En dessous, inscriptions Shang, gravées sur des haches pétaloïdes en jade découvertes à La Venta (civilisation olmèque). (Les haches IV et V sont illisibles.)



Chu assimile ceux-ci aux douze derniers rois de la dynastie Shang (dont j'ai donné la liste plus haut) et précise qu'on « reconnaît également les couleurs les plus sacrées des pièces, le rouge et le bleu-vert royal typiques de la tradition Shang ». Autre exemple parmi beaucoup d'autres : la présence, sur des monuments olmèques comme les célèbres têtes colossales, des caractères Shang du sacrifice et de la pluie. Deuxième indice : le jade, matière emblématique du monde chinois. De part et d'autre du Pacifique, cette pierre était considérée comme précieuse entre toutes. Du côté chinois, on a vu que son usage remontait au Néolithique et qu'elle était synonyme de prestige et de rang social élevé. En Méso-Amérique, le jade était « le plus précieux de tous les matériaux, plus que l'or même [...] Les objets de jade étaient offerts au cours de grandes cérémonies rituelles et placés dans

les tombes des prêtres. L'association du jade entre le cœur de la terre ou des montagnes et celui du peuple ne s'est jamais démentie. » (Ignacio Bernal).

Le troisième élément de comparaison est constitué par les bâtons de commandement tenus par des dignitaires olmèques. D'abord considéré comme une arme, on estime aujourd'hui que ce type d'objet est « un outil agraire, un sceptre ou un insigne de dignité » (Robert F. Heizer — cet extrait et le précédent sont tirés de l'article de Betty J. 37 Meggers paru dans KADATH). On trouve le pendant de ces bâtons de commandement olmèques chez les officiels Shang, sous forme de tablettes de jade allongées. Les indices suivants sont de nature religieuse, avec d'abord la présence d'une divinité féline associée à la terre : tigre chez les Shang, jaguar chez les Olmèques. Parmi les représentations plus ou moins stylisées de ces félins, on remarque, dans les deux cas, l'absence courante de mâchoire inférieure.

D'autres animaux étaient vénérés chez les Olmèques, et particulièrement l'aigle, l'oiseau totem du clan de Qi, l'ancêtre des Shang. Toujours dans le domaine religieux, Shang et Olmèques avaient une même vénération pour les montagnes associées aux dieux de la pluie, et rendaient un culte aux ancêtres, leur offrant des sacrifices animaux et humains. En matière d'architecture et d'astrologie, on remarque dans l'orientation nord-sud de certains sites olmèques une déviation de 8° vers l'ouest. Ceci nous rappelle cette déviation de 5° constatée à Anyang, capitale des Shang, mais déviation vers l'est dans ce dernier cas. Pourquoi ces déviations divergentes ? Citons Chu :

« Les lignes centrales, et de La Venta et d'An Yang, ont été orientées sur le nord vrai, celui de l'étoile polaire [or] il existe une différence angulaire entre le méridien géographique et le méridien magnétique, c'est ce que l'on appelle la déclinaison ou la déviation magnétique de la boussole. Une déclinaison est apparaît si le méridien magnétique est à l'est du nord vrai et inversement du côté ouest. Il est évident que le site [olmèque] de La Venta était orienté au nord vrai mais que le compas y indiquait 8 degrés vers l'est tandis qu'à An Yang, orienté également vers le nord vrai, la boussole indiquait une déviation de 5 degrés vers l'ouest [...] Il est évident que les Olmèques possédaient les mêmes connaissances [que les Shang] concernant la polaire, ce qui semble indiquer un niveau élevé de maîtrise astronomique et astrologique. »

Derniers exemples significatifs : d’une part la pratique des déformations crâniennes qui, en Chine comme chez les Olmèques, constituait semble-t-il une marque de rang ou de divinité et, d’autre part, des similitudes en matière de calendrier, basé dans les deux cultures sur les huit trigrammes et le soleil central.

Les preuves — ou les indices sérieux si nous voulons rester prudents — sont là : tout porte à croire qu’une expédition Shang a traversé le Pacifique vers 1200 avant J.-C. et s’est établie en Méso-Amérique, apportant aux populations locales des éléments caractéristiques de leur culture. Leur intrusion est à l’origine de la soudaine et brillante civilisation qui a envahi l’Amérique centrale et est connue sous le nom de culture olmèque. Reste évidemment à déterminer les raisons qui ont poussé les hardis marins Shang à franchir le Pacifique. Quelle qu’ait été leur expertise en matière de navigation hauturière, le voyage restait périlleux et ne fut certainement pas une partie de plaisir.

C’est ici qu’il faut se rappeler que la période qui nous occupe (-1200 environ) correspond à la chute de la dynastie Shang. Et comme dans la plupart des cas, cette chute a été, nous l’avons vu, le résultat de plusieurs défaites contre la puissance montante, celle des Zhou. Les partisans des Shang restés fidèles n’ont eu d’autre choix que de s’exiler. Selon Chu, ce sont ainsi quelque 250.000 militaires et civils qui ont disparu au moment de la chute des Shang. Pour s’enfuir où ? Sur l’océan de l’est, et jusqu’en Amérique. Certes, cette hypothèse ne peut être absolument démontrée à l’heure actuelle, mais la coïncidence est troublante.

III. — SCIENCES ET TECHNIQUES DES PREMIERS CHINOIS

« Il est incontestable qu'on trouve chez les Chinois un certain fonds scientifique, qui remonte à la plus haute antiquité. » (Evariste Huc : « *L'Empire chinois* »)

J'ai jusqu'ici axé cette présentation des premiers temps de la Chine sur l'étude des légendes d'une part, de l'archéologie d'autre part. Au cours de ce long voyage, j'ai été amené à évoquer, sans y insister, des objets et des techniques qui suggèrent, de la part des anciens Chinois — de ceux qui vivaient aux époques qui nous intéressent — des connaissances et des savoir-faire dans un certain nombre de domaines que nous qualifions aujourd'hui de scientifiques et techniques. La question est évidemment trop importante pour que j'en reste là et je me propose à présent de revenir sur quelques-uns de ces points si rapidement abordés afin de les approfondir.

Cette présentation me permettra en outre de tordre le cou à une vieille idée préconçue et largement répandue, selon laquelle les préoccupations scientifiques étaient étrangères aux Chinois. C'est ainsi que, discutant voici quelque temps avec un farouche défenseur de la pensée occidentale triomphante, j'eus la surprise d'apprendre que les Chinois n'avaient pas l'esprit scientifique (il faudrait plutôt parler d'ailleurs d'esprit technicien) parce que, ayant inventé la poudre explosive, ils l'avaient utilisée à des fins d'amusement plutôt que guerrières.

Le raisonnement est évidemment révélateur d'une conception résolument martiale des découvertes scientifiques et du genre de progrès qui s'ensuit nécessairement. Ceci dit, cette assertion est complètement fausse : c'est bien en Chine que furent utilisées les premières grenades explosives et les premières roquettes à partir du XIIe siècle.

De même, prétendre que la Chine négligea la science au profit de la spéculation est tout aussi faux : elle connut les deux. Pour s'en convaincre, il suffit de passer en revue la liste des principales inventions chinoises à caractère scientifique. En fait, quand on y réfléchit un peu, le peuple chinois

est probablement un des plus créatifs de toute l'histoire de l'humanité, la liste de ses inventions principales en témoigne : imprimerie, papier, boussole, poudre explosive, porcelaine, soie, dictionnaire et encyclopédie, quadrillage des cartes, porte d'écluse, emploi du charbon, technique de forage en profondeur, bateau à roues à aubes, pont suspendu, sismographe, jauges à pluie et à neige, vanneuse, cerf-volant, brouette, gouvernail de poupe, sphère armillaire, télescope... dans le désordre et sans souci d'exhaustivité.

Colin Thubron explique cette capacité par le développement d'un esprit tourné vers le concret, au détriment de toute préoccupation métaphysique ; un état d'esprit que vous constatez très rapidement lorsque vous discutez avec un Chinois , et encore plus rapidement lorsque vous voulez traiter d'affaires avec lui !

Le *bi*, ses frères et ses cousins.

« C'était un immense disque percé au centre, un bi de jade noir constellé de minuscules particules argentées et dorées disposées comme autant d'étoiles parsemant le ciel de pleine lune dépourvu de nuages. » (José Frèches : « *Le disque de jade* »)

Dans la collection des objets découverts lors des fouilles des sites néolithiques, les disques *bi* (*pi* ou *pî* dans les anciennes transcriptions) occupent une place à part. Le mystère qui entoure le *bi* et les controverses qu'il a suscitées méritent que nous nous arrêtions un bon moment pour examiner cet objet de plus près.

À vrai dire, ce « mystère » est double avec, d'un côté, les questions liées à l'utilisation du *bi* et, de l'autre, celles relatives à la matière généralement utilisée, à savoir le jade. Présent dans la vie chinoise depuis l'aube de cette civilisation, le *bi* a traversé toutes les époques avec un égal succès, fascinant tous ceux qui l'ont possédé ou même simplement contemplé. Aujourd'hui encore, on le retrouve en bonne place dans tous les grands musées du monde ainsi que chez les antiquaires les plus fameux. Il est présent dans la littérature romanesque, tant occidentale qu'orientale. Et, cerise sur le gâteau, il constitue un bijou très « tendance », généralement porté en pendentif. Mais finalement, qu'est-ce qu'un disque *bi* ? C'est un objet affectant la forme d'un disque plat, de taille variable : son épaisseur va de un millimètre à cinq centimètres, les plus grands dépassent les quarante centimètres de diamètre. Dans tous les cas, il est muni d'un trou central circulaire.

Quoi qu'il en existe en serpentine, en agate et même en verre, les plus nombreux, les plus connus et aussi les plus beaux sont en jade. Mais attention ! tous les disques plats munis d'un trou central ne sont pas des *bi* au sens strict. Si l'on se réfère à la définition du dictionnaire de Xu Shen (dynastie Han), « le *bi* est un jade auspicieux plat. Quand le disque a le double de la largeur du trou central, il est appelé *bi*. Dans le cas d'une couronne et d'un orifice central d'égales largeurs, nous avons affaire à un *huan*. Cependant, quand l'orifice central est le double de la largeur de la

couronne, on l’appelle *yuan*. » Cette définition appelle quelques commentaires.



Figure 1. Deux disques bi en jade, du plus petit au plus grand. Comme beaucoup de bi *de l’antiquité, celui degauche est vierge de toute décoration ; un motif en grains orne le plus petit.*

D’abord, comme je l’ai dit, les *bi* ne sont pas toujours en jade, mais c’est dans cette matière, précieuse entre toutes pour les Chinois, que les plus beaux *bi* ont été façonnés. Ensuite, le terme « auspicieux » pourrait faire croire que la fonction du *bi* ne fait aucun doute. Nous allons voir plus loin que les choses ne sont pas aussi simples. Il faut dire aussi qu’à côté du *bi* et de ses frères, le *huan* et le *yuan*, on trouve encore le *xuan ji*, un disque présentant « une série d’aspérités en forme de dents ou d’indentations plus larges à leur pourtour » (Schaeffer) (figure 2, à gauche). Parfois, en plus de trois grandes dents réparties également sur le pourtour du disque (donc à 120° l’une de l’autre), le *xuan ji* possède de plus petites indentations situées entre les grandes dents.

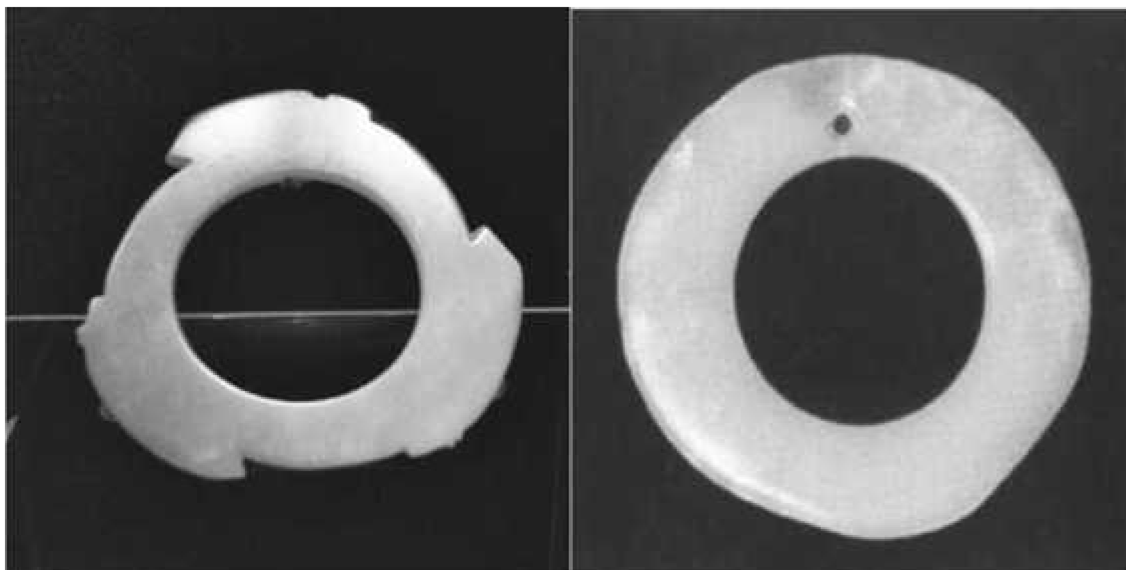


Figure 2. À gauche, un disque bi *à indentations, appelé* xuan ji*. À droite, un pendentif en jade jaune (néphrite), d'un diamètre de 5 cm, qui a été mis au jour dans une tombe de la culture néolithique de Hongshan. Ce type de bijou aurait donné naissance au disque* bi*.*

Nous l'avons vu, les *bi* les plus anciens apparaissent au Néolithique, et plus précisément dans la culture de Qingliangang, laquelle débute en 4800 avant notre ère. Les disques de cette époque sont en jade, assez épais et de grande taille ; le plus souvent, ils ne portent aucune décoration. À défaut de pouvoir faire toucher un de ces objets au lecteur, voici la description qu'en donne un catalogue de la collection du Jade-Institut. « Ce disque [de 162 mm de diamètre et épais de 8 mm] de couleur dominante brune, présente une zone translucide non homogène où se mêlent le blanc, le brun-roux et le vert [...] Des veines sombres sont apparentes sur les deux faces [...] L'orifice central [de 24 mm] est légèrement conique, son axe central est légèrement décalé. Les arêtes sont douces, légèrement arrondies [...] Par fort éclairage, on découvre une transparence modulée et très chaleureuse de la matière [...] Par comparaison avec d'autres pièces répertoriées [et puisqu'on ne peut évidemment appliquer au *bi* aucune méthode de datation absolue] la datation de ce disque se situe entre le néolithique tardif et la période subnéolithique, soit à la fin du IIIème, début du IIème millénaire avant notre ère. »

Cette pièce est tout à fait caractéristique de son époque, dans la mesure où elle ne porte aucune décoration. Les artisans du Néolithique optent pour

la simplicité et la pureté de la forme, qui mettent en valeur la beauté intrinsèque de la matière et l'impression chaleureuse qui s'en dégage. Plus tard, essentiellement à partir des Shang, les *bi* commenceront à être décorés. Timidement, avec un orifice central ourlé et des incisions concentriques ou plus franchement, avec l'indentation propre au *xuan ji*. Au fil du temps, le *bi* se chargera de motifs de plus en plus complexes : motifs en grains d'abord, tressages et finalement, animaux fabuleux tels le dragon ou le phénix et aussi des masques *taotie*.

Nous savons à présent à quoi ressemblent les *bi* les plus anciens, mais cela ne nous dit toujours rien sur leur origine ni sur leur destination. La théorie la plus communément admise fait dériver le *bi* d'une parure en forme de disque, telle celle présentée en figure 2 (à droite). Comme on le constate, l'objet est perforé d'un petit trou laissant supposer que ce bijou devait être porté en pendentif. À l'origine élément de parure donc, mais pas seulement. Tous les sinologues sont d'accord pour penser que le *bi* ne peut être un simple objet artistique. D'ailleurs, même en nos jours si matérialistes, les bijoux sont souvent chargés symboliquement. À l'époque de Hongshan, le port d'un tel objet revêtait plusieurs significations. C'était d'abord une manifestation évidente de richesse, de prestige et d'autorité, compte tenu entre autres du caractère exceptionnel du jade, matériau précieux entre tous. Ensuite, la forme même de l'objet exprimait un symbole. Lequel ? Nous n'en savons évidemment rien, tout au moins directement. Mais on peut supposer que, comme le *bi* plus tard, ce pendentif figurait le Ciel et son hôte le plus prestigieux et le plus visible : le Soleil. Nous retrouvons là cet élément caractéristique et fondamental de la symbolique chinoise : l'univers céleste infini, le Ciel rond, complémentaire de la Terre carrée. C'est certainement un objet prestigieux, tout comme le *bi* lui-même, qualifié du titre de « trésor à hériter par ceux qui sont sous le ciel » ; une définition qui peut être interprétée de plusieurs manières et qui nous entraîne au cœur de la controverse.

Les visiteurs de la salle chinoise des Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles peuvent admirer, dans la vitrine consacrée entre autres aux objets en jade du Néolithique, un *xuan ji* portant la référence INV. H2257 ; un disque *bi* donc, mais muni de dents sur son pourtour ; un objet que

l'archéologie moderne identifie à « la représentation dentée de la puissance des esprits » (ce qui, entre parenthèses, ne veut pas dire grand-chose.). Le panneau explicatif placé sous ce *xuan ji* est tout aussi intéressant : « La tradition chinoise désigne ce disque de jade dentelé comme un instrument astronomique, le *xuan ji*. À partir des mensurations de cet exemplaire, l'astronome belge Henri Michel a élaboré en 1949 [en réalité : en 1947] une célèbre théorie illustrant l'emploi de ce jade comme instrument de visée. L'archéologie moderne a depuis lors établi que l'origine de cette forme est à trouver dans une herminette à trou central en usage au néolithique en Chine. »

À lui seul, ce texte rend assez bien compte de la problématique, qui peut alors se résumer à la question suivante : le *bi* — et ses cousins — est-il un simple objet rituel et de pouvoir, ou a-t-il une fonction plus scientifique, en l'occurrence d'instrument d'observation astronomique ? Si l'on s'en tient à certains textes classiques, c'est la première hypothèse qui est la bonne. Nous avons déjà connaissance du « jade auspicieux plat » de Xu Shen. D'autres textes sont plus précis, tel le *Zhou li* (le livre des rites des Zhou), dans lequel on trouve l'expression assez vague « d'adorer le Ciel avec un *bi* vert ». Mais par contre, d'autres textes semblent accréditer l'hypothèse astronomique, comme cette assertion des commentateurs des Han postérieurs, qui précisent que le *xuan ji* était utilisé pour régulariser les sept Gouverneurs (c'est-à-dire les sept étoiles de la Grande Ourse ou le Soleil, la Lune et les cinq planètes).

Un autre passage du *Zhou li* est tout à fait explicite : « Le Maître des Cérémonies fabrique en jade les six objets pour rendre hommage au Ciel, à la Terre et aux quatre Orients. Avec le *bi* de couleur bleuâtre, il honore le Ciel ; avec le tube de jade jaune, le *zong*, il honore la Terre, avec le *gui* vert il rend hommage à l'Est, avec le *zhang* rouge, il honore le Sud ; avec la tablette blanche en forme de tigre, le *hu*, il rend hommage à l'Ouest, et avec la pièce semi-circulaire de jade noir, le *huang*, il honore le Nord... L'intendant du Trésor passe des fils par les ouvertures dont les six pièces sont pourvues : ce sont le *gui*, le demi-*gui* ou *zhang*, le *bi*, le *zong*, le *hu* et le *huang* ; il détache le *bi* du *zong* [...] ces objets sont ainsi déposés autour du corps dans le sarcophage » (on peut trouver le texte complet de ce passage dans : Mahieu 1986).

Ce court extrait nous apprend plusieurs choses. D’abord, sous les Zhou (c’est-à-dire à une époque déjà tardive par rapport au « temps des origines » qui nous intéresse), le *bi* fait partie d’un ensemble d’objets funéraires. Ensuite, ce même *bi* est plus spécialement associé au tube *cong* (ou *zong*) tel celui illustré en figure 4, le texte précisant même que le *bi* est détaché du *cong*... ce qui suppose qu’ils étaient unis à un moment ou à un autre, comme étaient unis à l’origine le Ciel *yang* et la Terre *yin*. *Bi* et *cong* sont placés de part et d’autre du mort, le premier sur son dos (face *yang*), le deuxième sur son ventre (face *yin*). Cette disposition n’est rien d’autre que le schéma trinitaire Ciel/Humain/Terre, dans laquelle le cadavre occupe sa position naturelle au sein de l’univers, à mi-chemin — en sandwich pourrait-on dire — entre le Ciel symbolisé par le *bi* et la Terre figurée par le *cong*. Nous sommes clairement là dans le domaine du symbolisme, de la religion.

Cette constatation est encore renforcée lorsqu’on s’interroge sur la manière dont l’écriture chinoise traduit visuellement le concept *bi* ; une démarche toujours très instructive compte tenu du caractère figuratif et symbolique de cette écriture. Nous constatons d’abord que *bi* peut s’écrire de deux manières différentes : ce sont les graphies 1 et 2 de la figure 3.



Figure 3. À gauche et au milieu, les deux manières d’écrire le mot bi. Le caractère de droite est la forme archaïque de la partie supérieure du caractère de gauche et il représente l’empereur (sceau + bouche) annonçant le verdict au condamné

La graphie n° 1 comporte, dans sa partie inférieure, le signe *yu* (« jade ») ; la partie supérieure est la représentation stylisée du caractère *1a* de droite, lequel représente l’empereur (sceau + bouche) annonçant le verdict au condamné. La graphie n° 2 est composée de trois signes, soit de

gauche à droite et de haut en bas : le *yu* que nous connaissons déjà, le soleil levant symbole de brillance et d'éclat, et enfin le sème de la pierre. Une chose est donc sûre : le *bi* est étroitement lié au jade et, effectivement, les plus anciens sont en cette matière.

À ce stade de l'exposé, j'espère avoir convaincu le lecteur du caractère énigmatique du disque *bi*, et d'avoir au moins semé le doute dans son esprit s'il croyait en une fonction purement rituelle de cet objet. Car d'autres éléments vont nous ramener franchement du côté de l'hypothèse du *bi* astronomique, hypothèse dont je vais maintenant tenter de donner les grandes lignes, de la manière la plus claire et la plus simple possible. Et à ceux qui voudraient en savoir davantage sur les arguments invoqués par les partisans et les détracteurs de cette théorie, je ne peux que conseiller la lecture du « dossier disque pî » paru en 1986 dans le numéro 61 de KADATH.

Pour commencer, reprenons la liste des objets funéraires énumérés dans le passage du *Zhou li*. Le *gui* (symbole de l'Est) entre dans la composition de l'expression *tu gui*, traduite par « tablette des mesures ». Et, nous apprend le *Zhou li*, avec cette tablette, on « mesure l'étendue de la Terre, détermine la longueur de l'ombre au soleil et cherche ainsi le milieu de la surface de la Terre (c'est-à-dire le méridien) ». C'est donc un instrument astronomique, tout comme le *zhang* qui est, ainsi que nous l'a appris le *Zhou li*, un demi-*gui*. Quoique nous ne puissions pas (tout au moins aujourd'hui) attribuer une telle fonction astronomique aux deux dernières pièces, le *hu* et le *huang*, rien n'interdit de rechercher un éventuel emploi comme jauge astronomique au *bi* et au *cong* puisque deux des six jades rituels ont manifestement cette fonction. Et ceci nous ramène à l'hypothèse de Henri Michel, évoquée plus haut. L'astronome belge fait paraître sa théorie en 1947 dans le *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire* de Bruxelles. Remarquons tout d'abord que, en conformité avec le texte du *Zhou Li*, cette théorie associe le *bi* et le *cong*. Pour ce dernier objet, voici la description qu'en donne Michel : « Le second “jade rituel” est le *ts'ung* [*cong*], un tube assez trapu, de section carrée à l'extérieur, ronde à l'intérieur. À ses deux extrémités, le *ts'ung* comporte un collet rond, tangent aux faces latérales du prisme. Comme le *pî*, ce jade ne porte, à l'origine,

aucune décoration. Il évolue également en proportions comme en surcharges, et le baroque l'emporte bientôt sur le classicisme. »

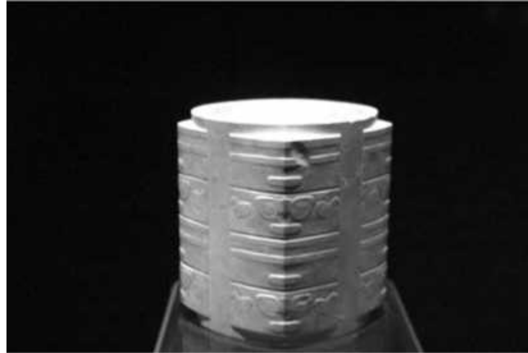


Figure 4. Un cong en jade, daté de la culture néolithique de Liangzhu.

Henri Michel part du principe que les textes les plus anciens qui, tel le *Zhou Li*, attribuent une fonction rituelle au *bi* et au *cong*, sont largement postérieurs aux objets néolithiques qu'ils décrivent et que, par conséquent, la signification réelle du *bi* et du *cong* peut avoir été perdue au fil des siècles et remplacée par une utilisation rituelle vide de sens. On ne peut qu'approuver ce raisonnement, qui va dans le sens de notre démarche consistant à rechercher une origine matérielle à certains mythes et rituels de l'antiquité, qu'il s'agisse de faits historiques ou d'objets utilitaires. (Je puis encore ajouter que, dans le cas qui nous occupe, on peut certes établir un lien visuel immédiat entre la forme ronde du disque *bi* et l'aspect de la voûte céleste, mais il faut bien admettre que la correspondance entre le tube *cong* et la Terre est nettement moins évidente, si ce n'est évidemment que les Chinois symbolisent cette Terre par un carré.)

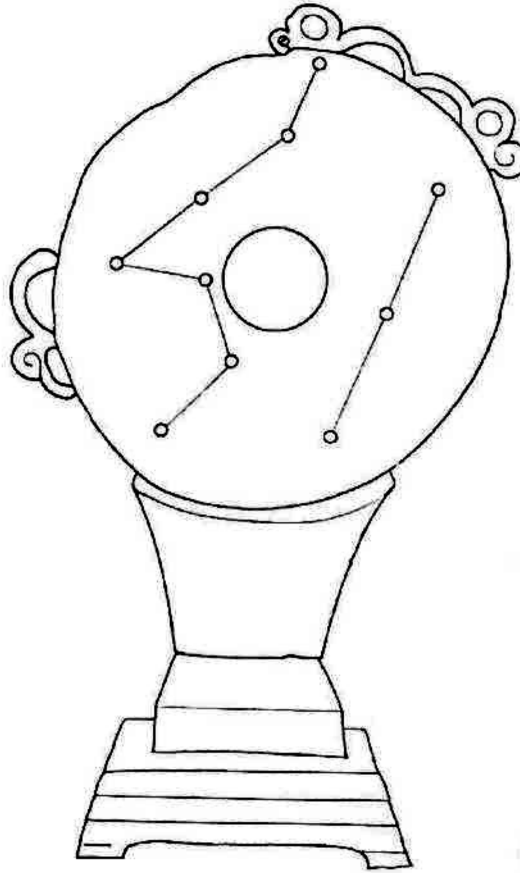


Figure 5. Le disque bi, décoré du schéma de deux constellations, qui a servi de point de départ à la théorie astronomique de Henri Michel.

Le point de départ de l'hypothèse de Michel est l'observation attentive de la décoration du *bi* représenté en figure 5. Michel : « [...] on voit gravés les schémas de deux constellations. L'une d'entre elles est facilement reconnaissable : c'est la Grande Ourse, seule constellation commune à l'uranographie chinoise et à la nôtre. Cet astérisme, le plus caractéristique du ciel boréal, sert de base, en Chine comme chez nous, au repérage céleste. De l'autre côté du trou central et symétriquement par rapport à lui, se voit une chaîne de trois étoiles. L'uranographie chinoise ne laisse aucun doute sur son interprétation : il s'agit du groupe appelé "la Haie d'Honneur". Le ciel chinois est, en effet, l'image de la Cour Impériale. Le souverain du Ciel, Chang-ti, siège au pôle. Autour de lui, les membres de sa famille et ses dignitaires constituent des constellations dont la plus importante est

cette “Haie Orientale”. Elle comprend quelques étoiles de notre Dragon, deux de Céphée. Toutes sont brillantes et faciles à repérer. Ainsi donc, la gravure du *pî* représente les astres circumpolaires, et le pôle lui-même est au centre du trou. » Voici donc établi le lien entre le disque *bi* et l’astronomie ; tout au moins pour le disque examiné ici puisque la majorité des *bi* néolithiques ne portent pas de décoration.

Mais c’est une chose de constater la présence de schémas astronomiques sur un objet ; c’est autre chose de voir dans cet objet un instrument d’astronomie. À vrai dire, l’instrument en question n’est pas un *bi*, mais un disque dentelé, un *xuan ji*. Donnons encore la parole à Henri Michel, en suivant son explication à l’aide des schémas de la figure 6 : « Deux lignes droites sont gravées sur une [des] faces [du *xuan ji*] : l’une est sensiblement diamétrale, l’autre est à peu près perpendiculaire à la première et tangente au trou central ; cette dernière ligne est double. D’après les textes anciens, le *hsüan-chi* [*xuan ji*] est combiné avec un tube de jade, le *hêng*, dont la description correspond exactement à celle des anciens *ts’ung*. On peut à mon avis identifier le *ts’ung* au *hêng* »[18] .

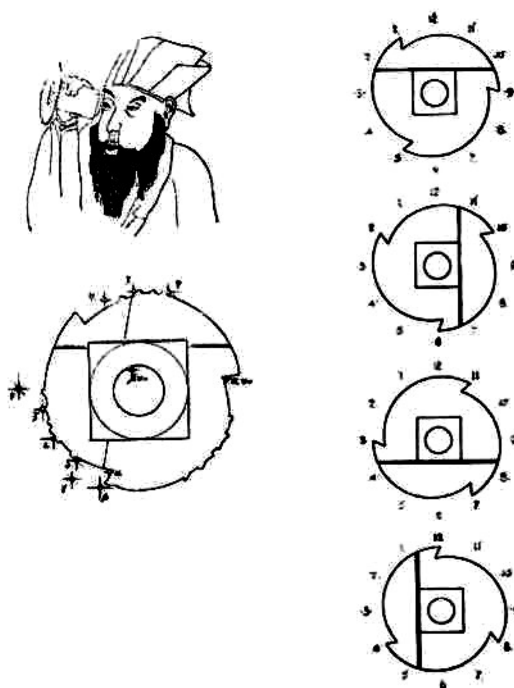


Figure 6. Utilisation d’un xuan ji adapté à “son” cong,selon Henri Michel. En bas, on voit la position des étoiles circumpolaires telles qu’on pouvait les observer en -600. Sur les schémas de

droite, on constate qu’en faisant pivoter quatre fois le tube carré sur son axe, les trois dents du xuan ji marquent au total douze angles horaires, qui correspondent aux douze heures du jour chinois.

Et voilà donc l’instrument astronomique reconstitué : un tube de visée à l’extrémité duquel vient s’emboîter un disque dentelé. Quant à la double ligne droite gravée sur le *xuan ji*, elle sert à positionner les deux parties de l’instrument l’une par rapport à l’autre, en alignant cette droite avec une des arêtes du tube carré. Comme le précise Henri Michel, il ne reste plus à l’observateur qu’à diriger « cet engin vers les plus brillantes des étoiles circumpolaires en tenant à la main le tube, et en disposant une de ses faces parallèlement à l’horizon. Le *hsüan-chi* constitue ainsi un gabarit, autour duquel se rangent les étoiles de la Grande Ourse et de la Haie d’Honneur ; on peut y ajouter alpha de la Petite Ourse, notre polaire actuelle. »

Oui mais, et le *bi* dans tout cela ? En fin de compte, est-il, lui aussi, un instrument d’observation astronomique ? Au départ de ses recherches, Henri Michel pensait que le *xuan ji* était antérieur au *bi*, celui-ci étant une forme dégénérée de celui-là. Les progrès réalisés en matière de connaissances archéologiques l’ont amené à réviser ce jugement lorsqu’il est apparu que le *bi* était plus ancien que le *xuan ji*. L’astronome belge s’est alors attaché à trouver également au *bi* une fonction astronomique. Et si ses déductions à propos du *xuan ji* étaient basées sur une date de 600 avant J.-C., il a examiné quel était l’état du ciel en 1300 avant notre ère, époque (présumée par lui) de l’apparition des premiers *bi*. « [...] il faut se limiter aux étoiles plus brillantes que la 4e grandeur, celles que l’on verrait par une belle nuit et une lune modérée [...] Vers -1300, les étoiles les plus apparentes de la région circumpolaire vont se ranger en cercle autour du pôle [avec une précision de moins de 1°] On le voit, 12 ou 1300 ans avant notre ère, un simple disque percé pouvait localiser le pôle céleste. »

Par la suite, les premiers astronomes chinois auraient éprouvé le besoin d’affiner leurs observations : « ils mesurent la rotation des étoiles autour du pôle ; prennent pour index de ce mouvement [...] les “Gardes” de la Grande Ourse, alpha et bêta, couple éclatant qui se meut comme une aiguille sur le

cadran d’une horloge. Ils en marquent la projection sur le disque *pî* en y faisant une entaille, et créent ainsi le *hsüan-chi*. »

À l’époque de sa publication, l’hypothèse de Henri Michel avait reçu l’aval d’un certain nombre de savants renommés, dont l’illustre Joseph Needham qui n’hésitait pas à affirmer que « La solution du mystère [du disque *bi*] a été très vraisemblablement, sinon définitivement, trouvée dans le travail récent de Henri Michel ». Mais pour séduisante qu’elle ait été, cette hypothèse astronomique n’eut évidemment pas que des partisans convaincus. Le premier argument des adversaires de Michel est que, en tenant le couple *bi-cong* tel que représenté dans le schéma d’utilisation de la figure 6 (en haut à gauche), on ne peut voir le bord du *bi* (ou du *xuan ji*) puisqu’il est caché par le *cong*. Toutefois, ce dessin n’est pas un document ancien comme on pourrait le croire : il a été réalisé par Henri Michel lui-même, lequel en l’occurrence a manqué d’inspiration puisqu’il suffit d’éloigner l’objet de l’œil pour que l’objection tombe d’elle-même.

La distance d’éloignement varie évidemment en fonction de la dimension des parties de l’instrument et, à titre d’exemple, Jean-Claude Mahieu a calculé que, pour un couple *bi-cong* donné, cette distance était de 13,85 cm ; une distance tout à fait raisonnable dans la pratique (Mahieu 1986). En outre, et puisqu’il faut quand même que les dimensions respectives des deux objets s’accordent de manière à permettre l’observation, une étude de compatibilité entre 42 *bi* et 19 *cong* de différentes collections, étude toujours réalisée par Jean-Claude Mahieu, montre que la découverte de Michel n’est pas une simple vue de l’esprit mais que, « sur le plan de la théorie d’utilisation, l’hypothèse de H. Michel est parfaitement cohérente avec les mesures concrètes effectuées sur des objets existants ».

La deuxième objection me semble plus convaincante, à savoir que le nombre d’indentations du *xuan ji* varie entre zéro et quatre, et celui des dents entre zéro et douze. Comme le fait justement remarquer Bradley E. Schaeffer : « si les encoches ou les indentations étaient réellement en relation avec les étoiles, les caractéristiques de *pî* d’une même époque devraient être les mêmes. » En outre, le même Schaeffer affirme avoir réalisé des tests basés sur un programme informatique de configuration du ciel, lesquels tests montrent que les étoiles clés de Michel ne correspondent

pas aux indentations du *xuan ji*, mais s'en écartent de manière significative. À ce qui vient d'être dit, j'ajouterai deux autres éléments, non pas tant pour rejeter la théorie de Michel, mais plutôt pour faire ressortir ce qu'elle peut avoir de forcément incomplet. D'abord, la pièce maîtresse de son argumentation, le *xuan ji*, ne se présente pas toujours comme Michel la décrit. Quoique plus rares, des objets tels le *xuan ji* de la figure 7 existent bel et bien.



Figure 7. Cet objet en jade, mis au jour dans un site de la culture de Longshan et possible représentation d'une herminette à trou central, pourrait être à l'origine du xuan ji à indentations.

Sont-ce eux aussi des *xuan ji* astronomiques ou de simples déviations à caractère purement ornemental ou rituel ? À moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une représentation d'une de ces herminettes à trou central en usage au Néolithique en Chine, et dont le *xuan ji* dériverait. Ensuite, pour bâtir sa théorie, Henri Michel s'était évidemment basé sur les données archéologiques de son époque. Au fil de l'évolution des découvertes et comme nous l'avons vu, il a déjà dû adapter son hypothèse initiale, qui supposait le *xuan ji* antérieur au *bi*. Aujourd'hui, les choses ont encore grandement évolué, les *bi* les plus anciens étant nettement plus vieux que la date de -1300 choisie par Michel. Et la question se pose alors de savoir si

l’instrument imaginé par l’astronome belge pouvait être utilisé au IVe ou Ve millénaire !

On le constate : l’hypothèse d’Henri Michel, vieille de plus d’un demi-siècle maintenant, est loin d’être caduque, mais il est évident qu’elle devrait être revue, non seulement en fonction des objections qui lui ont été faites, mais aussi en tenant compte des découvertes archéologiques les plus récentes.

L’astronomie, science très vénérable.

« Ô humbles petites étoiles !
Scorpion et Hydre sont à l’est [...]
Ô humbles petites étoiles
Seuls Orion et les Pléiades » (Shi jing)

Au-delà des arguments des partisans et des détracteurs de Henri Michel, une question fondamentale se pose évidemment : l’hypothèse d’une utilisation du *bi* en tant qu’instrument d’observation astronomique n’est-elle pas en contradiction avec ce que l’on sait par ailleurs des connaissances des Chinois du Néolithique ?

D’une manière générale, personne (hormis peut-être quelques vieux récalcitrants) ne nie plus le fait que la naissance de l’astronomie remonte à la préhistoire et cela, quelle que soit la région du monde considérée. Les témoignages sont partout, depuis les constructions mégalithiques jusqu’à l’os d’Ishango, en passant par certaines fresques de la « salle des taureaux » de la grotte de Lascaux. *A priori*, il n’y a aucune raison pour que les premières cultures chinoises aient fait exception à la règle. Mais avant d’aller plus loin, une précision terminologique s’impose. L’expression « astronomie chinoise » généralement utilisée est en fait inexacte, dans la mesure où elle recouvre des domaines qui ne correspondent pas à notre définition actuelle. En réalité, elle constitue un champ plus large, englobant en un tout indissociable deux notions pour nous bien distinctes : l’astronomie et l’astrologie.

Le divorce actuel entre l’astronome qui observe sans souci du devenir humain et l’astrologue qui spécule sans plus rien observer n’existait pas à l’époque qui nous occupe : quelle que soit la civilisation antique considérée, le mage qui scrutait le ciel ne se contentait pas de noter le fruit de ses observations, il en tirait des enseignements sur le déroulement de la vie de sa communauté. Aussi, pour éviter toute ambiguïté, il est préférable d’utiliser le terme qui recouvre les deux domaines : l’uranologie, science de l’harmonisation des résonances universelles entre les activités d’en haut (mouvements des étoiles, phases de la Lune) et les événements d’en bas, à

commencer par les saisons qui imposent leur rythme et leurs contraintes aux hommes.

D'un point de vue archéologique, les plus anciennes données relatives aux connaissances astronomiques chinoises remontent vraisemblablement au Néolithique. En témoignent les dessins rupestres découverts dans les montagnes Jinping, représentant de grossières têtes humaines posées sur des bâtons et qui sont interprétés comme des gnomons primitifs. Quant aux premiers noms d'étoiles, ils apparaissent sous les Shang, sur des os divinatoires datés du règne l'empereur Shang Wu Ding (l'époux de la célèbre Dame Hao), soit de 1339 à 1281 avant notre ère ; parmi ces étoiles, citons à Hydre (*Zhujiao*) et à Scorpius (*Huoxing*). Sur d'autres supports du même type, on trouve certains caractères récurrents qui suggèrent l'existence, à cette époque, de cycles de soixante jours ; des cycles qui pourraient constituer la structure d'un calendrier[19] . C'est un peu maigre évidemment. Alors, si nous voulons en savoir davantage, nous devons en revenir à notre bonne vieille méthode, qui consiste à fouiller dans les textes antiques et les traditions.

Souvenons-nous d'abord de l'histoire de l'Empereur Jaune Huang Di qui, entre autres contributions à l'évolution de la civilisation, fit construire un observatoire pour étudier les étoiles et corrigea le calendrier en le fondant sur le cycle sexagésimal. Ce cycle de 60 est encore utilisé de nos jours dans le bestiaire bien connu de l'astrologie chinoise, à savoir douze animaux (rat, buffle, tigre, lièvre, dragon, serpent, cheval, bélier, singe, coq, chien, cochon) qui correspondent chacun à une année. Associés aux cinq éléments ou agents (bois, feu, terre, métal, eau), ils forment une série de soixante binômes, le cycle complet ayant dès lors une durée de soixante ans. Mais nous pouvons être plus précis dans notre recherche, certains textes antiques étant très explicites quant aux connaissances astronomiques des premiers Chinois, à commencer par le vénérable *Shu jing*. Comme on s'en souvient, cet ouvrage fait débuter l'histoire de la Chine avec l'empereur Yao, un des successeurs de Huang Di. C'est dans la bouche de Yao, le « dompteur de soleils », que nous trouvons, dès les premières pages, des indications à caractère astronomique : « [Yao] ordonna aux astronomes Hi et Houo de calculer [...] et de représenter [par des instruments] la marche du soleil, de

la lune, des étoiles, des douze parties du zodiaque, de déterminer avec soin et de publier [dans un calendrier] les époques des divers travaux, en se conformant avec respect aux lois du vaste ciel. » Suivent toute une série d'instructions précises de Yao : « Yao chargea particulièrement le second des Hi d'aller s'établir à Iu i [...] d'y recevoir avec respect le soleil levant [...] Lorsque le jour atteint sa durée moyenne, et que la constellation Gniao [passe au méridien au coucher du soleil] c'est juste le milieu [l'équinoxe] du printemps. » Ou encore : « [...] Yao ordonna au troisième des Hi d'aller s'établir à Nankiao [...] d'y traiter avec respect le soleil au solstice [...] au second des Houo d'aller s'établir à l'occident [...] d'y traiter avec honneur le soleil couchant. »

Par ces quelques exemples, nous voyons que Yao n'envoie pas ses astronomes à l'aventure : pour chaque type d'observation, il sait où il faut se rendre et à quel moment il convient d'observer. Plus loin dans le *Shu jing*, c'est au tour de Shun, successeur de Yao, de faire la preuve de ses connaissances : « Chouenn examina la sphère ornée de perles [une sorte de sphère armillaire] et le tube de jade, pour régler les mouvements des sept Gouverneurs [...] Au deuxième mois de l'année, il visita les principautés qui étaient à l'est ; il alla jusqu'au Tai Chan, la plus vénérable des montagnes [Il] prit soin que dans toute cette région les saisons de l'année et les mois lunaires fussent de parfait accord, corrigea les dénominations des jours. »

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de multiplier exemples et citations : il est clair qu'à l'époque de Yao et de Shun, les rois et leurs astronomes disposent d'un savoir bien élaboré, fruit d'une tradition déjà ancienne. Déjà ancienne ? Oui, parce que — précession des équinoxes oblige et comme le fait remarquer Jean-Claude Mahieu — les ordres que donne Yao à ses astronomes « ne correspondent pas à la situation de son époque [car] en utilisant la méthode des quatre fixations (lever héliaque au printemps, coucher héliaque en automne, culmination de minuit en hiver et lever acronyque en été), on peut restituer les étoiles à leurs saisons, mais pas au temps de Yao ! » (Mahieu 1984, d'après Schlegel : « *Uranographie Chinoise* »). Reste à déterminer l'époque qui correspond aux instructions de Yao. Citons encore Mahieu : « l'équinoxe de cette époque devait se situer à 15° du Scorpion c'est-à-dire au 225e degré du zodiaque de Ptolémée. Comme nous savons que la précession des équinoxes se fait au rythme de 50,26 secondes d'arc par année, il faut donc remonter à 225 x 3600 =

810.000 (c’est-à-dire le nombre de secondes d’arc dans 225 degrés) divisés par 50,26 pour obtenir le nombre d’années que nous cherchons. À savoir : 16.116,2 (avant l’époque de Ptolémée) ce qui nous situe vers le début du XVIIe millénaire avant J.-C. ! » Ce ne serait donc même plus au Néolithique qu’il faudrait faire remonter la naissance de l’astronomie chinoise, mais au Paléolithique supérieur.

Cette conclusion peut paraître surprenante, voire dérangeante. Mais, comme je le disais en début de chapitre, cette grande ancienneté n’a rien d’exceptionnel puisque cela semble être la règle dans d’autres parties du monde, à commencer par l’Europe.

Le jade immortel.

« Le for intérieur de l’être noble, ciel d’azur et soleil radieux, ne doit être caché à personne. Ses talents, jades dans leur étui et perles dans leur écrin, ne doivent pas être montrés à la légère. » (Hong Zicheng : « *Propos sur la racine des légumes* »)

S’il est un matériau intimement lié à l’histoire de la Chine, c’est bien le jade (*yu*). Je ne pouvais décemment le passer sous silence dans cette revue des techniques chinoises préhistoriques et antiques ; entre autres parce que, nous l’avons vu, ce fut le matériau de prédilection pour la fabrication des disques *bi*. Le jade apparaît dès le Néolithique et l’engouement pour cette pierre ne faiblira jamais durant sept millénaires, tournant parfois à l’obsession. Ainsi, au XVIIIe siècle, l’empereur mandchou Qianlong fit-il de la recherche du jade une de ses priorités militaires, entreprenant de coûteuses et parfois désastreuses campagnes militaires jusqu’en Birmanie.

Au XIXe siècle, un milliardaire de Hong Kong se ruina en partie pour développer une gigantesque collection qu’il faisait garder en permanence par un régiment de féroces montagnards népalais. Encore aujourd’hui, les Chinois manifestent une réelle passion pour « leurs » jades, qu’il s’agisse de la transmission de précieux bijoux de famille, de l’acquisition de quelque objet ou du succès d’expositions parfois entièrement consacrées au jade. Outre son association au *bi*, le jade présente encore, pour nous, deux autres points d’attention. D’abord, son commerce est un bel exemple de relations suivies entre les bassins du Huang He et du Yangzi. Ensuite, bien qu’on ne puisse pas vraiment parler d’énigme, les difficultés à le travailler méritent au moins quelques commentaires.

Mais pour commencer, précisons de quoi nous allons parler. En d’autres mots, qu’est-ce que le jade ? Classé par les joailliers dans la catégorie des pierres fines, le jade désigne en fait deux minéraux différents : la jadéite et la néphrite. Accessoirement, on regroupe parfois sous le terme de jade, et tout à fait abusivement, des matières aussi diverses que l’aventurine, la smithsonite et la serpentine (dont la bowenite). La jadéite (*yingyu* ou *feizui*) est un pyroxène, un silicate double de sodium et d’aluminium à structure cristalline presque translucide ; son indice de dureté est de 6,5 à 7 sur l’échelle de Moh qui en compte 10. La néphrite (*ranyu*) est une amphibole,

un silicate de calcium et de magnésium et elle est plus tendre, avec un indice de 6 à 6,5. Plus loin dans l'exposé, je ne ferai plus de distinction entre ces différents minéraux et, pour la facilité, j'utiliserai le seul terme de « jade » mais il est bon de préciser que le véritable et vénérable jade chinois est la néphrite et que, sauf exception, la jadéite ne fut travaillée par les artisans chinois qu'à partir du XVIIIe siècle.

Quant aux objets modernes, ils sont eux aussi en jadéite. (Et je ne parle évidemment pas de ces pseudo-jades destinés aux touristes trop confiants : roches teintées, pâte de verre, pierre à savon et même, car on n'arrête pas le progrès, plastique.) Aux époques qui nous occupent, c'est-à-dire au Néolithique et sous les dynasties Xia et Shang, les artisans s'approvisionnaient en Chine même, car il existait des gisements de néphrite dans la région du lac Tai (bassin inférieur du Yangzi, à l'ouest de l'actuelle Shanghai)[20].

Ces gisements furent toutefois rapidement épuisés et, sous les Han certainement mais probablement déjà avant, il fallut aller chercher beaucoup plus loin la précieuse matière, dans le Turkestan et au sud du lac Baïkal. Nous connaissons déjà quelques-uns des objets en jade fabriqués au Néolithique et durant les deux premières dynasties mais, en réalité, la palette est très variée. On trouve des bijoux (pendentifs, bracelets, bagues, boucles d'oreilles), des objets de pouvoir tels les tablettes tenues par l'empereur et les princes, des armes et outils (couteaux, haches, pelles.), ainsi que des objets anthropomorphes (visages ou corps entiers) et zoomorphes (animaux réels ou imaginaires) ; sans oublier évidemment les disques *bi*, leurs frères et leurs cousins.



Figure 8. Ce très beau pendentif en jade est daté de la culture néolithique de Longshan. Il représente un phénix saisissant une tête humaine.

La couleur des objets en jade est variable : elle va du blanc crème dit « graisseux » (on dit aussi « gras de mouton ») au vert olive foncé, mais elle peut également prendre des tons rougeâtres allant jusqu'au brun. Pour travailler le jade, les artisans pouvaient, dans un premier temps et pour dégrossir le bloc dont ils disposaient, le chauffer et le plonger ensuite dans l'eau froide. Les objets façonnés ensuite étaient évidemment fonction du résultat de ce procédé radical mais hasardeux. Les outils utilisés étaient des scies, peut-être des meules d'émeri (les spécialistes sont divisés sur le sujet), des forets et des tampons recouverts d'un abrasif fait de sable (*sha*) mélangé à de l'eau au Néolithique, à un corps gras à partir des Shang. Le recours à cette technique d'abrasion était indispensable dans la mesure où la dureté du jade est supérieure à celle de la plupart des métaux, à commencer par le bronze. Quant à l'outil lui-même, il pouvait être fait d'un matériau assez tendre (pierre, os et même bambou) puisque c'était l'abrasif qui était

actif. Pour un artisan expert, le travail pouvait paraître relativement aisé lorsque la pièce était de forme simple et non décorée, mais il relevait de l'art le plus achevé pour les pièces plus sophistiquées... et ces dernières se comptent par milliers. Mais quel que soit le type d'objet, le délai de fabrication était considérable. Ainsi, on estime à un mois le temps nécessaire pour transformer une dalle de 20 cm sur 12 et épaisse de 3 cm en une masse plus ou moins triangulaire.

Que l'on imagine alors l'artisan du Néolithique — hautement spécialisé, cela va sans dire — façonnant un disque *bi* dentelé : la patience devait être une de ses qualités majeures, d'autant que le travail lui-même pouvait être précédé d'une période d'observation du bloc brut pouvant s'étaler sur des jours, des mois et, à ce qu'on raconte, parfois des années.

Le terme chinois pour désigner le jade est *yu*, dont le caractère archaïque représente, sous forme de pictogramme, trois plaques de jade empilées et reliées par un fil. Ultérieurement, on lui a ajouté un trait afin de le distinguer du caractère *wang*, « roi ». Le fait de retrouver ce pictogramme dans le caractère *guo* (« pays »), où le *yu* est entouré d'une enceinte figurant les frontières du pays, montre toute l'importance du *yu* pour les Chinois. Mais pourquoi une telle vénération de toutes les époques pour cette pierre en particulier ? D'abord, elle est insensible au temps et, de ce fait, mérite respect et admiration. Ensuite, elle est particulièrement belle, et son apparence comme son onctuosité invitent irrésistiblement au toucher. Lorsqu'elle est convenablement taillée, les impuretés qui y sont incluses permettent des effets visuels du plus bel effet. Et pour tout dire, à part un réfractaire qui se reconnaîtra, je ne vois personne parmi mes connaissances qui, mis au contact direct d'un objet en jade, soit resté insensible à son charme étrange.

Mais la beauté n'est pas tout : le jade est aussi chargé de symboles et, de surcroît, on lui prête de nombreuses propriétés magiques. Dans la tradition populaire, il permet par simple contact d'apporter la détente, de procurer un paisible sommeil et de favoriser les accouchements, tandis qu'absorbé sous forme de poudre, il soigne les maladies rénales. En littérature érotique, il est étroitement associé aux ébats amoureux, les sexes masculin et féminin étant respectivement appelés « tige de jade » et « caverne de jade ». Pour les confucianistes (et dans un autre registre évidemment), il représente les cinq

vertus : bonté, rectitude, sagesse, courage et pureté. Comme le dit Kongfu-zi lui-même : « C'est un liquide chaud à l'aspect humide, comme la bienveillance. Il est ferme comme la sagesse, pur et résistant comme la droiture. À l'instar de la loyauté et de la vérité, son éclat illumine tout ce qui l'entoure. »

Pour les taoïstes, c'est un véritable élixir d'immortalité et d'incorruptibilité du corps. De nombreux écrits l'attestent, comme l'histoire du courtisan Lui Yu, qui vécut au Ve siècle. Ayant trouvé cent pièces de jade dans un champ, Lui Yu les réduisit en poudre et les absorba. Quand il mourut, son corps demeura intact, nous précisent les annales de l'époque. Par parenthèse, on peut se demander si sa mort ne fut pas la conséquence directe de cette ingestion massive. Quoi qu'il en soit, cette pratique consistant à avaler du jade réduit en poudre n'a rien d'exceptionnel : de tout temps, les Chinois en ont usé pareillement, le plus souvent en mélangeant la poudre à du millet[21] . Mais l'utilisation la plus spectaculaire du *yu* comme pierre d'immortalité est certainement son emploi dans la confection de linceuls de jade. Dans un premier temps, c'est-à-dire essentiellement dans la culture néolithique de Liangzhu, les cadavres de certaines tombes sont littéralement recouverts d'objets divers en jade : haches, parures, *bi* et *cong*, etc. Les archéologues utilisent à juste titre l'expression « enterrement sous le jade ». Plus tard, cette tradition particulière évoluera vers la confection de véritables linceuls, tels ceux du prince Liu Sheng et de son épouse Dou Wan, ou encore celui du roi Nanyue (figure 9), qui vécurent au IIe siècle avant notre ère.



Figure 9. Ce linceul de jade enveloppait le corps de Zhao Mei, roi de Nanyue (Guangzhou – la ville de Canton –, province de Guangdong, époque des Han occidentaux). Le linceul est composé de plaquettes en jade reliées par des fils en soie.

Ces linceuls, constitués de plus de 2000 plaquettes de jade rectangulaires assemblées avec des fils d'or ou de soie, avaient pour fonction de protéger les corps, non plus de la mort mais, plus modestement, de la putréfaction. (Pour ceux que le sujet intéresse, je renvoie à l'étude détaillée de Patrick Ferryn, en annexe.) Il va sans dire qu'au Néolithique comme plus tard sous les Han, ces pratiques étaient réservées aux cadavres qui — si je puis me permettre cette expression — en avaient les moyens.

Bronzes d’ici ou d’ailleurs ?

« Sacrifiez au fourneau et vous pourrez faire venir des êtres transcendants. Lorsque vous aurez fait venir ces êtres, la poudre de cinabre pourra être transmuée en or jaune. Quand l’or jaune aura été produit, vous pourrez en faire des ustensiles pour boire et pour manger. Alors votre longévité sera prolongée, vous pourrez voir les bienheureux de l’île Ponglai qui est au milieu des mers. Quand vous les aurez vus, et que vous aurez fait les sacrifices feng *et* shan, *alors vous ne mourrez pas. »* (Shi ji)

Quoique le sujet soit rarement développé sous cet angle, l’apparition du bronze en Chine demeure une énigme archéologique. Pour bien comprendre en quoi cette naissance pose problème, il est nécessaire d’aborder brièvement le sujet sous son aspect technique, en rappelant d’abord que le bronze est, dans sa forme achevée, un alliage de cuivre et d’étain, dans des proportions d’étain variant de 3 à 25 % et, pour les magnifiques bronzes antiques découverts dans les tombes royales d’Ur, entre 10 et 15 %. Il existe toutefois une phase antérieure, durant laquelle le bronze était obtenu au départ d’un mélange de cuivre et d’arsenic, appelé aussi « cuivre arsénié ». Il semble toutefois que cette dernière combinaison n’ait pas été intentionnelle, mais soit la conséquence aussi heureuse qu’accidentelle du travail des artisans du cuivre. Il faut savoir en effet que, outre le fait que le cuivre pur est difficile à couler en raison des bulles qui apparaissent durant l’opération, le minerai de cuivre pur n’existe pas à l’état naturel, mais contient d’autres métaux en proportions variables : fer, antimoine, plomb, nickel, bismuth ou arsenic.

Selon le métal, l’objet fondu sera de plus ou moins bonne qualité. Par exemple, le bismuth rendra le cuivre cassant alors que l’arsenic permettra d’obtenir des moulages de bonne facture. On estime dès lors que c’est en expérimentant différents types de minerai que les artisans proche-orientaux de l’Age du cuivre sélectionnèrent de préférence ceux contenant de l’arsenic ; une démarche qui paraît d’autant plus évidente que les minerais de cuivre à l’arsenic sont les plus courants. C’est ainsi que, pas à pas et de génération en génération, les forgerons développèrent les techniques d’alliage, jusqu’à l’obtention du bronze à l’étain. C’est ainsi en tout cas que

les choses ont pu se passer au Proche-Orient, selon un schéma qui, pour être devenu un classique du genre, n'en reste pas moins une hypothèse qui présente de nombreuses faiblesses et points d'interrogation. (J'invite le lecteur intéressé à prendre connaissance de l'article que j'ai publié sur ce sujet dans KADATH 28.)

Oui mais voilà : la conséquence de cette hypothèse est que, pour qu'il y ait un Âge du bronze, il faut qu'il y ait eu auparavant un Age du cuivre, et la Chine n'a pas connu d'Âge du cuivre. Non que ce métal ait été totalement inconnu du néolithique chinois, nous l'avons vu. Mais ce ne sont pas les quelques découvertes qui ont été faites d'objets en cuivre, comme à Qijia, cette culture apparentée à celle de Longshan, qui nous permettront d'en conclure qu'il exista un réel « âge » de ce métal.

Si l'on excepte les petits objets datant de la culture néolithique de Longshan découverts dans le Shandong, les premiers bronzes chinois datent de la période d'Erlitou, dernière phase de la dynastie des Xia, soit en 1600 avant J.-C. C'est à Erlitou en effet qu'ont été exhumés, outre des instruments de musique et des armes, divers objets en bronze dont des coupes *jue* et des tripodes *jia*. La première remarque que nous pouvons faire est la date tardive de l'apparition du bronze en Chine ; plus tard qu'au Proche-Orient en tout cas, puisque c'est entre 3500 et 3000 avant notre ère que les premiers alliages de bronze à l'arsenic apparaissent. Quant à l'utilisation de l'alliage cuivre-étain, elle est attestée dès le début du IIIe millénaire en Mésopotamie, et plus spécialement à Ur (2800 avant J.-C.). La technique devient courante à la fin du IIIe millénaire, non seulement au Proche-Orient, mais également à Mohenjo-Daro (Inde), et elle atteindra l'Europe centrale au début du IIe millénaire, soit un peu avant son apparition en Chine.

Mais avant de poursuivre, un petit retour en arrière chronologique s'impose, avec un fait tout à fait étonnant et, il faut bien l'avouer, nettement moins connu : la partie de l'Asie qui est désignée aujourd'hui sous le nom de Thaïlande voit se développer la technique du bronze vers 3600 avant J.-C. ; c'est la culture de Ban-Chiang, près de la frontière du Laos et à quelque 700 km au nord-est de Bangkok. Cette étonnante culture est donc largement en avance de plus d'un demi-millénaire sur les Mésopotamiens,

officiellement précurseurs en la matière, et on la soupçonne même d'avoir entretenu des relations commerciales avec les artisans mésopotamiens, à qui elle fournissait l'indispensable étain introuvable chez eux. En fait, « les chercheurs estiment que la culture préhistorique de Ban-Chiang est la plus ancienne société disposant d'une technologie perfectionnée dans l'histoire de l'humanité » (Berck).

Mais revenons à la Chine. Si les objets d'Erlitou sont de facture encore grossière et ne sont guère comparables aux merveilles réalisées sous les Shang, ils n'en sont pas moins des productions locales typiques. D'abord parce qu'ils imitent les récipients en terre cuite de la culture néolithique de Longshan (figure 10).



Figure 10. À gauche, un tripode jia *en bronze, daté de la période d'Erlitou (dernière phase de la dynastie des Xia). La forme de ce vase en bronze est inspirée de celle du tripode en terre cuite de droite, daté de la culture néolithique de Longshan.*

Ensuite, parce qu'ils ont été conçus selon une méthode caractéristique de la production chinoise antique : la fonte dans des moules d'argile segmentés. Cette technique consiste à fabriquer, au départ d'une maquette également en argile, les éléments du moule qui s'emboîtent à la manière d'un jeu de *Lego*. Avant utilisation, chaque élément est personnalisé par l'artisan, qui y ajoute les détails issus de son inspiration : incisions, renforcement de certaines zones des parois, etc. Les différents éléments une fois fondus, ils sont assemblés par fusion. La difficulté de ce type de

technique se situe évidemment au niveau des jointures entre les éléments du moule. Là encore, les forgerons — et spécialement les artisans Shang — font preuve d'ingéniosité, en construisant leurs moules de manière à ce que ces jointures correspondent aux contours de l'objet. Et lorsque ce n'est pas possible, le vide causé par le joint est obturé par un filet d'argile pratiquement invisible. Au final, on obtient des pièces uniques puisque la maquette de départ est personnalisée par le bronzier et que le moule doit être cassé pour extraire le moulage. Pour ce qui concerne la fusion du métal, les artisans disposent de fours perfectionnés hérités des potiers du Néolithique. Le dispositif est composé d'une chambre de chauffe creusée dans le sol et d'une sole séparée. À cela viennent s'ajouter une ouverture pour l'admission d'air et une voûte en dôme. Un de ces fours, découvert à Anyang, est installé en surplomb de la forge, à laquelle il est relié par une tranchée longue de 8,5 m. L'existence de cette tranchée prouve que le métal était porté à une température telle qu'il pouvait, sans risque de se figer, franchir la distance séparant le four de la forge. Et en tout cas, quel que soit l'objet ou le style, les bronzes chinois restent d'une qualité unique et d'une esthétique sans pareil. Comme se plaît à le souligner Jacques Gernet, on ne trouve « rien de comparable nulle part au monde à cette époque ».

Et il n'y a pas que la qualité : les bronziers Shang furent en même temps extrêmement productifs, comme en témoignent le très grand nombre d'objets découverts et l'importance de certaines fonderies comme celle d'Anyang, qui s'étendait sur quelque 5 km2. Les bronzes sont le plus souvent faits de l'alliage classique cuivre-étain mais parfois aussi, l'étain est remplacé par le plomb. Les proportions de métaux sont variables : entre 5 et 30 % d'étain et, lorsqu'il est présent, 2 à 3 % de plomb. Durant le Shang moyen (phase Erli-gang-Zhengzhou), la production est encore assez proche de celle des Xia, avec des récipients légers aux parois minces, tripodes et vases en forme de calice, dont le poids n'excède pas trois kilos. La décoration, inspirée semble-t-il de celle des jades, comprend des figures géométriques et des animaux stylisés et, parfois, une ébauche du fameux masque *taotie* que l'on retrouvera abondamment à la période suivante, celle de Anyang. (Un exemple de récipient en bronze Shang est illustré en figure 3 de la deuxième partie ci-avant.) Notons que, d'une manière générale, les témoignages en bronze de l'époque Shang n'ont pas de

caractère utilitaire pour le peuple. À Anyang par exemple, on n'a exhumé que quelques outils, bêches, haches et herminettes, alors que les objets cultuels sont très nombreux.

Comme pour les bronzes Xia, les vases de la dynastie Shang sont utilisés lors des cérémonies religieuses dédiées aux ancêtres ; à moins qu'ils ne soient réservés à l'usage exclusif de l'aristocratie dans ses activités de chasse ou guerrières, essentiellement des éléments de char et la hache-poignard ge caractéristique de l'Asie orientale. En fait, pour que le peuple puisse enfin bénéficier des avantages d'outils en métal, il faudra attendre l'apparition du fer, aux alentours du VIe siècle avant J.-C. Je n'entrerai pas dans les détails de la production Shang de la période finale (Yin), sinon pour dire que les objets se répartissent en de très nombreuses catégories, selon leur usage mais aussi en fonction de leur forme, de la forme et du nombre de pieds, du fond également, plat ou arrondi. En simplifiant, on trouve ainsi huit types de récipients de cuisson, huit types de récipients à eau, quatorze types de coupes et de plats. En plus de cela, intervient également le style, qui varie selon l'époque. Durant cette période tardive, l'allure générale est plus lourde et solennelle, tout en restant d'une grande élégance, les coins s'arrondissent et les motifs prennent le pas sur les éléments géométriques. Le poids de ces objets augmente considérablement par rapport à la période précédente, atteignant 1100 kg.

Et nous en arrivons à la grande question : quelle est l'origine du bronze chinois ? S'agit-il d'un pur produit « made in China » ou d'une importation ? Réglons tout d'abord la question de l'approvisionnement en matière première, et plus spécialement en étain, dont les gisements sont rares dans le monde. En ce qui concerne la Chine, le problème ne se pose pas, le pays étant de ceux qui, avec la Malaisie, la Bolivie, le Nigeria, la Cornouaille, la Bohême, l'Espagne et la Bretagne, possèdent les plus riches gisements. Les archéologues chinois estiment aujourd'hui que le bronze des Xia est une invention locale. Il est vrai qu'il existe de solides arguments en faveur de cette hypothèse, comme la similitude de formes entre les objets en céramique et ceux en bronze, la présence de modèles en terre cuite dans les fonderies, ou encore une évolution bien visible qui va de l'apprentissage un peu tâtonnant des premiers artisans Xia dont la production est encore assez grossière, jusqu'à la parfaite maîtrise des bronziers Shang.

Accessoirement, cette hypothèse d’une invention purement locale ne peut que flatter l’orgueil national ; un réflexe bien compréhensible (et d’ailleurs universel), surtout lorsqu’il s’agit d’une civilisation aussi riche en découvertes prestigieuses. Quant à savoir si les artisans chinois étaient capables de mettre au point l’alliage, la question ne doit même pas venir à l’esprit : de tout temps, les Chinois ont largement démontré leurs capacités techniques et leur inventivité. J’ai déjà eu l’occasion de citer quelques-unes de leurs prouesses techniques et scientifiques, généralement bien connues du grand public. Aussi, et pour m’en tenir au domaine de la métallurgie, je prendrai trois exemples.

Le premier est l’invention du fer. Alors que, partout dans le monde, le travail du fer forgé a précédé celui du fer fondu, les Chinois sont passés directement à la phase du fer fondu, vers le Ve siècle avant notre ère, développant des techniques de chauffage qui leur ont permis d’atteindre la température de fusion du fer, soit 1539 °C. Les deux exemples suivants sont certes largement postérieurs à la période qui nous occupe, mais ils sont une preuve particulièrement frappante de la maîtrise des forgerons chinois. Commençons par cette pièce unique, exposée dans le musée jouxtant la fosse n° 3 du complexe funéraire de Qin Shi Huang Di. Quoiqu’elle soit bien mise en évidence, les visiteurs ne lui jettent en général qu’un coup d’œil distrait, pressés qu’il sont d’aller admirer les statues en terre cuite de la célèbre armée. Quelle erreur ! Car cet objet est à lui seul une énigme, je dirais presque une impossibilité historique. Il s’agit d’une épée, mais pas n’importe quelle épée car sa lame a la particularité d’être recouverte d’une couche de chrome de 10 à 15 microns, assurant à l’arme une protection efficace contre la corrosion (figure 11).



Figure 11. La lame de cette épée, découverte dans le complexe funéraire de Qin Shi Huang Di à Xi’an, a été chromée, selon une technique qui n’a

officiellement été mise au point qu'en 1937.

Je le disais, il s'agit d'une quasi-impossibilité historique puisque le chrome ne fut officiellement découvert qu'en 1797 et que la technique de chromage ne fut — toujours officiellement — inventée qu'en 1937 en Allemagne ; une technique basée sur l'électrolyse et donc... l'électricité. À quand la découverte de « piles de Bagdad chinoises » ? Comme on peut le lire sur le panneau explicatif qui accompagne l'épée : « How amazing it is ! »

Le troisième exemple, par ailleurs largement sinon totalement ignoré des spécialistes, concerne ce que j'ai appelé, dans un article paru dans KADATH, « *les boucles du général Shou Shu* ». C'est en 1956, dans la province de Jiangsu (Chine orientale) que l'on met au jour la tombe d'un général de l'époque Jin (265-316 après J.-C.), appelé Shou Shu. Parmi les pièces du costume figurent des boucles de ceinture métalliques, de couleur gris-brun. À l'évidence, elles sont en bon état, à peine corrodées. Comme beaucoup d'autres objets de la tombe, ces boucles sont analysées par les laboratoires chinois, et entre autres par la faculté de chimie de l'université de Nanjing. Et les résultats sont pour le moins surprenants : certaines de ces boucles sont faites d'un alliage d'aluminium et de cuivre ! Confirmées par d'autres laboratoires tout aussi prestigieux, ces analyses font l'objet d'un rapport, bientôt traduit et publié dans deux revues spécialisées, la Suédoise *Metalen* et la française *Revue de l'aluminium*. Pour la suite, nous retiendrons deux caractéristiques essentielles de ces boucles :

1. elles sont faites d'un alliage Al-Cu riche en aluminium ;
2. elles ont remarquablement résisté à la corrosion.

Découverte sensationnelle : comme dans le cas de l'épée de Xi'an, la fabrication de ces pièces nécessite un niveau de connaissance que les métallurgistes de l'époque n'avaient pas ; ne pouvaient pas avoir. En effet, le travail de l'aluminium réclame des ressources bien particulières. Non pas au niveau de l'approvisionnement : ce métal se trouve facilement dans la nature, sous forme de bauxite et de cryolite entre autres. Pour ce qui est de la production par contre, les choses sont bien plus complexes car, pour obtenir l'aluminium, deux procédés seulement sont possibles. Le premier

consiste en une électrolyse d'une solution de bauxite dans de la cryolite fondue, ce qui nécessite encore une fois de l'électricité, et en grandes quantités. Le second utilise la réduction thermique de l'alumine Al_2O_3 par le carbone en présence de cuivre. On obtient alors un alliage Al-Cu (l'alliage donc des boucles de ceinture), contenant 30 à 40 % d'aluminium. La difficulté consiste à atteindre la température nécessaire, soit 1800 °C.

Pour fixer les idées, je précise que cette température est celle de la partie basse d'un haut-fourneau et qu'en comparaison, la température de fonte du cuivre et de 1100 °C environ. Les archéologues en charge du dossier ont tenté une reconstitution de la fabrication des boucles par ce procédé de réduction thermique. Ils ont obtenu « un peu d'alliage Cu-Al, avec environ 30 % d'aluminium ». Mais on ne peut considérer cette reconstitution comme valable, le pourcentage d'aluminium étant ici de 30 % seulement, alors que les analyses faites sur les boucles parlent de « forte proportion d'aluminium », une référence mentionnant même 85 % de ce métal. Reste le problème de la corrosion, qui a eu peu de prise sur les boucles, ainsi que le soulignent les rapports d'analyse. Pour les spécialistes, une telle résistance à la corrosion ne peut s'obtenir qu'en satisfaisant à deux conditions : d'une part la passivité (le métal est protégé par une mince couche d'oxyde) et, d'autre part, l'homogénéité (on obtient une structure homogène par traitement thermique). On voit tout de suite que, si la passivité peut être fortuite, il n'en est pas de même pour l'homogénéité, qui doit être voulue par l'artisan.

Manifestement, ces boucles ont été fabriquées intentionnellement : on ne peut parler de hasard lorsqu'on obtient un alliage si riche en aluminium. L'artisan qui les a façonnées possédait parfaitement son métier et maîtrisait les techniques des hautes températures. Dernier mystère : à ma connaissance, et pas plus que dans le cas de l'épée de Xi'an, aucune autre découverte de ce type n'a été faite. Mais il est vrai que le sol chinois est loin d'avoir livré tous ses secrets.

Revenons maintenant aux bronzes Xia et Shang, pour examiner l'autre hypothèse : l'origine étrangère. Dans une certaine mesure, elle est plutôt confirmée par les légendes, et plus spécialement celle de Yu le Grand, qui se vit offrir du bronze par certaines tribus voisines et qui permit aux Xia de

fabriquer des tripodes et des armes. La référence à une importation est claire, d’autant que ce récit parle d’une tribu de pasteurs (« les neuf pasteurs ») ce qui sous-entend une origine non chinoise. On pense bien sûr immédiatement au Proche-Orient, plus précisément à la Mésopotamie, dont les artisans connaissaient la technique au début du IIIe millénaire. C’était d’ailleurs l’avis de Li Ji, disciple d’Andersson et un des fondateurs de l’*Academia Sinica*, qui supposait une influence venue d’Asie occidentale. Théoriquement, rien ne s’oppose à une telle diffusion vers la Chine, et certains pensent même avoir trouvé les intermédiaires, à savoir les peuples du bassin du Tarim, région située au sud de la province de Chine occidentale du Xinjiang. (Ces peuples, dont on a retrouvé des momies blondes vêtues d’un kilt, pourraient être, selon l’expression de Jean-Marc Bélot, « une tribu perdue d’Indo-européens ».)

Une constatation vient toutefois semer le doute quant à la validité de ce diffusionnisme ouest-est. Car, chose étrange, les bronziers chinois de l’antiquité ne semblent pas avoir connu la technique de fonte à la cire perdue, largement utilisée ailleurs, et en particulier au Proche-Orient justement. Si vraiment le bronze était venu de Mésopotamie, les Chinois auraient vraisemblablement adopté « tout le paquet », technique de fonte à la cire perdue comprise. Cette constatation permet de penser que, pour autant que l’on n’accepte pas l’hypothèse de l’invention locale, l’origine du bronze en Chine doit être recherchée ailleurs que dans les contrées proche-orientales. Et c’est là que l’on doit se souvenir d’une autre région avec laquelle les habitants de la vallée du Huang He furent en relation dès le Néolithique : la Sibérie, et plus précisément la Sibérie du Sud-ouest et la région du lac Baïkal, où les spécialistes ont cru retrouver nombre de caractéristiques de l’art du bronze chinois. L’exemple le plus frappant est sans doute la similitude de décor animalier entre les bronzes Shang et ceux de la culture sibérienne de Karasuk, dans les vallées de l’Ob et de l’Ienisseï.

On le constate : dans le camp de ceux qui défendent une origine locale comme dans celui des partisans d’une importation du bronze, les arguments sont solides, et l’on est bien en peine de conclure. C’est d’ailleurs dans ce sens que vont la plupart des ouvrages qui traitent de ce sujet. Pour ne citer qu’un seul auteur, Alain Thote conclut sa synthèse sur l’origine du bronze par un laconique « L’archéologie ne répond encore clairement à aucune de ces questions [relatives à l’origine du bronze] ». Tout ce que nous pouvons

raisonnablement avancer, c'est que l'origine proche-orientale peut à mon sens être écartée en raison de la différence de technique de moulage. Deux théories restent alors en piste : l'invention locale et l'origine sibérienne. Alors, et sans aller jusqu'à prendre position face à ce vide archéologique, on peut au moins prendre en compte ce qu'en dit l'histoire traditionnelle, celle de Yu le Grand en particulier, qui se vit offrir des objets en bronze par des tribus voisines. Quelles tribus voisines ? L'histoire n'en dit rien et, quand cela serait, on ne serait guère plus avancé car les représentants de ces mystérieuses tribus auraient très bien pu ramener le bronze dans leurs bagages, au terme d'un « voyage d'affaires » dans la région du lac Baïkal par exemple. Mais bien sûr, admettre que les artisans d'Erlitou aient pu être initiés à la technique du bronze par des étrangers suppose que l'on accorde une valeur historique aux légendes chinoises en général. Alors, quel crédit peut-on accorder à celles-ci ? Nous tenterons de répondre à cette question dans nos conclusions.

Nous avons jusqu'à présent considéré l'art du forgeron chinois sous ses aspects purement techniques et artistiques. Cette description ne saurait toutefois être complète si nous n'y ajoutions les dimensions magique et alchimique. À cet égard, les premiers mots du passage du *Shi ji* mis en exergue à ce chapitre, « Sacrifiez au fourneau », résume bien l'état d'esprit dans lequel travaille l'artisan. Elle illustre la conviction profondément ancrée dans la tradition des fondeurs antiques que, au-delà de la technique, il s'agit d'une opération magique. Cette conception n'est évidemment pas propre aux Chinois : Mircea Eliade a bien montré les rapports étroits ayant existé, dans toutes les civilisations, entre métallurgie et magie. En effet, les substances minérales sont issues de la Terre-Mère et, à ce titre, sont sacrées et surtout vivantes. Le forgeron va travailler cette matière vivante et la transformer par un acte magico-religieux, se substituant à la nature et au temps en accélérant le processus de transformation.

En Chine cependant, l'art du forgeron est particulier, dans la mesure où sa démarche mystique est à l'origine de l'alchimie taoïste, de la même manière que les danses chamaniques sont à l'origine des exercices « gymnosophiques » mis au point par ces mêmes taoïstes. L'assimilation du travail du métal à une opération magique a également pour point de départ l'utilisation du feu qui permet de se rendre maître du métal et de le

façonner. Or, ce feu est aussi utilisé par les Néolithiques pour assurer leur survie. L'acte fondateur de l'activité agricole, élément de base de la société néolithique, est en effet l'incendie de la parcelle qui va devenir un champ. C'est par le feu que l'on transforme un coin de nature sauvage et improductive en un espace qui assure la subsistance de la tribu. Celui qui maîtrise le feu pour défricher acquiert, par son acte, un prestige de « fondateur de domaine » ; un prestige récupéré par ces autres « maîtres du feu » que sont les métallurgistes, lesquels fabriquent les instruments, armes et outils, tout aussi nécessaires à la survie de la communauté. Il est d'ailleurs intéressant de constater que Shen Nong, le troisième Auguste, est à la fois le dieu de l'agriculture et des arts du feu.

À sa manière, le forgeron est, lui aussi, un fondateur de domaine et, plus précisément, un fondateur de dynastie. Ainsi, le premier des métallurgistes Yu le Grand fabriqua-t-il les chaudrons tripodes, talismans protecteurs sans lesquels aucune dynastie ne peut exister. La possession de ces tripodes, gravés des neuf emblèmes *xiang* représentant la totalité des êtres, légitime véritablement le pouvoir du roi. Mais comme on l'a vu, le souverain perd ce pouvoir dès lors qu'il perd sa Vertu *daode*. Lorsque survient ce malheur, les tripodes-talismans quittent alors d'eux-mêmes le domaine du roi déchu. La dynastie a vécu.

De la divination à l'écriture.

« Comme Wen Wang allait faire une partie de chasse, avant de partir il demanda à son secrétaire des Annales de tirer un horoscope. Le secrétaire brûla une carapace de tortue, lut les craquelures et dit : "Votre Majesté, lors de sa chasse au nord de la rivière Wei, obtiendra un grand gibier. Ce ne sera ni un dragon, ni un jeune dragon sans corne, ni un tigre, ni un ours, mais un grand maître envoyé par le Ciel, qui deviendra un marquis ou un comte ! " » (Liu Tao)

On ne peut pas dire que la question de l'écriture chinoise, de son origine et de son évolution, fasse partie des « mystères des civilisations disparues » au sens où on l'entend généralement. D'abord parce que la civilisation chinoise n'a évidemment pas disparu. Ensuite parce que, si les textes les plus anciens posent souvent de redoutables problèmes de lecture et d'interprétation, il n'en reste pas moins que les premiers écrits sont théoriquement déchiffrables, et ne constituent pas une énigme comme par exemple, les inscriptions du disque de Phaistos ou des tablettes de Glozel. Toutefois, j'ai jugé nécessaire de consacrer quelques lignes aux débuts de l'écriture en Chine, dans la mesure où celle-ci représente un élément important de cette civilisation — un de ses piliers, comme je l'ai déjà dit — et que l'apparition des premiers textes est contemporaine des Shang, dynastie dont on a vu l'importance. Et puis, il faut quand même admettre que toutes les questions que l'on peut se poser à propos des débuts de l'écriture en Chine ne sont pas réglées, à commencer par la question de l'origine.

Fidèles à notre méthode, voyons d'abord quelles sont les débuts mythiques de l'écriture. On attribue souvent cette invention à Fu Xi, le premier des Trois Augustes. En réalité (si l'on peut employer cette expression en matière de mythologie), Fu Xi serait l'inventeur des trigrammes, associations de traits pleins (—) et discontinus (– –). Quoi qu'on en dise, les trigrammes et leurs combinaisons en hexagrammes ne sont pas des éléments d'écriture, mais des notations idéographiques au service d'une technique de divination par achillée. Il en va de même pour les cordelettes à nœuds imaginées par Shen Nong, le troisième Auguste : ce système fut effectivement en usage en Chine mais il servait au calcul. Dès

lors, la version que nous retiendrons est celle qui attribue l'invention des caractères à Can Jie, ministre de Huang Di. Homme de grand savoir, Can Jie était doté de deux paires d'yeux, ce qui lui permettait de voir à la fois les phénomènes et ce qui se cachait derrière eux. C'est en observant la nature que Can Jie fit cette découverte qui allait révolutionner le monde : « L'empereur Cang avait pour prénom Jie [...] Il possédait un large visage et quatre yeux étincelants... Il examina l'aspect du ciel et de la terre, regardant, tête levée, la disposition des seize étoiles de la constellation Kui, lisant, tête baissée, dans les carapaces des tortues, les plumes des oiseaux, les montagnes et les cours d'eau. Puis, avec ses doigts, il inventa les caractères. » (*Chun Qiu Yuan Ming Bao*, traduction Hansheng & Bernard). Notons que cette version présente quelques différences avec l'histoire la plus répandue mais, d'un point de vue symbolique, ces différences n'ont que peu d'importance. D'abord, Can Jie n'est plus ministre mais empereur ; analogiquement, cela revient au même, le ministre étant la fonction agissante de la Vertu du roi. En deuxième lieu, sa source d'inspiration est constituée par le Ciel et la Terre, c'est-à-dire la nature tout entière, alors qu'une autre version rapporte qu'il se contente d'examiner les traces laissées par les pattes des animaux et plus spécialement des oiseaux. La démarche — s'inspirer de la nature — est évidemment la même et elle est de première importance car elle illustre cette loi fondamentale de la pensée chinoise selon laquelle la vie et les activités des hommes doivent être en harmonie avec la nature, le meilleur moyen d'y arriver étant de façonner les éléments de la civilisation au départ des éléments de cette nature.

Voilà pour la légende. Historiquement parlant, nous avons vu que le développement de l'écriture était lié aux pratiques divinatoires des Shang ; plus précisément, à l'époque Yin, au XIVe siècle avant notre ère. En comparaison avec d'autres grandes civilisations, on peut dire que l'invention est tardive puisque l'Égypte et la Mésopotamie par exemple développent leur écriture beaucoup plus tôt et pratiquement en même temps, c'est-à-dire dans la deuxième partie du IVe millénaire avant J.-C. Mais en fait, les tout premiers signes apparaissent bien plus tôt en Chine puisqu'au Néolithique déjà, on relève des marques de numération sur des poteries dont les plus anciennes datent du Yangshao (5100 à 2700 avant

notre ère). Quant aux premiers pictogrammes, ils remontent à la culture de Dawenkou (4700-3600 avant J.-C.) (figure 12).

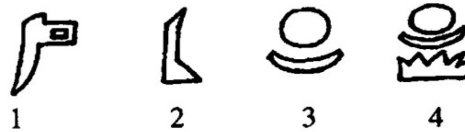


Figure 12. Ces pictogrammes datent de la culture néolithique de Dawenkou et sont parmi les plus anciens témoignages d'une pré-écriture en Chine.

Jusqu'à preuve du contraire, ils ne peuvent toutefois être qualifiés de véritables éléments d'écriture : ce ne sont encore que de simples signes mnémotechniques. Revenons donc aux Shang. Quoique largement utilisées à cette époque, les pratiques divinatoires ne sont pas nées avec cette dynastie puisque, là aussi, on en retrouve des traces bien antérieurement, dans les cultures néolithiques de Fuhe et Longshan. Moyen de communication privilégié avec les dieux, la divination ne consiste pas à interroger ceux-ci sur l'avenir, mais plutôt à obtenir des conseils sur l'attitude à adopter en fonction des circonstances. C'est d'ailleurs ce même concept d'attitude juste (soit, encore une fois, en harmonie avec la loi naturelle) que l'on retrouve dans l'utilisation des hexagrammes du Yi jing. Le principe de base est immuable : il consiste à exposer des fragments de squelette animal à des pointes rougies au feu et à interpréter les craquelures qui apparaissent suite à cette exposition, craquelures qui sont considérées comme les « décrets de l'Empereur du Ciel ». Au temps des Shang, cette technique de pyromancie a toutefois évolué sur deux plans par rapport à ce qui se pratiquait au Néolithique. Premièrement, les omoplates d'animaux domestiques — bœuf, porc et mouton — ont été majoritairement remplacées par des carapaces et des plastrons de tortue. Ces supports sont creusés sur une face de petites alvéoles dans lesquelles le devin insère une pointe portée au rouge et les craquelures apparaissent sur l'autre face. Deuxièmement, des signes d'écriture accompagnent désormais parfois (mais pas toujours) les divines craquelures. Une fois l'opération terminée,

le matériau est soigneusement rangé dans les « archives divinatoires ». Cette obsession de l’archivage, qui sera une caractéristique de la civilisation chinoise à toutes les époques, fera le bonheur des pilleurs d’abord, des archéologues ensuite puisque des milliers de ces documents seront mis au jour, notamment à Anyang.

Qu’en est-il maintenant de l’écriture elle-même à l’époque des Shang ? La première chose à faire remarquer est qu’elle est, dès le départ, le support d’une langue monosyllabique. Dès le départ en effet car, aussi loin que l’on puisse remonter dans le temps, les Chinois se sont toujours exprimés à l’aide de mots d’une seule syllabe. Ce monosyllabisme ne signifie pas pour autant que tous les mots chinois soient constitués d’une seule syllabe : nombreux sont les cas de monosyllabes associées pour exprimer de nouvelles idées. Pour prendre un exemple bien connu de ceux qui s’initient à la langue chinoise, « Français » se dit en chinois *Faguoren*. Mais alors que les syllabes de « Français » (« fran » et « çais ») n’ont aucune signification en soi, les syllabes *fa*, *guo* et *ren* ont chacune leur sens propre, respectivement « loi » (ou « méthode »), « pays » et « homme », « Français » pouvant alors de traduire par « Homme du pays de la loi » (et je laisse à mes lecteurs français le plaisir de disserter sur cette vision chinoise de la France). Deuxième caractéristique de cette écriture des origines : quoique les caractères soient, à première vue, très différents de ceux en usage aujourd’hui (un Chinois contemporain moyennement instruit est incapable de lire une inscription Shang), les premiers textes témoignent d’une écriture déjà élaborée, dans laquelle se retrouvent les principes qui seront en usage tout au long de l’histoire chinoise. Troisième et dernière remarque enfin : il est à peine besoin de préciser que, sous les Shang, la connaissance et l’usage de l’écriture sont limités à une caste de spécialistes qui se recrutent évidemment parmi les religieux.

En ce qui concerne maintenant les signes proprement dits, ils sont (et sans trop entrer dans les détails) de nature pictographique ou idéographique. Pour la suite, je désignerai ces signes d’écriture par le terme de « caractère » (*wen*), que l’on préfère maintenant aux « lettre », « mot » et autres « idéogramme » qui furent et sont encore parfois utilisés dans la littérature[22]. Les caractères oraculaires (*jia gu wen*, « carapace-os-

caractère ») se présentent sous la forme de dessins stylisés d'objets ou de gestes, faits de traits droits et de courbes ; ils ont une valeur phonétique et un sens donné. Mais leur forme n'est pas toujours bien fixée et ils présentent souvent des variantes qui peuvent être nombreuses, comme le caractère *yang* (« mouton ») qui en compte quarante-cinq. À l'heure actuelle, environ cent mille inscriptions ont été recensées, composées d'à peu près cinq mille caractères différents. À titre de comparaison, on estime que le nombre de caractères utilisés au XIe siècle était de 30.000 et il est aujourd'hui de 55.000, dont 3000 d'usage courant. Dur, dur d'être un lettré ! Chose extraordinaire : même si seulement moins de la moitié d'entre eux ont été identifiés avec certitude, il apparaît que ces caractères ont toujours leur équivalent dans l'écriture actuelle, le tracé ayant simplement évolué en fonction du support et de l'instrument d'écriture. Pour l'époque qui nous occupe, cet instrument est généralement la pointe utilisée pour la gravure mais on a aussi relevé des traces, faites par une sorte de pinceau, de ce qui semble bien être déjà de l'encre de Chine. Dès le départ, ces caractères ne sont pas de simples successions de signes mnémotechniques : ils forment de véritables textes qui possèdent déjà des mots composés de deux syllabes et surtout une grammaire simple, le tout agencé selon la syntaxe de la langue. Il s'agit toujours de textes courts, organisés en colonnes verticales, la lecture se faisant de haut en bas pour une colonne, et de droite à gauche ou de gauche à droite pour la succession des colonnes. Les sujets sont en rapport avec les préoccupations de la classe dirigeante, essentiellement d'ordre religieux, militaire ou de chasse et pouvant porter également sur la météorologie, les maladies, les nominations, etc. Pour un sujet donné, on peut lire la question posée (« Moi, devin Untel, le roi me fait demander si l'on peut faire telle chose »), l'interprétation donnée aux craquelures, c'est-à-dire la réponse à la question, ainsi que d'autres informations secondaires comme la numérotation des parties du support et l'aspect physique de ce dernier après exposition au feu. Vers la fin de la période Yin, le champ d'application de l'écriture va s'élargir aux bronzes, dont les caractères (*jin wen*, « métal-caractère ») sont coulés et non gravés. Dans un premier temps, le sujet de l'inscription se réduira au seul nom de l'ancêtre auquel la pièce est dédiée ; ultérieurement, on y trouvera également l'acte autorisant la fabrication de l'objet. Enfin, c'est sous les

Zhou qu’apparaît un nouveau support d’écriture promis à un bel avenir : les lattes de bambou reliées entre elles par des cordes.



Figure 13. À gauche, une inscription divinatoire sur os, datant de la période Yin. En droite, l’évolution du caractère ren *(« homme ») à trois époques, soit de haut en bas : sous les Shang (XIVe siècle avant J.-C.), sous les Qin (221-207 avant J.-C.) et sous sa forme moderne. Comme on le voit, le caractère primitif a peu évolué et peut être lu aisément par un Chinois d’aujourd’hui.*

Quelle est l’origine de cette écriture ? À vrai dire, il ne semble pas y avoir de problème : tout le monde est généralement d’accord pour admettre qu’il s’agit bien d’une invention locale. Bien sûr, on peut tenter des comparaisons avec d’autres écritures anciennes, mais ces tentatives sont généralement sans lendemain. La seule qui présente à ma connaissance un intérêt est la similitude constatée entre des caractères Shang et certains signes du linéaire A, écriture utilisée en Crète au XVIIe siècle avant notre ère. Comme on le constate à l’examen de la figure 14, il existe effectivement un air de famille, mais on ne peut guère en tirer d’autres conclusions.

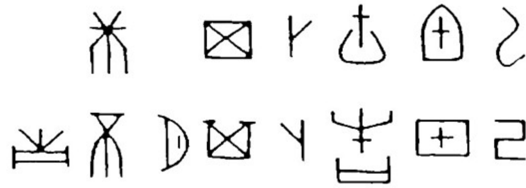


Figure 14. Comparaison entre des caractères du linéaire A crétois (ligne supérieure) et des caractères Shang (ligne inférieure).

D’abord parce que la ressemblance entre quelques caractères isolés n’est pas une preuve suffisante d’une quelconque parenté entre les deux systèmes ; ensuite parce que le déchiffrement du linéaire A pose toujours problème et qu’une comparaison tant sémantique que structurelle est dès lors impossible. On en revient donc à accorder une certaine crédibilité à la tradition, qui va clairement dans le sens d’une invention locale puisqu’elle attribue la mise au point des caractères par Can Jie, ministre chinois du souverain tout aussi chinois Huang Di. Traduite en termes historiques, cette légende signifie que cette invention remonterait aux temps mythiques des Cinq Rois, c’est-à-dire au Néolithique. Cette hypothèse est confirmée par les découvertes archéologiques puisque les signes les plus anciens pourraient dater du cinquième ou du quatrième millénaire (cultures de Yangshao et de Dawenkou). Toutefois, ces témoignages concernent de simples signes qui ne sont pas encore organisés en textes ; ces derniers apparaissent sous les Shang et c’est en ce sens que l’on peut comprendre l’affirmation courante selon laquelle « l’écriture est une invention des devins Shang ». Mais en réalité, cette invention n’est que la dernière étape d’un processus qui s’est lentement élaboré au fil des millénaires ; un processus dont nous connaissons seulement la première et la dernière étape, alors que nous ignorons encore pratiquement tout des phases intermédiaires.

IV. — UN AUTRE REGARD

« Lorsque j'aurai enfin fait ce livre, je le conserverai en cachette dans une montagne célèbre, pour qu'il se transmette aux hommes qui en seront dignes, afin de le faire circuler dans les grandes villes et capitales. » (Sima Qian)

Nous voici arrivés au terme de cet essai de synthèse sur les origines de la Chine. Moment redoutable où il faut bien conclure. Redoutable certes car, bien entendu, nous sommes loin d'avoir fait le tour de la question. Combien de légendes ai-je dû passer sous silence ? Combien de sites ou de faits historiques, combien de personnages plus ou moins marquants ai-je dû ignorer ? Pour ce genre de sujet, il est certes très difficile d'être complet. Mais il est sans doute encore un peu plus difficile de prendre la décision d'y mettre le point final...

Ma conclusion sera brève car je ne vois vraiment pas la nécessité de revenir à nouveau sur des sujets comme le disque *bi* ou la présence des Shang en Amérique. Ces mystères parlent d'eux-mêmes (si l'on peut dire) et j'en ai donné les principaux éléments. Il me semble par contre utile de faire le point sur ce qui a quand même été au cœur de ce numéro : les mythes et légendes. Je l'ai suggéré à plusieurs reprises, ces belles histoires qui ont traversé les siècles et souvent les millénaires, dépassent la vision réductrice qu'en ont certains, pour qui ces récits s'opposent à la fois à la raison et à la réalité historique. Pour les uns, ce sont les vestiges des premiers stades de la pensée ; pour les autres, ils sont une manière de structurer de manière imagée l'expérience humaine ; ils sont les indispensables éléments de cohérence des sociétés primitives. À vrai dire, les théories ne manquent pas, les chapelles non plus, qui se rencontrent parfois et s'opposent souvent selon que leur analyse est sous-tendue par la psychologie, la sociologie ou la religion. En tout cas, toutes sont d'accord sur deux points : d'une part, le mythe est l'enfant naturel des sociétés primitives et, d'autre part, sa caractéristique principale est d'être uniquement, résolument, définitivement fictif. On trouve, face à cette école, les défenseurs d'une réalité sous-jacente. Celle-ci peut être de nature

spirituelle (terme assez vague que j'emploie faute de mieux) et traiter alors, selon l'expression d'un René Guénon, « de choses qui en raison de leur nature même sont inexprimables, tout au moins directement et par le langage ordinaire ». Ce sera par exemple le cas lorsqu'il s'agira de rendre compte d'une expérience mystique. Mais cette réalité peut également être plus terre à terre et relever de l'évhémérisme, exprimant alors des faits historiques plus ou moins enjolivés et déformés.

Face à ces courants divers, je me propose de ne pas trancher, mais plutôt d'adopter une position médiane qui n'exclut aucune hypothèse. Fidèle en cela à une méthode qui m'est chère depuis longtemps, je partirai du principe qu'un même récit peut être, par exemple, à la fois transcription d'une réalité supérieure, élément fondateur d'une société donnée et relation d'un événement historique.

Cette attitude peut déranger l'esprit cartésien, éduqué dans l'idée qu'une chose ne peut avoir en même temps telle caractéristique et son contraire, mais elle se situe dans la droite ligne des vieilles philosophies orientales. Tout ceci étant précisé — et il était nécessaire de définir le contexte général avant d'adopter un point de vue plus pratique — je n'envisage nullement d'analyser dans le détail les grands mythes fondateurs de la Chine sous tous les aspects qui viennent d'être évoqués : ce serait un peu trop ambitieux pour un modeste chapitre de conclusion et, de toute façon, je sortirais du cadre de notre enquête laquelle, il faut s'en souvenir, traite des relations pouvant exister entre mythologie et histoire.

Puisqu'il faut bien prendre les choses par un bout, nous partirons de l'idée que nombre de mythes exposés dans ces pages expriment notamment des réalités historiques. Simple hypothèse de départ et donc sujette à révision, partagée en tout cas par de nombreux auteurs. Mais il y a plusieurs manières de relater les faits historiques. D'abord la façon brute, la plus simple, relation plus ou moins précise d'un vécu, par exemple : « le fleuve sortit de son lit et inonda la moitié du monde » (c'est-à-dire du monde connu du narrateur, le plus souvent la région ou le pays). On peut aussi introduire dans le récit des éléments de fiction, par exemple un personnage symbolique qui est souvent un ancêtre mythique. On pourra alors lire que « l'ancêtre Untel combattit les flots en furie et les vainquit ». L'ancêtre en question représente en fait les efforts du peuple tout entier, et ses qualités

d’être exceptionnel sont une manière de valoriser le peuple en question. Il faut donc savoir faire la part des choses car, si l’ancêtre est mythique et a donc une fonction symbolique, les faits — plus ou moins déformés et enjolivés — appartiennent bien à l’Histoire.

Certains récits relatifs aux deux premiers des Trois Augustes, Fu Xi et Nü Wa, pourraient être de ce type. Je pense en particulier à la légende narrant les hésitations de ces deux personnages à s’unir et donnant finalement naissance à l’humanité après avoir obtenu un signe favorable du Ciel. Si nous traduisons ce récit selon notre grille de lecture, on peut supposer que la tribu néolithique chez qui naquit ce mythe inventa ces illustres héros pour exprimer à la fois sa noble origine (c’est la fonction proprement mythique) et la réalité d’un lignage issu d’un couple unique (c’est la fonction historique). Historique, vraiment ? C’est tout à fait vraisemblable, si l’on prend en compte les résultats d’une récente étude publiée dans l’*American Journal of Human Genetics*. Cette étude a en effet démontré « la réalité des croyances de certaines tribus d’Asie centrale en l’existence d’un géniteur unique ». Et, encore plus troublant, cette même étude a mis en évidence la concordance du mythe et de l’analyse génétique quant à l’estimation du nombre de générations séparant les auteurs du récit et l’ancêtre de leur lignée : cinq à dix générations pour le mythe, environ quinze pour la génétique.

Prenons maintenant le cas, exemplaire à plus d’un titre, de Yu le Grand. D’abord, est-il oui ou non un personnage historique ? À dire vrai, il est impossible d’en décider : il s’agit peut-être d’une de ces inventions destinées à magnifier l’origine d’une lignée, les Xia en l’occurrence. Mais il est tout aussi raisonnable d’admettre que les traditions des Xia ont conservé le souvenir de leur fondateur, et que celui-ci s’appelait effectivement Da Yu. Les choses semblent plus claires à propos de certains faits marquants de la vie de ce héros. Souvenons-nous de sa lutte contre les inondations. Tout le monde sait bien que les indigènes vivant dans la vallée du fleuve Jaune eurent de tout temps à lutter contre ses crues dévastatrices et qu’ils mirent peu à peu au point une série de techniques comme les digues et les canaux de détournement. Rien n’empêche de penser que l’inventeur de ces canaux fut Yu le Grand. Après tout, il a bien fallu que quelqu’un les invente, ces fameux canaux. Alors, pourquoi pas un ministre

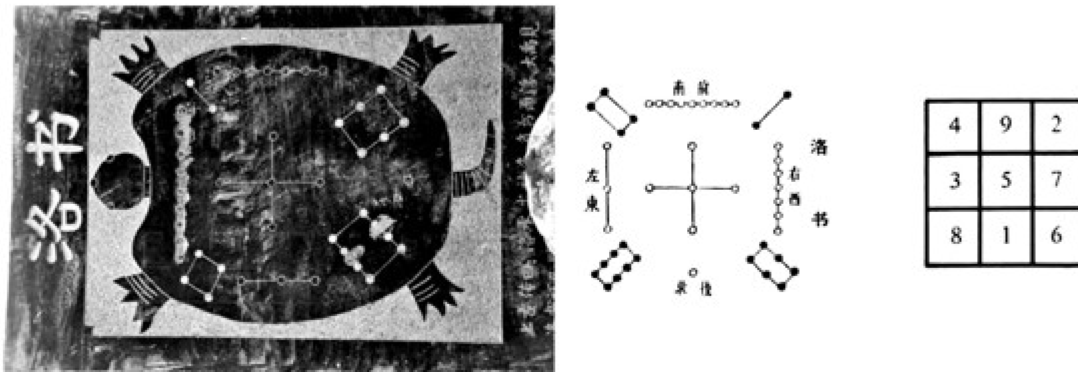
du nom de Yu ? Pourquoi ne pas accorder foi à une tradition qui rejoint si bien les données historiques ? Le même raisonnement vaut pour l'accession au trône de Yu. Comme je l'ai déjà souligné, le mythe rejoint tout à fait ce que l'on sait de la transmission du pouvoir à cette époque charnière, qui vit la disparition de la coutume néolithique de l'élection du chef, par celle de la transmission de père en fils. L'exemple suivant concernera, non plus un personnage, mais une dynastie, bien réelle cette fois quoique longtemps contestée : celle des Shang. On se rappelle que, selon les sources antiques, les successeurs du fondateur furent au nombre de 30. Or, ce nombre correspond à la liste reconstituée par les archéologues. On ne peut pas vraiment invoquer le hasard.

Globalement, les mêmes constatations peuvent être faites à propos de l'origine des connaissances et techniques. Du moins, pour un certain nombre d'entre elles. Ainsi, à propos de l'invention du bronze, j'ai déjà attiré l'attention sur le parallèle que l'on peut établir entre la tradition et l'archéologie. Dans l'histoire de Yu, il est dit en effet que ce dernier se vit offrir du bronze par des personnages appelés « les neuf pasteurs » ; des nomades donc, qui peuvent être assimilés aux tribus de la région sibérienne du lac Baïkal, possible origine du bronze chinois. Mais, pourquoi neuf pasteurs ? On peut supposer qu'il s'agit encore d'une référence historique, soit l'arrivée de neuf tribus. Mais il s'agit là d'une supposition tout à fait gratuite et il y a fort à parier que ce nombre ait valeur symbolique, compte tenu de l'importance accordée à la numérologie par les Chinois. Nous aurions donc là un nouvel exemple de combinaison, dans une même histoire, de notions historiques et symboliques. Pour ce qui est du chiffre neuf, plusieurs éléments sont à souligner. Neuf, c'est d'abord le nombre des chaudrons qui furent fabriqués par Yu le Grand, et qui étaient les talismans de la dynastie. Ce même neuf se retrouve dans le carré magique connu sous le nom d'« *Écrit de la rivière Luo* », qui compte neuf chiffres et que Yu (encore lui) découvrit sur le dos d'une tortue sortant de la rivière Luo. Si l'on se rappelle que la tortue est le symbole de l'univers — son dos rond représente le Ciel et son ventre plat, la Terre —, neuf, dernier de la série du carré magique, est donc la mesure de l'espace. Tout au long de l'histoire chinoise, on retrouvera cette même notion de totalité, entre autres dans le *Yi jing* où le neuf correspond au « vieux yang », symbole d'accomplissement, ainsi que dans la configuration du trône impérial, lequel comprend neuf

degrés. En résumé, le chiffre neuf est, pour les Chinois, le nombre de la plénitude.

Dans sa postface à « *La civilisation chinoise* » de Marcel Granet, Rémi Mathieu écrit que, « dans une large mesure, les travaux archéologiques ont confirmé les données livresques des auteurs littéraires, historiens ou philosophes de l'antiquité ». D'après ce que nous savons maintenant des légendes et des données historiques relatives à la préhistoire et à la haute antiquité chinoise, nous ne pouvons me semble-t-il que partager l'avis de ce savant. Aujourd'hui, la Chine est devenue un des grands sujets d'intérêt de nos contemporains. Son économie conquérante, sa politique critiquée, sa philosophie fascinante sont autant de domaines qui retiennent l'attention. Mais la Chine, c'est aussi une très vieille et très brillante civilisation issue d'un prestigieux passé ; un passé qui est loin d'avoir livré tous ses secrets.

JACQUES GOSSART



À gauche, gravure d'une tortue portant le carré magique « L'écrit de la rivière Luo » sur le dos. À droite, la disposition des neuf chiffres dans ce carré.

Petit mémo des premiers temps de la Chine		
Rois, dynasties	**Périodes**	**Faits et personnages marquants**
Trois Augustes	Temps mythiques	• Fu Xi (Feng). Inventeur des huit trigrammes. • Nü Wa. Sœur et épouse de Fu Xi. Créatrice de l'humanité. • Shen Nong. Inventeur de l'agriculture et maître du feu.
Cinq Souverains	Temps mythiques (Néolithique ?)	***Cinq rois dont :*** • Huang Di (Empereur Jaune). Premier de la série et fondateur de la civilisation chinoise. Combat contre le chef nomade Chi You. Inventeur de l'écriture, de la fonte des métaux, du travail de la soie. Patron de la médecine, des sectes taoïstes et de l'alchimie. • Yao. Considéré comme le premier roi dans le Shu jing. Dompteur de soleils. • Shun. Souverain exemplaire de l'Age d'or pour les confucéens. Réformateur des poids et mesures.
Dynastie des Xia	2207 à 1600 AC (avant. J.-C.)	***Dix-sept rois dont :*** • Da Yu (Yu le Grand). Ministre de Shun puis fondateur de la dynastie. Combat contre les crues du fleuve Jaune. Nombreuses inventions dont la musique et la métallurgie. Sorcier. • Qi. Fils de Yu et premier roi héréditaire. Souverain médiocre, surtout tourné vers les plaisirs. • Zhu (Shu). De toute la dynastie, seul digne successeur de Yu. • Kong Jia. Débauché et adorateur de démons. • Jie. Dernier roi de la dynastie. Tyran cruel. Renversé par les Shang. ***Données archéologiques.*** • Héritière de la culture néolithique de Longshan. • Territoire restreint : sud du Shanxi, ouest et centre du Henan. • Premières cités : Erlitou, capitale durant la période tardive (1700–1500 AC), cité fortifiée et palais ; Wangchenggang. • Système social : centralisation au profit de quelques familles dirigées par le roi. • Economie basée sur l'agriculture. Relations commerciales avec la Mongolie, le Proche-Orient et la Russie méridionale. • Religion : chamanisme, culte des ancêtres. • Premiers objets en bronze, dont coupes tripodes *jue*.
Dynastie des Shang (ou Yin)	1600 à 1050 AC	***Trente rois dont :*** • Cheng Tang, fondateur de la dynastie, roi vertueux descendant de Huang Di. • Wu Ding. Epoux de la "Dame Hao". • Di Xin (Shu Xin ?). Tyran aux mœurs décadentes, vaincu par les fondateurs des Zhou. ***Données archéologiques.*** • Originaires du Shandong et de la côte orientale. Guerres contre les Xia et prise de pouvoir progressive. • Sites principaux : Anyang, dernière capitale de la dynastie ; Shancheng, capitale durant le Shang moyen. Cités fortifiées centrées sur la cité-palais, centre administratif et religieux. • Système social patriarcal dirigé par le roi et l'aristocratie urbaine (fiefs). • Economie : agriculture, élevage, artisanat, commerce. Spécialisation de la production par village. Monnaie : cauris. • Religion : chamanisme, culte des ancêtres, sacrifices humains, pratiques divinatoires (scapulomancie). Tombes royales et nombreuses sépultures rectangulaires à chambre de bois. Tombe de la "Dame Hao". • Apparition de l'écriture sur os divinatoires. • Développement de la technique du bronze, qui touche à la perfection.

ANNEXE

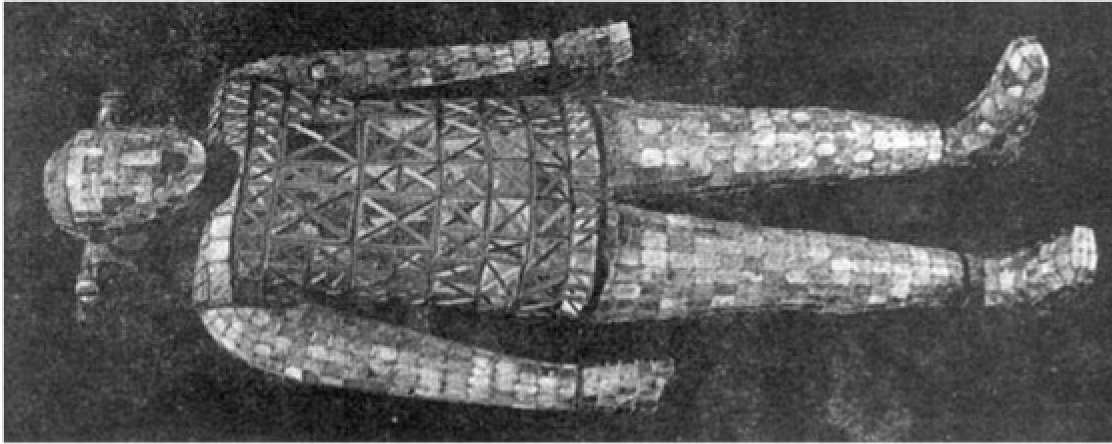
JADE ET IMMORTALITÉ DANS L’EMPIRE DU MILIEU

Parmi les découvertes archéologiques faites dans le monde entier, celles en provenance de la République Populaire de Chine depuis ces vingt dernières années, sont certainement les plus importantes, tant par leur qualité que leur quantité. Elles éclairent d’un jour nouveau l’histoire ancienne de cette grande culture chinoise et témoignent d’un raffinement extrême, d’un art somptueux et nous enrichissent des connaissances scientifiques des hommes de ces époques très reculées et principalement sous la toute puissante dynastie des Han. Pour la plus grande joie des amoureux de l’histoire de l’Empire du Milieu, deux grandes expositions de ces trésors furent déléguées aux quatre coins du monde. L’une s’arrêta à Paris en 1973, puis s’en alla pour Londres, Vienne, Stockholm, Toronto et Washington. L’autre s’en fut à Tokyo, Bucarest, Belgrade, Mexico, Amsterdam et enfin, à Bruxelles où nous pûmes la voir de la mi-février au début d’avril 1975. Vous êtes impardonnable si vous l’avez ratée... Chacune de ces deux expositions comportait une pièce maîtresse spectaculaire, qui ne manqua pas d’émerveiller et d’intriguer à la fois les visiteurs : le linceul de jade de la Princesse Teou Wan (au Petit Palais, à Paris) et celui d’un haut dignitaire également de la dynastie des Han (au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles). Ce curieux linceul épouse parfaitement la forme du corps, l’habillant ainsi complètement de milliers de petites plaquettes de jade biseautées, assemblées par des fils précieux. On lui donne également le nom de boîte, cotte ou robe de jade.

C’est en juillet et en août 1968 qu’eurent lieu les fouilles qui conduisirent à la découverte de deux tombes des Han de l’ouest, dans des grottes aménagées des monts Lingchan, à Mantcheng, dans la province du Hopei.

Les deux tombeaux sont formés d'une salle principale, de deux salles auxiliaires situées au nord et au sud, et d'une salle postérieure. Elles sont réunies entre elles par des couloirs qui donnent à chacune des tombes la forme générale d'une sorte de croix. La première appartient à Lieou Cheng, frère aîné de l'Empereur Wou, prince Tsing de Tchongchan, qui mourut en 113 avant J.-C. La seconde est le sépulcre de sa femme Teou Wan. Leur volume est considérable : respectivement 2700 et 3000 mètres cubes. Elles ont livré plus de 2800 objets funéraires parmi lesquels des chars, une douzaine de chevaux, des bronzes, des objets en or, en argent, en jade, en verre, des poteries, des laques et des soieries. Et bien entendu les linceuls de jade.

Ceux-ci étaient réservés aux empereurs des Han et aux nobles de très haut rang. Le linceul de Lieou Cheng comporte 2690 plaquettes de jade, pour la plupart rectangulaires, d'une épaisseur moyenne de trois millimètres, percées chacune de quatre petits trous et assemblées par 1110 grammes de fils d'or de grande qualité, qui pour certains comportent douze brins d'or très fins, souples et solides. Celui de Teou Wan possède une sorte de gilet formé de plaques rectangulaires plus grandes, maintenues par des fils de soie, mais les autres parties du linceul sont presque identiques au premier. Au total, 2156 plaquettes et 703 grammes de fils d'or. Les défunts tenaient dans les mains un croissant de jade, et leur tête reposait sur un oreiller de bronze et de jade orné de part et d'autre d'une tête de dragon en or. Autour des corps étaient disposés des objets rituels, dont les disques *pî* en jade. Le linceul de Lieou Cheng resta pour sa part à Pékin. Celui que nous vîmes à Bruxelles fut exhumé plus tard, en 1970, d'un tombeau proche de la ville de Siutcheou (ou Hsü-chou) dans la province du Kiang-sou. Le défunt n'est pas encore identifié ; on sait seulement qu'il s'agit d'un haut personnage (le linceul le prouve), peut-être un des descendants de l'Empereur Ming-ti, et que le tombeau date de Lieou-kong, roi de Peng-tcheng sous les Han de l'est.



Le linceul de Teou Wan à Paris. Notez le gilet formé de plaques de jades beaucoup plus grandes, et réunies par des fils de soie.

Le rang du dignitaire devrait être en principe moins élevé que celui des deux précédents, car les 2600 et quelques plaquettes de jade sont assemblées, non plus avec du fil d'or, mais avec 800 grammes de fils d'argent. Un texte ancien, le Heou Hanchou, régit la sorte de fil qu'il fallait employer et qui différait dans la hiérarchie selon le degré de noblesse. En fait, l'or n'était réservé qu'à l'empereur ; Lieou-Cheng et Teou Wan furent donc privilégiés et il fut certainement tenu compte de leur étroite parenté avec l'Empereur Wou. L'Homme de jade de la tombe de Siu-tcheou devrait être un roi. Des annales disent également que des fils de cuivre étaient utilisés pour des nobles et des hauts fonctionnaires. Les archéologues connaissaient donc ces linceuls par des documents (Thao Hung-Ching en parlait déjà au cinquième siècle de notre ère) mais avant 1968, personne ne les avait jamais vus. Il y a beaucoup de chances pour qu'on en retrouve d'autres, si ce n'est déjà fait.

Les linceuls témoignent d'une grande habileté artisanale et d'une technicité élevée : en effet, les plaquettes de jade ont été découpées à l'aide d'une scie extrêmement fine, comme le prouve l'intervalle entre les traits de l'outil, qui n'excède pas 0,3 millimètre. Certains des petits trous situés aux extrémités des plaquettes ont à peine un millimètre de diamètre et ont été percés à l'aide d'un foret tubulaire au sable. Ceci laisse songeur quant au temps qu'il a fallu pour confectionner un tel vêtement. On estime qu'un artisan expérimenté aurait mis dix années... Les trois linceuls se

décomposent en une douzaine d'éléments qui furent ensuite assemblés autour de la dépouille : le crâne, un masque, des manches, des gants, le buste, les jambes, les souliers etc... Au sommet du crâne, les plaquettes aboutissent à un petit disque percé qui n'est certainement pas là par hasard car c'est un parfait petit disque *pî* de quelques centimètres de diamètre. La couleur nous fait hélas cruellement défaut pour vous faire apprécier la grande beauté et la majesté de ces pièces resplendissant des teintes fascinantes du précieux minerai.

Les Voies de l’Immortalité.

Si tant de richesses furent utilisées pour les si nobles défunts, la raison n’est pas seulement le goût du faste, mais un souci, ô combien plus important, qui semble avoir été une grande préoccupation sous les Han : la recherche de l’immortalité ; et dans ce vaniteux défi, le rôle du jade est primordial. Bien avant les Han déjà, sous les Chang, le jade remplit une importante fonction. Il faut avant tout se souvenir — alors qu’en Occident le mobilier funéraire évoque un sentiment de profonde tristesse — que la mort n’apparaît pas de la même manière chez les Chinois. Bien sûr, ils pleuraient la perte de l’être cher, mais son âme s’en irait dans l’au-delà à condition que fussent observés des préparatifs funéraires précis. Il y avait donc une foi en la résurrection, extension de la vie après la mort, et le fervent espoir que celui ou celle qui s’en allait pourrait négocier avec les dieux, en faveur de ceux qui demeuraient encore sur terre. Un minutieux et complexe rituel se développa donc dans le respect du culte des ancêtres afin qu’ils puissent intervenir de la manière souhaitée. La tombe était dès lors abondamment remplie de nourriture, de vin, d’objets précieux, tous les biens que le disparu aurait appréciés de son vivant. Le jade était en Chine, dans les temps néolithiques (avant environ — 1700) la pierre la plus dure ; sans doute était-ce cette particularité, conjuguée avec la rareté et les fascinantes colorations glauques, qui en firent une matière précieuse.

Sous les Chang, elle était utilisée pour les disques *pî* (les plus anciens datent de cette période) : un matériau noble pour un objet sacré dont le symbolisme deviendra de plus en plus important au fur et à mesure que son rôle primordial se perdra. Selon l’archéologue Chêng’ Tê-k’un, c’est aux environs de cet âge qu’apparaît pour la première fois l’utilisation funéraire des jades : de petites amulettes sont cousues sur les vêtements des défunts et d’autres sont placées dans les orifices naturels du corps. Elles sont en rapport avec l’énergie vitale dérivée de l’élément Yang et doivent préserver la dépouille de la putréfaction. À tout moment, l’âme peut alors retrouver un corps intact, ainsi qu’il est écrit dans les livres du *Cheu li* et du *Li ki*, qui expliquent ces principes taoïstes. On plaçait de préférence, sur la langue, une petite cigale de jade,[23] dont le symbolisme est la chrysalide se métamorphosant en cigale, après un long séjour souterrain. Telle que celle-ci, l’âme ressuscite après le trépas. Dans le but de parfaire cette protection,

on conçut plus tard le linceul de jade, protégeant tout le corps assimilé à la chrysalide. Également dans ces cas-là, des pièces de jade fermaient en plus les orifices de la tête, sous le masque, car on était persuadé que l'extrême durabilité du jade allait produire sur le corps un effet semblable. Mais on est maintenant en droit de se demander si le choix de cette matière n'était pas, outre ces caractéristiques, fonction d'un autre facteur...

Il a souvent été retrouvé, adhérant aux objets de jade, en même temps que la terre du tombeau, des traces d'un pigment rougeâtre qui se révéla être du cinabre, sulfure naturel de mercure[24]. Souvent aussi, les cadavres en étaient eux-mêmes recouverts. La coutume remonte au fond des âges, puisqu'on la retrouve déjà dans les rites funéraires des hommes de Chou-k'ou-tien, au paléolithique. Elle est présente chez les peuples de la Sibérie orientale (5000 à 2000 avant J.-C.) et dans les tombes de la culture néolithique de Panpo (4200 à 3600 avant J.-C.). Mais laissons là pour l'instant le sulfure de mercure, nous y reviendrons.

Qui dit recherche de l'immortalité, songe pierre philosophale, élixir de longue vie, alchimie... L'alchimie : le mot fait encore sourire et évoque irrésistiblement des charlatans ou des fous. Certes, il y en eut. Cependant, sans les alchimistes, sans les Geber, Al Razi, Avicennes, Johan Helvetius, Roger Bacon, Paracelse, Albert le Grand et autres Nicolas Flamel, nous ne connaîtrions pas la chimie. Ces pauvres fous étaient à la quête de la pierre philosophale dont le pouvoir serait de transmuter les métaux et de fournir l'élixir de longue vie.

Il n'est pas question ici de prouver ou d'infirmer s'ils y ont réussi, mais leur rôle dans l'histoire des sciences est capital. Même un pape, Jean XXII, s'adonna à cette science occulte, mais s'empressa en 1317 de l'interdire. On retrouve l'alchimie dans d'autres sociétés anciennes telles qu'aux Indes, en Égypte ainsi qu'à Rome et il est curieux de voir que les éléments primaires de cet art étaient les mêmes : le soufre et le mercure...

Elle fut connue et pratiquée très tôt en Chine, ainsi que nous l'apprennent les textes anciens. En 175 avant notre ère par exemple, une loi fut promulguée contre la fabrication de l'or par des méthodes alchimiques. Mais alors que cette recherche de l'or alchimique était sévèrement punie, il semble, toujours suivant les chroniqueurs, que la quête de l'élixir de longue

vie connut un vif succès et fut même largement encouragée en Chine. Je sens pointer ici le regard réprobateur de plus d'un honnête rationaliste se demandant sur quelle pente hasardeuse je vais l'entraîner en puisant des renseignements dans des textes fort anciens abordant un pareil sujet.

Le penchant des Chinois pour le merveilleux est une chose bien connue et tout ce qu'ils ont écrit n'est bien sûr pas à prendre au pied de la lettre. Conscient de cela et nanti de cet avertissement en guise de protection, je vous replonge donc dans les cornues et les alambics.

Thao Hung Ching écrit dans un texte du cinquième siècle de notre ère :... « Lorsqu'un tombeau d'une époque ancienne est ouvert, *et que le corps est dans un état tel qu'il semble vivant*, on retrouve partout autour de lui, et à l'intérieur, une grande quantité d'or et de jade. Il est un usage établi que sous la Maison des Han chaque prince ou grand vassal était enterré avec des perles (de jade) et des boîtes de jade afin de prévenir la putréfaction »... Ce témoignage mentionne donc la présence d'un linceul de jade et atteste aussi du parfait état du cadavre, au minimum près de deux siècles après son inhumation (puisque la Maison des Han régna jusqu'en 220 après J.-C.). Ce ne fut plus le cas quinze siècles plus tard pour les corps de Lieou Cheng, Teou Wan et celui du tombeau de Siu-tcheou, dont il ne subsistait plus rien dans les linceuls de jade affaissés qui gisaient sur le sol lors de leur découverte. Sans aucun doute les défunts n'étaient-ils pas assez purs, car la fragile chrysalide s'en était retournée en poussière...

Vaine précaution donc, que la boîte de jade ? Quinze siècles après, certainement. Mais à l'époque où Thao Hung Ching écrivit le texte ci-dessus, le temps assez long qui s'était écoulé depuis l'ensevelissement pouvait donner naissance à l'idée que le corps était protégé de la putréfaction pour l'éternité. De toute manière, ceux qui établirent ces pratiques funéraires, et les heureux qui en bénéficièrent, ne seraient plus là, après « une éternité » pour vérifier le bien-fondé de la méthode. Ce pouvait donc n'être qu'une croyance naïve que seul un haut degré de mysticisme peut justifier. En effet, pour les taoïstes, l'ordre de la nature réside dans le Tao dont la manifestation est l'éternel flux et reflux de deux pôles d'énergie, deux principes naturels fondamentaux : le Yin et le Yang.

Le but suprême de l'adepte était d'acquérir la Sainteté et l'Immortalité. Vaste programme qui ne pouvait lors de la mise en application effective

qu’aboutir aux pratiques les plus curieuses : outre la méditation visionnaire, les techniques respiratoires et la transe cataleptique, le taoïste en arriva à se livrer à d’étranges expériences alimentaires basées sur des substances des plus inattendues, telles que notamment, le jade et le cinabre…

Les jades.

Sous cette dénomination générale sont en fait regroupés plusieurs minéraux de nature différente parmi lesquels il faut distinguer les vrais jades, tels que le jade (ou néphrite) et la jadéite, et le faux jade telle que la serpentine. Ces trois roches appartiennent cependant au même groupe dit des asbestes.

Le *jade*, de la famille des amphiboles, variété de roches actinotes, est un silicate hydraté de calcium et de magnésium. Il contient également du fer qui lui donne sa couleur verte. Le jade est un minéral huileux. Densité 3 à 3,3. La *jadéite*, de la famille des pyroxènes, est un amphibole déshydraté. C'est un silicate d'aluminium et de sodium. Au contraire du jade, c'est un minéral vitreux. Densité 3,3 à 3,5. La *serpentine* est un silicate hydraté de magnésium avec parfois un peu de fer et de nickel. Sa couleur verte en fait une bonne imitation du jade. Densité 2,2 à 2,6. Elle est donc moins dure, par conséquent plus facile à tailler. Polie, elle se vendait jadis sous le nom de verre *antique*.

Il existe d'autres roches plus ou moins voisines, fréquemment prises pour du jade, telles que la *stéatite* (silicate hydraté de magnésium) peu dure, facilement taillée au couteau, et la *chloromélanite* (chlorosilicate de calcium, de fer et de titane) généralement noire mais parfois vert -foncé, qui a fourni beaucoup de haches polies. Notons encore la *grossularite*, faux jade d'Afrique du Sud, d'une teinte proche de celle du jade.

Le jade étant une roche métamorphique, il n'est pas impossible qu'il se trouve dans la nature sous forme de masses de néphrite qui seraient souples et auraient l'aspect d'une pâte ; ce qui rendrait vraisemblables les récits alchimiques où il est question de *pâte de jade* destinée à être absorbée.

Les sources de jade furent très longtemps discutées, certains attribuant même aux objets en jade trouvés dans des sites mégalithiques bretons une origine asiatique. Le jade chinois provenait, déjà à l'époque des Chang, des rivières et des montagnes du Khotan et du Yarkland (province de Sin-kiang). Des textes anciens traitent du commerce qui s'y déroulait, et des voyageurs décrivirent des exploitations de jade encore en activité au XIXe siècle. Quant à la jadéite qui ne serait apparue en Chine qu'au XVIIIe siècle, elle proviendrait de Haute Birmanie. Du jade à l'état brut fut également découvert sur les bords du lac Baïkal et était déjà utilisé au troisième millénaire comme le prouvent les haches de la culture de Serovo. La station suisse de Moosseedorf, qui livra des objets en néphrite, en jadéite et en chloromélanite, amena la découverte de ces minerais dans les Alpes, et d'autres gisements français expliquent à présent les haches polies de la vallée du Petit-Morin et les anneaux-disques et les bijoux de Bretagne.

Source : Pierre Méreaux-Tanguy.

La Véritable Essence de la Sphère Obscure.

Comment absorber du jade ? Un alchimiste du quatrième siècle, Koh Hung nous renseigne :... « La pâte de jade se forme au sein des montagnes qui recèlent du jade. On ne la trouve qu'en des lieux escarpés et dangereux. Le jus-de-jade qui s'écoule de ces montagnes se coagule en une sorte de pâte après une période de quelques 10.000 années. Cette pâte est fraîche et limpide comme le cristal. Si vous en trouvez, écrasez-la et mélangez-la avec du jus d'herbes dépourvues d'essence. Elle se liquéfiera immédiatement. Buvez-en alors une pinte et vous vivrez mille ans... Celui qui absorbe le jade vivra aussi longtemps que durera le jade ; celui qui absorbe de l'or vivra aussi longtemps que durera l'or ; celui qui absorbe la *Véritable Essence de la Sphère Obscure* (un des noms du jade) jouira d'une existence éternelle...».

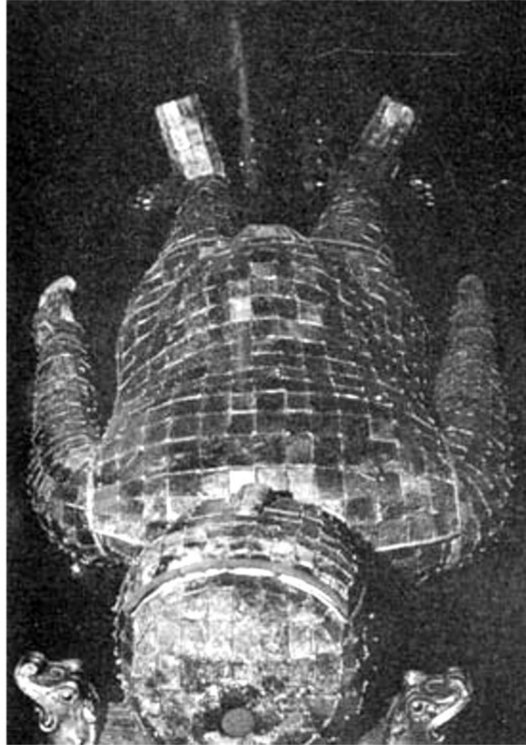
Un autre récit merveilleux est relaté dans les Livres de la Maison des Wei et dans l'Histoire du Nord de l'Empire (période des Trois Royaumes). Il concerne un homme d'État, Li Yü : celui-ci se livrait avec ardeur à l'absorption de jade. Un jour, il en découvrit dans un champ une centaine de morceaux. Il les écrasa, en distribua une partie et absorba le restant dans le courant de l'année. Après quoi il mourut ! Mais suite à d'autres causes, s'empresse d'ajouter l'auteur ! Son corps n'était pas encore mis en bière après le quatrième jour qui suivit son décès, et bien que cela se passait dans le septième mois de l'année, le plus chaud, il n'avait pas le teint propre au cadavre[25]. Son épouse lui plaça deux perles de jade dans la bouche et aucune odeur de putréfaction n'émanait de sa gorge... Et l'auteur de conclure avec prudence : « Finalement, le jade ne peut véritablement préserver la vie du trépas, mais par contre, il peut protéger le corps de la putréfaction ». Ce qui n'est déjà pas si mal.

D'anciens traités de botanique médicinale précisent que le sage qui sent venir la mort, absorbe cinq livres d'une solution à base de jade, ce qui a pour effet durant les trois années qui suivent la mort, que le teint du défunt ne s'altère pas... Trois années me paraissent beaucoup plus raisonnable que l'éternité, et un pareil laps de temps permet des expérimentations et des contrôles. On retrouve dans la pharmacopée chinoise des produits

surprenants, parfois extrêmement dangereux, tels que des composés métalliques dérivés de l'arsenic, du mercure, du cuivre, de l'étain, du plomb, du nickel et même de l'antimoine. Une de leurs fréquentes utilisations était la préparation d'aphrodisiaques mais aussi des remèdes contre beaucoup de maux et de maladies. Leur expérimentation envoya plus d'un aide-alchimiste en un lieu d'où il ne put jamais revenir pour rendre compte des résultats !

Une chose est certaine, et ceci est mentionné dans un des volumes de l'œuvre magistrale du sinologue Joseph Needham : on connaît des exemples de corps demeurés imputrescibles. Certains furent laqués et vénérés dans des temples, même au Japon, jusqu'au début de notre siècle. Il y a aussi l'exemple de Sun Ssu-Mo, décédé en 682 de notre ère, alors presque centenaire ; aucun signe d'altération de la dépouille ne fut visible durant plusieurs semaines. Après plus d'un mois, le corps intact fut placé dans le cercueil. Ce vénérable homme était alchimiste, physicien, pharmacien aussi, et absorba certainement un des élixirs à base de mercure ou d'arsenic dont il traita dans ses nombreux ouvrages. Ceci rappelle les Archives Historiques *Shih Chi* (premier siècle avant notre ère) où il est dit que le cinabre pouvait être transmuté en or et servait en outre à la fabrication de l'élixir de jouvence...

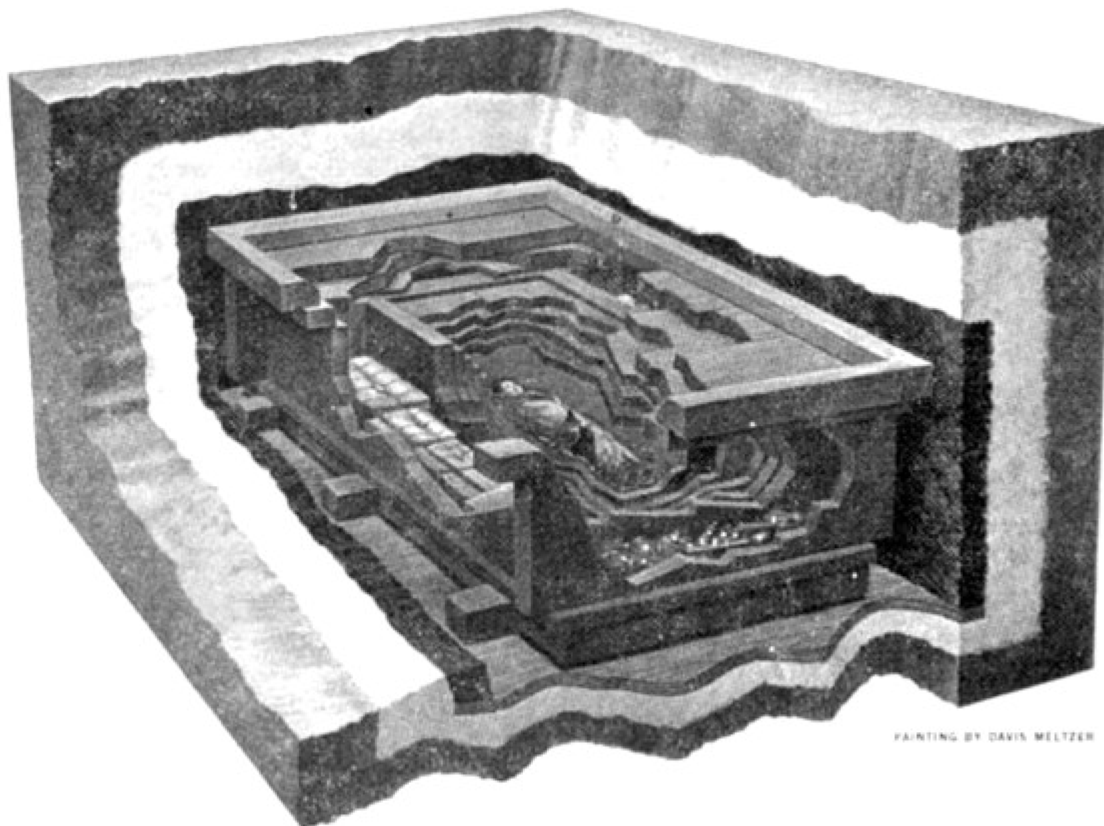
Le jade et le cinabre conduisent-ils vraiment à l'immortalité ? Certes pas, si l'on prend les textes pour argent comptant. Mais souvenons-nous de la prudente conclusion de l'auteur du texte concernant Li Yü, vu plus haut. Voilà certainement le sens véritable qu'il convient d'accorder aux vertus de ces substances : « l'immortalité » de la dépouille après la mort... Bien sûr, dans le cas des linceuls de jade, l'expérience n'est pas concluante, bien qu'il semble qu'elle l'ait été deux siècles après la mise au tombeau, du temps de Thao Hung Ching. Par contre, et dans cette même optique, dans le cas de l'emploi du cinabre, elle apparaît aujourd'hui concluante, car outre les textes anciens que l'on ne croit qu'avec une légitime réserve, deux extraordinaires découvertes nous apportent la preuve qu'il faudrait considérer avec un grand intérêt les écrits réputés merveilleux et parfois fantaisistes des alchimistes.



Le linceul de jade de Lieou Cheng, avec un petit disque pî *au sommet de la tête.*

La dame de Tai.

À Mawangtouei, dans la banlieue de Tchangcha (province du Honan) une découverte, jusqu'à l'an dernier unique au monde, fut faite au printemps 1972. Du fond d'un tombeau, désormais désigné sous le nom de tombe Han n° 1, fut ramené le corps en parfait état de conservation d'une femme morte il y a 2100 ans... Cet événement fit bien entendu grand bruit dans le monde de l'archéologie. On connaissait les corps des sacrifiés des tourbières de Tolund dans le Jutland, et qui datent grosso modo de la même époque, mais c'est pur accident que ceux-ci traversèrent les temps et nous parvinrent en si bon état, tannés par la tourbe. Quant aux momies égyptiennes, les corps ne sont pas intacts : ils étaient en effet, dans la période archaïque, démembrés, éviscérés puis embaumés. On « remontait » ensuite le plus parfaitement possible le défunt, en empruntant quelquefois un os ou l'autre au voisin. Plus tard succéda la momification, moins répugnante, mais après que le cadavre fut traité au natron et au bitume, il était cependant encore vidé de ses viscères. Ce qui fait l'intérêt et l'innovation de Manwangtouei, est d'une part l'exceptionnel état d'un corps complet et d'autre part que ce prodige résulte d'une volonté. La structure même du tombeau en est une des preuves : sous un tertre de terre de 20 mètres de haut et 50 mètres de diamètre, se trouve une fosse d'environ 16 mètres de profondeur de section rectangulaire, orientée suivant un axe nord-sud. Au fond du puits, un lourd sarcophage de structure complexe, formé de plusieurs compartiments de bois, minutieusement assemblés par des tenons et des mortaises, contenait outre des trésors inestimables, trois cercueils somptueux emboîtés les uns dans les autres.



Sur le couvercle du dernier était étalée une remarquable bannière de soie peinte, à laquelle il sera fait allusion plus loin. Toutes les précautions avaient été prises pour garantir une durée maximum au corps et au mobilier : cinq tonnes de charbon de bois entouraient le vaste sarcophage, en une couche de 30 à 40 cm d’épaisseur. Cette première enveloppe était elle-même protégée par une couche d’argile blanche de 60 à 130 cm. Au-dessus, près de douze mètres de terre sablonneuse. Dans le premier cercueil intérieur gisait le corps de la défunte, allongé sur le dos, tête au nord, enveloppé dans vingt couches d’étoffes de soie, ficelé par neuf rubans.

Une autopsie 21 siècles plus tard.

De nombreux renseignements anatomiques, histologiques et biochimiques ont été recueillis par une équipe de spécialistes de l'Institut de Médecine de Pékin, de Changai, du Hounan et de Kouangtcheou. Avant la dissection, le cadavre fut soumis à un examen externe et radiologique (les résultats détaillés de l'autopsie, trop longs pour être exposés ici, sont publiés dans un article de la revue « *La Chine en Construction* »). Le cadavre mesure 1,54m et pèse 34 kilos ; la peau de couleur jaune-brun est moite et la plupart des tissus mous conservent une entière élasticité (en injectant de l'antiseptique dans le corps, on remarqua que le tissu se gonfla au passage du liquide qui se dispersa au fur et à mesure). L'examen radiographique montre un squelette intact, où même les os du nez et les sésamoïdes peuvent être nettement observés. La dissection des viscères permet de constater la bonne conservation de certaines parties délicates. Il fut même retrouvé dans l'œsophage, l'estomac et les intestins, des pépins de melon. On suppose donc que le décès est survenu brutalement. Aucune blessure ne témoigne cependant d'une mort violente. Les spécialistes pensent que la mort est due à un infarctus du myocarde ou à une grave arythmie conséquence de son athérosclérose coronaire.

Six sachets de soie, trouvés dans la tombe, contiennent des matières médicinales telles que graines de xanthoxylum, boutons de magnolia, écorce de cannelle, etc... Ces médicaments, mentionnés dans un traité médical vieux de plus de 2000 ans, seraient utilisés pour le traitement de certaines affections du cœur qui rappellent de par les symptômes décrits, ce que nous nommons aujourd'hui l'athérosclérose coronaire. La mort est survenue à l'âge d'environ 50 ans. Grâce à des inscriptions à l'encre sur des objets funéraires et à la présence de sceaux d'argile marqués « Intendant de la Maison du Marquis de Tai », la défunte put être identifiée. Il s'agit de l'épouse de Li Tsang, chancelier du prince de Tchangcha, premier Marquis de Tai.

Vers la fin de 1973, deux autres tombes voisines furent ouvertes : celle de Li Tsang lui-même, et celle de son fils. Tous deux sont décédés en 168 avant J.-C. Ces deux derniers tombeaux sont construits sur le même schéma que celui de la dame de Tai et de plus, les sarcophages sont identiques. On

s’attend donc à trouver là aussi, peut-être, des cadavres parfaitement bien conservés, mais hélas, rien n’est dit à ce sujet dans les publications chinoises. Du moins pour l’instant. Heureusement, une toute récente communication fit part de l’exhumation d’une deuxième dépouille absolument intacte, dans une autre fosse des Han de l’ouest, dans les monts Feng-houang, non loin de Kinan (province de Hopei). Le corps d’un homme d’une cinquantaine d’années, enterré en 167 avant J.-C., présente les mêmes caractéristiques que celui de la dame de Tai. Nous en saurons certainement plus à ce sujet d’ici peu. Nous ne sommes d’ailleurs pas au bout de nos surprises, car cinq autres cas semblables sont cités dans le *Shih Ching Chu* et le *Shin Shu*, textes antérieurs au septième siècle de notre ère.

Le contexte alchimique.

Oui mais, me direz-vous, après tout, sans disconvenir de l'aspect extraordinaire de ces trouvailles, il est fort possible que cette remarquable conservation s'explique tout simplement par la construction soignée du tombeau. Effectivement, la couche de charbon de bois a dû être placée pour prévenir le sarcophage de l'humidité. Quant à l'argile, elle protège le charbon de bois et ne laisse passer ni air ni eau. De plus, la terre sablonneuse qui recouvre le tout sur une appréciable épaisseur, crée aussi de bonnes conditions d'étanchéité. Les trois cercueils sont de plus étroitement assemblés et laqués. Tout cela assurant au corps un milieu dépourvu d'oxygène, ou quasiment, a ralenti ou arrêté presque entièrement le processus de décomposition. Mais ce n'est pourtant pas suffisant, car il existe les bactéries anaérobies du corps et du sol, qui malgré un milieu dépourvu d'oxygène, vont provoquer la décomposition des organes. Il faut donc autre chose et c'est là que nous retrouvons l'empreinte des alchimistes anciens, par la présence d'un élément commun chez la dame de Tai et dans le cas de l'homme dernièrement découvert : dans le dernier des trois cercueils de bois, les cadavres étaient tous deux à demi *immergés dans un liquide rougeâtre*... Son analyse chimique révéla qu'il s'agissait d'un composé de plusieurs acides organiques et... de mercure.



Une autre allusion à cette science de la recherche de l'élixir de longue vie se trouve sur la magnifique bannière multicolore de soie peinte qui recouvrait le cercueil contenant la dame de Tai. Hormis sa grande beauté et son caractère unique jusqu'à maintenant, cette pièce de soie peinte est la plus ancienne connue. En forme de « T », elle illustre dans toute son ampleur cosmique, l'univers tel que se le représentaient les Chinois : le Monde Céleste, le Monde des Humains et le Monde Souterrain. Les trois régions sont peuplées d'une foule de créatures imaginaires issues de la

mythologie et des légendes. Parmi les innombrables symboles, notons au passage un énorme médaillon figurant un disque *pî* (symbole de l’immortalité) au centre duquel se croisent deux dragons. Dans le coin supérieur gauche de la bannière, on peut voir, sous le croissant de la Lune, une femme chevauchant un dragon ailé ; il s’agit de Tchang-eh, l’épouse de l’Archer Yi, qui suivant le mythe, dut s’enfuir dans la Lune pour avoir dérobé... *l’élixir d’immortalité*.

Un autre clin d’œil à l’alchimie est encore donné par un petit lièvre blanc, qui se tient à l’intérieur du croissant de la Lune ; selon la légende, le lièvre blanc y réside, fabriquant les drogues qui entrent dans la composition de... *l’élixir de jouvence*. Il est souvent taillé en forme de petites amulettes de jade et remplit alors la fonction des jades funéraires décrite plus haut. Ces derniers rapprochements avec l’alchimie ne semblent pas avoir été soulignés. Bien sûr, il faut être extrêmement prudent et ne pas tirer de conclusions hâtives. La médecine occidentale connaît à la fois les dangers du mercure et, d’autre part, ses vertus antiseptiques, mais personne ne s’est jamais demandé quelle pouvait être l’action d’un minerai comme le jade sur l’organisme, et cela se conçoit aisément.

Pour terminer (il n’est pas interdit de rêver) je vous renverrai une dernière fois à l’article sur les pyramides chinoises, où le chroniqueur Sseuma Ts'ien nous décrivant l’intérieur du tombeau gigantesque de l’Empereur Ts'in Che Houang-ti, précisait : « Un véritable palais souterrain se dressait là, où des ruisseaux de mercure dessinaient d’éternelles rivières ; des machines le faisaient couler et se le transmettaient des unes aux autres...». Je ne vous cache pas mon impatience d’en apprendre plus au sujet des fouilles actuellement en cours dans le tombeau de l’Empereur Jaune, qui risquent de nous stupéfier une fois de plus. Comme apéritif il nous a déjà été communiqué la découverte, dans une fosse géante située à proximité du tombeau lui-même, de près de *six mille statues* (vous avez bien lu !) de guerriers en armes et de chevaux, grandeur nature... Ne concluons donc pas et attendons, d’autant plus qu’ainsi que le déclarait judicieusement quelqu’un, en raison de ce que nous savons, mais surtout en raison de l’abondance de ce que nous ignorons (les milliers de textes anciens non encore traduits ont de quoi nous plonger dans un abîme de perplexité) : « Parler de la Chine, c’est s’exposer à dire des bêtises »...

1. 1. Civilisation continue certes, mais à l'opposé de l'image fréquente d'une Chine immuable et fermée sur elle-même. Au contraire, son histoire est faite d'évolutions et d'ouvertures, spécialement vers l'ouest du continent. De plus, les dynasties se succèdent et ne se ressemblent pas. Ainsi, l'empire aristocratique des Tang n'est pas comparable à celui des Song, davantage axé sur l'économie.

2. 1. En toute première approximation, on a tendance à mettre sur le même pied, sinon à confondre, écriture et calligraphie. En réalité, ce n'est pas tout à fait la même chose, dans la mesure où la calligraphie est un art visant au développement intérieur de celui qui le pratique. Il faut noter encore que la calligraphie n'apparaît pas en même temps que l'écriture, tant s'en faut : elle ne se développera vraiment qu'à partir de la fin de la dynastie des Han (vers le IIe siècle de notre ère), alors que l'écriture plonge ses racines dans la préhistoire. Mais toutes deux sont bien « sacrées » puisqu'elles dépassent le simple usage profane. Et comme en outre, une des sources d'inspiration des calligraphes était et demeure l'écriture antique, il est finalement préférable de ne pas tracer de frontière trop marquée entre deux domaines aussi indissociablement unis, d'autant que l'écriture chinoise est indubitablement marquée par l'esthétisme, en dehors même de toute ambition calligraphique.

3. 1. Simon Leys, nom de plume de Pierre Ryckmans, est un écrivain, essayiste, critique littéraire, traducteur, historien de l'art, sinologue et professeur d'université de nationalité belge, de langue française et anglaise et de confession catholique, né le 28 septembre 1935 à Uccle et mort le 11 août 2014 à Sydney en Australie1. Son œuvre porte notamment sur la politique et la culture traditionnelle en Chine, la calligraphie, la littérature française et anglaise (notamment des auteurs catholiques), la mercantilisation de l'université, et la mer dans les œuvres littéraires. Il fut l'un des premiers intellectuels à dénoncer la Révolution culturelle en Chine et la maolâtrie en Occident en publiant sa trilogie *Les Habits neufs du président Mao* (1971), *Ombres chinoises* (1974) et *Images brisées* (1976).

4. 1. Les trigrammes (*ba gua*) sont constitués de la combinaison par trois de traits pleins *yang* (—) et discontinus *yin* (– –), formant de la sorte les huit éléments qui seront la base des hexagrammes utilisés dans le toujours célèbre Yi jing, le « Livre des mutations ».

5. 1. D'une manière générale, les Chinois associent le lapin à la mort et à l'au-delà, à la lune et à la résurrection ainsi que, dans le même ordre d'idée, aux drogues d'immortalité préparées par les sages alchimistes taoïstes. Ceci étant, le lapin (ou le lièvre) est présent dans de nombreuses mythologies : au Mexique et en Chine donc, mais aussi au Tibet, au Japon, en Amérique du Nord — c'est le fameux « Grand Lapin » des Algonquins — et même chez les Boschimans. Certaines théories avancent d'ailleurs que le lapin lunaire mésoaméricain serait une importation de la Chine des Han (Wicke).

6. 1. Ce n'est évidemment pas par hasard si les premiers souverains de la Chine sont cinq. Ce chiffre fait référence à l'ancienne théorie des cinq éléments. Sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin, disons que cette théorie suppose une organisation

du monde basée sur une classification et une distribution de l'existant en cinq éléments. Ces derniers sont l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre. Mais plutôt que des substances, ces mal nommés « éléments » (xing) sont des forces à l'œuvre dans un univers en perpétuel changement. Rapportée à l'histoire des Cinq Souverains, la théorie des cinq éléments implique que chacun de ces rois possédait une Vertu particulière et qu'ensemble, ils constituaient « un cycle parfait des Cinq Vertus élémentaires » (Granet).

7. 1. L'Homme de Pékin est aussi l'Homme invisible. En effet, les précieux restes ont mystérieusement disparu durant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'ils étaient évacués de Beijing par l'armée américaine. On a évidemment soupçonné les Japonais de l'avoir enlevé et, depuis lors, on l'a vainement cherché aux quatre coins de la planète. Il se pourrait toutefois que les archéologues chinois soient actuellement sur une piste qui pourraient les mener à retrouver ce célèbre ancêtre.

8. 1. D'autres graines de cette céréale ont d'ailleurs été mises au jour plus au sud, à Pengtoushan (Hunan), site daté de 6000 avant notre ère, ce qui ne fait que confirmer l'hypothèse d'une invention locale du riz chinois. Pour les spécialistes, je précise que les variétés de riz retrouvées en Chine néolithique sont *oriza sativa japonica* et *orizativa indica*.

9. 1. Caractéristique de l'art des Shang et des Zhou, le motif du taotie est un masque zoomorphe cornu, dont la gueule est dépourvue de mâchoire inférieure.

10. 1. Il convient de faire la distinction entre cette toute première dynastie des Xia et les Xia occidentaux (Xi Xia). Ces derniers, qui étaient à l'origine des peuples pasteurs Tangut de Mongolie, fondèrent, au XIe siècle de notre ère, un empire au nord-ouest de la Chine.

11. 1. Pour être complet, je signale encore cette version populaire toujours connue de nos jours, selon laquelle Gun et Yu étaient des dieux qui pouvaient se transformer en un animal de leur choix. Ils réussirent à dompter les eaux grâce à leur connaissance d'une certaine argile magique qui permettait de construire des digues particulièrement solides. Ayant ainsi créé des étendues de terre, ils les offrirent aux hommes.

12. 1. Dans une autre version, Yu abdiqua en faveur d'un de ses fidèles qui l'avait assisté dans sa lutte contre les eaux. Une variante mentionne même deux successeurs mais, bref, à la mort de Yu, son fils Qi tua le nouveau roi et prit le pouvoir.

13. 1. Quand je parle d'exception à cette tradition agnatique, le lecteur pense sans doute à l'impératrice Ci Xi qui vécut à la charnière des XIXe et XXe siècles et est aujourd'hui connue du grand public par le film « *Le dernier empereur* ». Mais en réalité, Ci Xi ne fut que régente et la seule véritable exception est Wu Zetian, impératrice de la dynastie de Tang qui usurpa le pouvoir et fonda sa propre mais éphémère dynastie des Zhou en 690 de notre ère. Toujours dans le même registre, signalons aussi cette particularité dans l'attribution du nom de famille sous les Zhou : c'est la femme qui en est la dépositaire, l'homme devant se contenter d'un nom personnel dérivé de sa fonction ou de son lieu de naissance.

14. 1. Les traditions divergent quant au nombre de rois : 17 ou 18.

15. 1. Dans les traductions des textes anciens comme dans les ouvrages savants modernes, on parle toujours de vin alors qu'en réalité, la boisson en question n'est pas le vin de la vigne que nous connaissons. Pour la période qui nous occupe, il s'agissait de deux

boissons alcoolisées. La première, appelée *chang*, était faite à base de millet fermenté ; la deuxième était dénommée *yu chang* et était obtenue en ajoutant au *chang* une décoction de feuilles de plantes aromatiques. Bien entendu, les recettes ont varié selon les époques et les lieux. C'est ainsi qu'une autre boisson fermentée du Henan néolithique était obtenue au départ de riz, de miel et de fruits. L'alcool de riz est d'ailleurs toujours consommé en Chine aujourd'hui et mon expérience personnelle m'autorise à affirmer que cette boisson réserve à celui qui en abuse des lendemains nettement plus difficiles que le vin...

16. 1. Notons toutefois que ce n'est pas la tombe — non fouillée à ce jour, tout au moins officiellement — que les touristes visitent, mais les fosses annexes, dans lesquelles furent retrouvés les fameux soldats en terre cuite.

17. 1. La question des voyages transatlantiques dès le Paléolithique a été souvent abordée dans KADATH , et encore récemment par Alice B. Kehoe dans le n° 101.

18. 1. Cette assimilation du cong au heng est par ailleurs confirmée par l'analyse des graphies primitives de ces deux mots (Mahieu 1986).

19. 1. Il n'est pas inutile de rappeler qu'en Chine, le calendrier se décline en deux systèmes qui cohabitent encore aujourd'hui : d'une part le calendrier lunaire du peuple, c'est-à-dire des paysans et, d'autre part, un calendrier solaire qui est à la base de ce que nous appelons l'astrologie.

20. 1. Pour être complet, signalons également l'existence d'un gisement de jade à Nanyang, à quelque 275 km au sud d'Anyang, mais rien ne prouve qu'il fut exploité dans l'antiquité.

21. 1. De tout temps certes, mais pas à toutes les époques. En effet, ces techniques d'accession à l'immortalité sont propres au taoïsme et apparaissent donc tardivement par rapport aux périodes qui nous occupent (soit vers le VIIIe siècle avant notre ère pour les premiers témoignages). Notons au passage que cette quête d'immortalité s'inscrit désormais dans une recherche centrée sur l'individu alors qu'auparavant, c'était la pérennité du clan qui importait.

22. 1. Petite précision pour les sinisants : c'est bien le mot *wen* qu'il faut utiliser ici, et non le classique *zi*, qui correspond à une étape plus évoluée de signes employés en association.

23. 1. Cette coutume est connue chez d'autres peuples anciens tels que les Romains, les Grecs, les Hindous, qui plaçaient un petit objet de valeur sur la langue des défunts. Dans l'île de Bâli, par exemple, il s'agissait d'un anneau d'or enchâssé d'un rubis. Mais ce qui est certainement moins connu c'est que parmi certains peuples amérindiens, il en est qui plaçaient eux aussi une petite cigale de jade dans la bouche de leurs morts...

24. 1. De plus en plus curieux : le même cas se présente pour des amulettes de jade en Mésoamérique...

25. 1. On ne peut bien sûr attribuer avec certitude ce prodige au seul effet du jade. Le texte le laisse évidemment supposer, mais il faut signaler que l'on sait (dans les textes du *Li ki*, par exemple) que dans l'attente de la mise au tombeau, les corps étaient — dans certains cas — conservés dans des coffres remplis de glace.